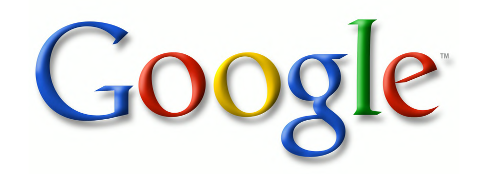



WIDENER LIBRARY
HX 3ELA C


INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

[redacted]

METZ

1870

NOTES ET SOUVENIRS

PAR

E.-A. SPOLL



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27, PASSAGE CHOISEUL, 29.
—
1873

METZ

1870

fmands maîtres d'une des plus patriotiques cités rançaises.

Voilà pourquoi je me décide à publier ces notes, qui ne sont en quelque sorte que le reflet de notre vie durant près de quatre mois, et que j'appellerais l'histoire morale du blocus, si ce titre n'avait quelque prétention.

Commencé presque gaiement, avec cette confiance que tant d'autres partageaient avec nous, confiance dans la valeur de nos troupes — celle-là ne fut point trompée — dans le talent et le patriotisme de leurs chefs, dans la parole des ministres que nous estimions, faut-il le dire, médiocrement, mais que nous ne supposions pas capables de précipiter par un mensonge la France dans d'horribles désastres, le livre s'achève dans la stupeur et le désespoir.

Puissé-je en écrire un second qui se termine autrement ! C'est mon souhait le plus ardent et j'ai l'espoir qu'il se réalisera.

E.-A. SPOLL.



METZ

1870

CHAPITRE PREMIER.

Départ. — La gare de l'Est. — De Paris à Metz. — En wagon. — Frouard. — Les houblonnières. — Arrivée. — L'hôtel de Metz. — Coup d'œil sur la ville. — Histoire d'une fausse nouvelle. — L'état-major de la place. — Le manége Lazare. — Mon cheval jaune. — Préparatifs. — Les marchands de Metz. — Le café Parisien.

15 juillet 1870.

Ce jour-là Paris, habituellement surexcité, bouillonnait sous un ciel de feu. A la Bourse, que je traversai, on suspendait les transactions entre le départ et l'arrivée des donneurs de nouvelles, qui se succédaient sans relâche, faisant la navette entre le Corps législatif et le péristyle. On se ruait sur eux;

on les entraînait au risque de les mettre en pièces ; on s'interrogeait sans se connaître au milieu de la rue. La Grand'ville, frappée d'un immense vertige, semblait ne plus avoir qu'une unique pensée.

Vers quatre heures, une rumeur vague se répand, croît, éclate enfin sur mille points divers : « La guerre est déclarée. » La nouvelle se propage rapide comme la foudre dans Paris affolé; je l'apprends devant un de ces cafés du boulevard où, comme les Athéniens dont parle saint Luc, les Parisiens passent leur vie à donner des nouvelles et à en recevoir.

La guerre ne me séduisait point ; quelle qu'en fût l'issue, je savais trop que la France ne pouvait qu'y perdre, soit que vaincue elle subît l'envahissement de son territoire, soit que victorieux Napoléon lui imposât *sa* dynastie. Puis j'étais nourri, je dois en faire l'aveu, de ces billevesées humanitaires et cosmopolites, des rêves de paix universelle du bon abbé de Saint-Pierre, qui seront peut-être la vérité dans les âges futurs, mais qui ne sont aujourd'hui que songes creux. MM. les Prussiens nous l'ont, hélas ! abondamment démontré.

Quoi qu'il en fût, j'avais promis de partir, je ne pris que le temps d'embrasser les miens, de jeter au hasard quelques effets dans une valise ; et, lesté d'un assez léger repas, je me dirigeai vers la gare de l'Est.

La place, littéralement encombrée, offrait ce coup d'œil animé que les Parisiens ont eu si souvent de-

puis, mais qui avait alors l'attrait de la nouveauté : badauds effarés, vendeurs de journaux et de cigares, militaires avinés qui rejoignaient leurs corps, hurlant la *Marseillaise* ou le *Rhin allemand*, titubant, pleurant et riant à la fois, escortés, les uns de leur famille, les autres d'une foule en délire, bref, un brouhaha tel que les espions allemands durent, ce jour-là, prendre Paris pour une vaste maison de fous.

Je fendis, en jouant des coudes, cette foule houleuse et parvins, non sans peine, à prendre mon billet pour Metz. L'heure s'avançant, j'allai, muni de quelques journaux, m'enfoncer dans le coin d'un compartiment, le cœur un peu serré, sans trop savoir pourquoi. Je ne partais pas gaiement.

C'est dans ce coin sombre que je lus cette séance devenue tristement célèbre, dans laquelle on entendit maître Ollivier déclarer que c'était *d'un cœur léger* qu'il entrait dans les voies de la guerre, et les plus fidèles serviteurs de l'empire étouffer sous leurs clameurs la voix prophétique de M. Thiers.

Doucement cahoté, je m'assoupis bientôt à la lueur tremblotante d'un lumignon, voilée par la fumée bleuâtre des cigares. A l'aube, la fraîcheur matinale me réveilla; le train s'arrêtait à Commercy.

16 juillet.

Je me préparais à examiner cette ville qu'ont rendue célèbre ses Madeleines et le cardinal de Retz, lorsqu'une exclamation de surprise se fit entendre

à côté de moi. Je me retournai et reconnus à mon grand étonnement mon camarade d'Herbinville, avec lequel j'étais, sans m'en douter, parti de Paris et qui se rendait à Thionville.

Bientôt nous approchons de Frouard, point d'intersection de plusieurs lignes, où l'encombrement de la voie oblige à faire une assez longue station, et nous nous dirigeons vers Metz à travers les collines ondulées qui dominent le cours de la Moselle.

Le pays est admirable : les blés jaunissent et la vigne rougit ; à travers les plants élancés du houblon, on voit la rouge et forte terre de Lorraine, et les maisons blanchies dont l'air de propreté décèle la richesse au moins relative de l'habitant, et la fertilité du territoire.

C'est bien là cette riante vallée qui d'Ausone, un faiseur de centons, fit un poëte. La rivière promène ses méandres argentés à travers de grasses et luxuriantes prairies reflétant ces coteaux où, selon le poëte, « la folie croît sur de vertes montagnes. »

A peine avons-nous dépassé la vallée de la Manse qui, tortueuse, monte sur notre gauche jusqu'au plateau de Gorze, que s'élève devant nous la ruine grandiose de l'aqueduc de Jouy. Nous passons à toute vapeur devant l'usine d'Ars, et Metz nous apparaît superbe avec sa flèche altière et sa ceinture de murailles que nul vainqueur n'a dénouée ; majestueusement assise sur cette plaine immense qu'enserrent les eaux étincelantes de la Seille et de la Moselle.

Encore quelques tours de roues et nous sommes en gare, fatigués et mourant de faim. Un petit omnibus nous emmène avec force cahots jusqu'à l'hôtel de Metz, situé rue des Clercs, et pavoisé de drapeaux pour la circonstance. Je suis trop heureux de trouver encore une modeste chambre pour y déposer ma valise et me livrer à d'indispensables ablutions. L'hôtel est littéralement bondé de généraux et d'officiers supérieurs, de journalistes anglais, de médecins et de trafiquants. J'obtiens à grand'peine des garçons ahuris un à-compte sur mon futur déjeuner, et m'échappe pour courir la ville et prendre langue, comme on dit.

Tout est en émoi depuis la veille; le télégraphe vient d'apporter la grande nouvelle. C'est un va-et-vient continuel; le pavé tremble sous le poids des lourds caissons d'artillerie, qui sillonnent des rues que Mac Adam n'a point dotées de ses bienfaits.

Les ordonnances lancées au triple galop renversent les paniers des marchandes de fruits; les plantons essoufflés bousculent les passants, essuyant d'une main leur front ruisselant de sueur, de l'autre portant réglementairement au bout du fusil les dépêches dont ils sont chargés.

J'ai une lettre à remettre au général Decaen qui commande la cinquième division, et je me fais indiquer son hôtel. Il est situé rue de la Princerie. C'est là que sont les bureaux du général auprès duquel m'introduit son aide de camp le commandant Munier.

Le général Decaen est un homme de cinquante et quelques années, de petite taille, haut en couleur, et qui paraît très-actif. Sa tête est fine et le regard plein de douceur. Mais c'est l'eau qui dort, et, lorsque le général parle de son désir de marcher en avant pour éviter l'invasion du territoire, son œil bleu s'allume et n'a, ma foi, pas l'air tendre.

De retour à l'hôtel, je fais cette fois un repas substantiel, et le hasard me place à côté de M. Forthomme, professeur à la Faculté des sciences de Nancy, qui m'apprend que la ville de Stanislas va probablement devenir le quartier général de l'empereur.

Je vais flâner ensuite — occupation essentiellement parisienne — sur les trottoirs de la rue Serpenoise dont je trouve les habitants en proie à une vive émotion.

On se répète de bouche en bouche que les Prussiens sont entrés à Sierck, petite ville frontière, qui n'est guère qu'à 12 lieues de Metz, et qu'ils marchent sur cette dernière. Déjà l'on croit voir leurs casques surmontés du classique paratonnerre, la rumeur augmente, quelques magasins se ferment, les femmes pleurent, les enfants piaillent, les hommes prennent un air martial.

Je cours à la division ; renseignements pris, c'était une fausse alerte. Le maire de Sierck, renouvelant la fable des bâtons flottants, avait pris quelques hulans, caracolant sur la route de Perl, pour l'avant-garde d'une armée.

Ce qui est constant pourtant, c'est que les Allemands occupent la ligne de la Sarre, de Trèves à Sarrebrück, et que d'un moment à l'autre ils pourraient franchir notre territoire.

Dans cette seconde visite, il m'a été donné d'entrevoir le colonel Fournier du 44e de ligne, avec sa moustache blanche et son teint basané, brave comme son grand sabre qui traîne avec un horrifique tintamarre, botté, éperonné, cherchant du regard l'ennemi, et portant en sautoir une gourde légendaire, sorte de *palladium* du régiment, dont se servit un de ses prédécesseurs à la bataille d'Austerlitz.

Il fallait voir la mine déconfite du pauvre colonel, lorsqu'on lui a donné contre-ordre en lui expliquant l'erreur du maire de Sierck. Perdre une si belle occasion! Heureusement qu'il n'en manque pas pour les braves [1].

Dans la prévision d'un prochain départ, je me rends avec d'Herbinville au manége Lazare, qu'on nous dit être le mieux approvisionné de la ville. Les écuries sont situées au milieu d'une ruelle infecte, dans l'ancien hôtel des Monnaies, curieux échantillon de l'architecture civile de la Renaissance.

Tour à tour défilent devant nous les rosses les mieux caractérisées, sur lesquelles les jeunes gens

1. En effet, moins d'un mois après, à la bataille de Borny, cet excellent officier était tué à la tête de son régiment, qui soutint brillamment la première attaque des Prussiens.

de l'aristocratie messine viennent prendre des leçons de Lazare, un peu maquignon, un peu marchand de fourrages, écuyer, loueur de voitures, un peu arabe, au demeurant bonhomme.

J'achète pour ma part un cheval jaune, dont la mine réfléchie et le pas mesuré concordent parfaitement avec mon caractère ; un peu têtu, me dit son propriétaire, mais c'est un Lorrain.

D'Herbinville, en vrai marin qu'il a été, a la passion des chevaux ardents, il choisit une petite jument baie, qui fait, dit-on, ses 30 kilomètres à l'heure.

Le reste de la journée se passe en emplettes, que, dans la précipitation de mon départ, je n'ai pas eu le temps de faire à Paris, et je constate une fois de plus que les marchands sont les mêmes en tout pays.

Le soir, nous allons au café Parisien où je rencontre plusieurs de mes confrères, arrivés de la veille ou du matin, et que pilote avec une inépuisable complaisance M. Edouard Mayer, rédacteur en chef de l'*Indépendant de la Moselle.*

Ce café est le rendez-vous habituel des officiers de tout grade et de toutes armes. Le général y coudoie le sous-lieutement, et le fantassin fraternise avec le cavalier. Tous les cafés d'officiers se ressemblent, mais celui-ci, avec sa terrasse ornée de lauriers symboliques, s'avançant sur la place de la Préfecture, et d'où l'on découvre une partie de la ville, est plus animé, plus gai que les estaminets enfumés

où nos officiers vont d'ordinaire étudier l'Annuaire et le bézigue.

Pour le moment on fait des plans de campagne sur le marbre des tables avec le bout d'une allumette noircie ou simplement le doigt trempé dans la bière. On se croirait au premier acte de la *Grande-Duchesse*, et plus d'une vieille moustache m'a rappelé le général Boum : « Couper et envelopper, comme la galette. »

Toutes les figures sont gaies, pleines d'espoir, personne ne songe à la mort, tous à l'avancement. La joie est bruyante. On parle de la très-prochaine arrivée de l'empereur. Ce sera, dit-on, le signal du départ. On boit à nos futurs succès, la bière coule à flots, les garçons qui ne se sont jamais vus à pareille fête perdent complétement la tête et semblent partager le délire commun. Pour moi, je suis rompu, je vais me coucher après avoir serré la main à d'Herbinville qui part de grand matin pour Thionville, sur la fameuse jument.

CHAPITRE II.

Concentration des troupes. — Le cheval jaune se dessine. — La vie au camp. — Le Ban Saint-Martin. — La popote du 51e. — Histoire de Zéphir. — Les espions. — Nouvelles de la frontière. — Le sergent de Sierck l'intrépide Malick.

17 juillet.

Il règne à présent un calme relatif, le calme précurseur des orages; les troupes n'arrivent plus que de loin en loin et celles qui sont venues ces deux derniers jours de Paris, de Lyon ou de Châlons, sont installées dans des campements improvisés.

Je suis sorti ce matin à quatre heures pour assister au réveil d'un camp. J'allais voir un lieutenant d'infanterie du 51e, artiste distingué, que j'avais rencontré dans l'atelier d'un ami commun. Comme le Ban Saint-Martin où se trouve sa division est assez éloigné de la ville, j'ai commandé mon cheval jaune, avec lequel je comptais faire mon entrée triomphale dans le camp des fantassins. Mais l'homme propose et le cheval dispose, un roulement de tambour fort inopportun occasionne entre nous deux

unediscussion fort vive qui se termine par quelques violences de ma part et une soumission de mon cheval, un peu tardive pour mon amour-propre.

Le Ban Saint-Martin, autour duquel sont campées les divisions arrivant de Paris, est une vaste pelouse jaunie par la sécheresse, entourée par une double rangée d'arbres magnifiques et que bordent sur un côté de jolies villas. Elle est dominée par le mont Saint-Quentin et les hauteurs de Plappeville, que couronnent deux forts non complétement achevés.

Je suis arrivé au moment précis où le 51e de ligne enlevait ses tentes pour les établir un peu plus loin. Ce mouvement a été exécuté avec la prestesse qui caractérise le troupier français. J'ai attaché *Figaro* — ainsi s'appelle mon cheval jaune — à la voiture de la cantinière, et je vais à la recherche du lieutenant Estienne.

Je le trouve précisément occupé à faire établir la *popote* auprès de sa tente; nous nous serrons la main et j'accepte l'invitation qui m'est faite de prendre le café du matin. On se lève de bonne heure au camp; les officiers sont presque tous sortis de leurs petites tentes, et sont assis celui-ci sur un pliant, celui-là sur sa cantine, l'un recousant un bouton, cet autre mettant à jour sa correspondance et surveillant du coin de l'œil son déjeuner qui cuit en plein vent.

Rien d'original comme ces cuisines improvisées : un trou dans la terre, profond de quelques centi-

mètres, des éclats de bois en guise de chenets, des broussailles au lieu de charbon, voilà des fourneaux capables de rivaliser avec ceux de nos restaurants.

Pendant que les uns s'occupent de la nourriture commune, les autres achèvent leur toilette dans un seau d'eau pris au puits voisin, brossent leurs uniformes ou font reluire leurs boutons.

Quelques roquets, enfants d'adoption du régiment, jouent au milieu des armes rangées en faisceau. On m'a présenté Zéphir, un petit chien noir et feu, dont la récente odyssée a fait le tour de la brigade. Féru d'amour pour une petite personne de son espèce, appartenant au 62e de ligne, Zéphir avait été subrepticement se mettre en subsistance dans ce régiment, avant son départ de Paris.

On le croyait perdu, au grand désespoir des troupiers du 51e, lorsqu'on l'a subitement retrouvé au comp, tournant autour des tentes, honteux et confus de son escapade. On a tué le veau gras, et Zéphir a repris son rang de bataille à la 4e compagnie du 3e bataillon.

Au retour, on s'entretient en ville de l'arrestation de plusieurs espions. A Bening-Merlebach, station du chemin de fer de Sarrebrück, où le territoire prussien fait une pointe en France, on a arrêté un espion déguisé en femme, et un second à Metz vêtu en paysan. Ce dernier, que j'ai vu mener en prison, est un grand jeune homme à la tournure militaire, un peu pâle, portant une forte moustache blonde et

dont l'air d'assurance, les mains blanches et soignées dénoteraient plutôt un officier d'état-major allemand en mission secrète, qu'un paysan lorrain.

18 juillet.

De l'étranger, quelques nouvelles nous arrivent. A Luxembourg, pays français par le cœur, tout est, dit-on, tranquille, et la Chambre va se réunir pour délibérer sur la conduite à suivre en ces graves circonstances. Dans les villes d'eaux allemandes nos compatriotes, obligés de déguerpir, sont, paraît-il, assez maltraités. Ainsi, à Creuznach, fréquenté par les familles riches de l'Alsace et de la Lorraine, les personnes parties pour prendre les eaux ne savent comment revenir, sans argent et sans possibilité d'en recevoir.

Enfin, aux environs de Forbach et de Sierck, on voit rôder des hulans.

Ceux qui, sortis de Perl, s'approchent de cette dernière ville sont assez mal reçus. Il y a dans la petite garnison de Sierck un sergent excellent tireur, qui, posté derrière un gros arbre, sur une petite côte, d'où l'on découvre la frontière à moins d'un kilomètre, fait aux rôdeurs une véritable chasse à l'affût.

A des distances inconnues au fusil Dreyse, il démonte un cavalier, au grand plaisir des habitants de Sierck, qui viennent en foule admirer l'adresse de ce tireur émérite.

19 juillet.

Nos paysans n'aiment point les Prussiens; on se souvient encore ici de 1815.

Il y a peu de jours, Forbach a été le théâtre d'un incident qui a beaucoup émotionné la ville et les environs. Deux hulans ivres avaient franchi la frontière et suivaient la route de Merlebach à Forbach en brandissant leurs sabres et proférant des menaces contre les Français.

Passe un jeune conscrit nommé Malick et doué d'une rare vigueur.

— A bas les Prussiens ! crie-t-il de toutes ses forces.

Les hulans l'assaillent. Malick, armé d'un bâton, se met sur la défensive, riposte, étend à ses pieds l'un de ses adversaires et d'un revers désarme le second, qui prend la fuite.

Ce vigoureux conscrit est arrivé ce matin à Metz avec la moitié d'un sabre prussien comme gage de sa victoire. Attendons-nous bientôt à de plus sérieux engagements.

CHAPITRE III.

La vie au café. — Rome n'est plus dans Rome. — L'arrivée des journalistes. — Portraits. — Les reporters étrangers. — La bière manque. — Promenade à Longeville. — Paysage. — Le vin mousseux. — Première arrestation. — Promenade avec Gill. — Jouy-aux-Arches. — Dîner à Saint-Julien. — Le camp de Chambière. — La pêche à la main. — Le restaurant des Marronniers. — Les écrevisses de la Moselle. — Dégustation.

20 juillet.

Comme la plupart des villes de province, et surtout des villes de garnison, Metz n'offre guère, en été, d'autre ressource que le café ou la promenade.

J'ai déjà parlé du café Parisien, rendez-vous habituel des officiers, et qui depuis quelques jours a été adopté par la fashion parisienne nouvellement débarquée. Tout le jour c'est une procession de jeunes hommes, la valise à la main et le cigare aux lèvres, qui repoussés de presque tous les hôtels viennent en désespoir de cause s'abattre au café Parisien pour s'y renseigner auprès des premiers

arrivés. On entend de toutes parts l'équivalent de ce dialogue :

— Tiens, un tel; comment c'est toi ?

— Certainement c'est moi; mais toi-même je ne te savais pas ici.

— Mon cher, je suis parti le 16.

— Pour quel journal ?

— Pour le *Petit Scorpion,* quinze cents francs par mois, mes frais payés.

— Moi, j'ai carte blanche, frais illimités.

— A propos, y a-t-il de la place dans ton hôtel ?

— Pas une, mon cher, nous avons une chambre à trois et il y a un général de division dans une chambre de domestique.

— Comme c'est contrariant !

— Prends-tu un bock ?

— Tout de même.

Et l'on se met à deviser de Paris que l'on vient de quitter.

— Si tu voyais, mon cher, quel enthousiasme à Paris. Marie Sasse chante la *Marseillaise* à l'Opéra, Girardin aussi. On porte tous les soldats en triomphe, ils arrivent tous *pafs* à la gare. Le père Thiers a voulu parler contre la guerre à la Chambre, on l'a fait taire. On organise la mobile, tout le monde veut en être. Dans quinze jours nous aurons deux millions d'hommes en Allemagne.....

Il est une heure de l'après-midi, le café se remplit rapidement. Les officiers arrivent par petits groupes, sortant de leur *pension* ou *mess*, les vieux habitués

se glissent d'un air rogue au fond de la salle, le plus loin possible des envahisseurs, l'élément parisien au contraire se tient de préférence sur la terrasse.

C'est là que se prélassent les reporters français et étrangers, quelques-uns dans des costumes de campagne des plus divertissants. Le tout Paris du boulevard Montmartre y sera bientôt rassemblé. On y voit déjà Camille Pelletan du *Rappel* avec sa chevelure ébouriffée, en compagnie du mince Claretie, Edgar Rodrigues et son jeune frère, Duchemin du *Gaulois* surnommé le bourreau des cœurs, Jehan Valter du *Paris-Journal* tout de velours habillé, André Gill, le spirituel dessinateur de l'*Éclipse*, avec d'énormes lunettes bleues, Wachter, le stratégiste du *Gaulois*, reconnaissable à sa haute stature, les deux frères Mortier, Ivan de Wœstyne du *Figaro*, le sombre Legay du *Petit Journal*, Nazet, qui semble avoir le don d'ubiquité et qui connaît déjà mieux la ville que les habitants; d'Aunay du *Figaro*, en brigand d'opéra-comique, Ebstein de la *Liberté*, les deux dessinateurs de l'*Illustration* et du *Monde illustré*, vivant contraste, l'un grand, mince, froid, les cheveux presque blancs, l'autre, petit, trapu, pétillant et myope; puis d'Herbinville déjà nommé, Chanloup du *National*, un petit salpêtre, d'Aviau de Piolant du *Français*, presque toujours avec son frère, un officier de chasseurs; Hyx, reporter du *New York Herald*, La Chapelle du *Standard*, Robinson du *Manchester Guardian*, le comte de Sponeke, jeune gentilhomme

danois, et une infinité d'autres dont les noms m'échappent.

Le journalisme local est représenté par les trois Mayer père et fils, rédacteurs de l'*Indépendant* de la Moselle, tous trois aussi obligeants qu'aimables; par MM. Réau, du *Courrier de la Moselle*, Collignon et le comte Anatole de Montferrier, le type du hobereau de province.

Dans un coin, assez écarté des vulgaires humains, sont assis des messieurs habillés de vert avec du dor dessus. Il est assez difficile de distinguer s'ils portent un uniforme ou une livrée, et si c'est par dédain ou par humilité qu'ils ont établi une ligne de démarcation entre leurs tables et celles des autres consommateurs.

Grâce à l'affluence de ces derniers, on nous apprend une nouvelle assez désagréable : la bière va manquer.

Mais Nazet, qui est le fureteur le plus déterminé qui soit, a déjà découvert, hors des murs, à Longeville, un petit vin blanc mousseux dont il nous dit merveille ; et après avoir fait atteler *Figaro* à un petit duke, je pars accompagné de M. Hyx et d'Arnold Mortier, afin de constater cette découverte.

Pour aller à Longeville, on traverse la Moselle et l'on sort de Metz par la porte de Thionville ; on tourne ensuite à gauche et longeant tantôt le Ban Saint-Martin à droite, tantôt la Moselle qui borde la route à gauche et que franchit sur un beau via-

duc le chemin de fer de Paris, on arrive bientôt à Longeville, un riche faubourg de Metz.

Le cabaret, la dernière maison du village, est en pleine campagne. A gauche on découvre des prairies où paissent de nombreux troupeaux et que traverse la Moselle coulant à pleins bords. Au fond, Saint-Privat, avec sa redoute en construction et les arbres d'un beau parc.

En revenant sur la droite, on voit la masse imposante du Saint-Quentin qui domine le riant coteau de Scy, et beaucoup plus loin, de l'autre côté de la route de Moulins, les hauteurs de Sainte-Ruffine et de Jussy. C'est un des plus jolis paysages des environs de Metz.

Nous entrons dans une chambre basse remplie de tables en bois et de tabourets de paille. Il paraît que le petit vin blanc n'est pas sans mérite, car le cabaret est plein et nous avons grand'peine à trouver un coin pour nous asseoir.

Le vin est exquis et c'est double plaisir de le boire devant la fenêtre ouverte juste en face du vignoble dont il provient.

La salle est remplie de soldats, dont quelques-uns paraissent avoir amplement sablé le vin blanc de Longeville : grenadiers et voltigeurs de la garde, artilleurs, mêlés avec des paysans, fraternisent à qui le mieux.

De temps à autre la barbe en éventail de M. Hyx, son accent étranger, le chapeau tyrolien de Mortier provoquent de la part des buveurs des réflexions

à voix basse, accompagnées de regards soupçonneux.

Justement trois espions prussiens viennent d'être arrêtés à Saint-Avold, l'un déguisé en prêtre, l'autre en mendiant, le troisième en femme ; une grande surveillance a été recommandée aux soldats, qui naturellement voient dans tout inconnu un espion.

Lassés de cette pantomime désobligeante, nous payons notre écot et sortons du cabaret ; bientôt nous sommes en voiture et nous cinglons vers Metz lorsque le pas précipité de plusieurs chevaux lancés au galop de charge nous fit retourner la tête.

Ce sont des artilleurs abominablement ivres qui nous crient impérieusement d'arrêter, entourent la voiture, se jettent à la tête de mon cheval et font pleuvoir sur nous un déluge d'épithètes, parmi lesquelles je distingue celles de mouchards, prussiens, espions, etc., etc.

—Que voulez-vous? dis-je à un grand diable dont les yeux sortent de la tête et qui gesticule d'un air féroce.

— Vous êtes des espions, nous voulons vous conduire au grand prévôt.

M. Hyx et Mortier se contentèrent de sourire.

— Ma foi, répondis-je, il y a un moyen plus simple, conduisez-nous de suite à l'hôtel de la division, puisqu'il faudra toujours que l'on nous y mène.

— C'est cela, disent les soldats en chœur, à la division.

Nous reprenons au pas le chemin de Metz, sous l'œil scrutateur de nos gardiens.

En ville, nous montons lentement la rue du Palais; une cinquantaine de gamins nous escortent, les boutiquiers se mettent à leur porte pour voir passer les espions prussiens ; l'un d'eux, qui m'a vendu le matin même une brosse à dents, lève les bras au ciel ; les commères, leurs marmots attachés à leurs jupes, nous montrent au doigt.

— Ont-ils des figures, dit l'une d'elles. Le fait est que la poussière nous a littéralement poudrés à blanc, et que nous ressemblions plutôt à des bandits qu'à d'honnêtes journalistes.

Nous arrivons rue de la Princerie, précédés et suivis d'un flot de curieux, dont souffre absolument notre modestie. La première personne que nous apercevons est le commandant Munier qui nous tend la main. A cette vue trois ou quatre de nos artilleurs, les moins ivres, prennent la porte et décampent sans trompette. Leurs camarades veulent les suivre, mais je les retiens, et ris en pensant que je renouvelle sans le vouloir la légende du soldat que son prisonnier ne veut pas lâcher.

Le général arrive sur ces entrefaites et s'égaye de notre mésaventure. Les artilleurs s'éloignent confus; nous, grands et généreux, nous leur donnons la pièce pour aller terminer la partie interrompue. Le soir nous sommes la fable de Metz.

21 juillet.

Je profite des beaux jours; qui sait si nos prochaines victoires vont nous laisser bientôt le temps de nous promener? J'utilise un court moment de répit pour visiter les environs de Metz qui sont charmants et que je quitterai bientôt.

J'ai pris rendez-vous avec Gill pour aller voir les Arches de Jouy. C'est un souvenir. Tout enfant, en feuilletant la *France pittoresque* d'A. Hugo, j'avais été frappé par une gravure assez naïve, représentant l'aqueduc romain [1], qui a donné lieu, comme tous ses similaires, à une légende que j'ai à peu près oubliée. Ce que je crois savoir, c'est que le diable est de l'affaire, et qu'il passe pour avoir construit l'aqueduc en une seule nuit. Je désirais donc examiner le colosse romain que je n'avais fait qu'entrevoir en chemin de fer et qui m'avait semblé situé dans un délicieux endroit.

Après un déjeuner lestement expédié, nous partons, Gill et moi, dans un tilbury gaillardement traîné par *Figaro*, qui est une bête à deux fins.

La chaleur est torride, le soleil pompe littéralement la sueur qui, sans lui, coulerait de nos fronts, et la poussière nous aveugle. Au premier bouchon, nous sautons à bas de voiture et montons par trois

1. Quelques archéologues en attribuent la construction à Drusus, mais sans appuyer cette opinion d'aucune preuve.

marches dans une salle qui rappelle assez l'auberge. abandonnée d'Alphonse Daudet. Sur les murs, un papier à sujet passé flétri, et dans des cadres de bois noir l'histoire de Guillaume Tell, produit incontestable des imageries d'Épinal. Une belle glace de Venise à biseaux semble tout étonnée de refléter cette misère.

Sur le plancher de sapin des tables couvertes de toile cirée, des tabourets, et dans l'air ambiant une myriade de mouches rendues hardies par le soleil, et qui paraissent se soucier fort peu d'une assiette où gît un papier d'Albespeyrès, jonché des cadavres des leurs.

Nous obtenons de notre hôtesse, à peine revenue de son ébahissement, un sirop de groseille chaud, étendu d'une eau de Seltz que les rayons du soleil ont rendue bouillante. Ainsi *rafraîchis*, nous nous approchons des arches dont une partie est enchâssée dans les maisons du village de Jouy.

Cet aqueduc enjambait la Moselle pour joindre les deux coteaux de vignoble entre lesquels coule la rivière, et passait ensuite sous la montagne jusqu'à Gorze; il avait une longueur de plus d'un kilomètre entre les deux collines, et sa longueur totale de Gorze d'où il amenait les eaux jusqu'à Metz où il les déversait était de 6 lieues. C'était donc un vrai travail de Romain dans l'acception populaire du mot.

La hauteur de l'arche entre laquelle passe la route de Metz à Nancy est de près de 60 pieds. Ces ar-

ches sont en briques admirablement appareillées et reposent sur des piliers également en briques formés de quatre assises superposées qui vont s'élargissant jusqu'à la base.

Çà et là, dans des creux formés par la vétusté ou par l'emprunt forcé que des voisins besoigneux ont fait au vieux monument, croissent avec une vigueur surprenante des plantes pariétaires, qui enfoncent désespérément leurs racines tourmentées dans la moindre fissure, et retombent échevelées le long des briques noircies et moussues.

Après avoir suffisamment admiré, contemplé le colosse entre les jambes duquel des masures ont poussé comme des cryptogames au pied d'un arbre séculaire, nous poussons jusqu'auprès de Corny, où se trouve un pont qui relie ce côté de la Moselle à la station de Novéant; nous le traversons et prenons une belle route plantée d'arbres touffus, route qui, longeant la Moselle et la voie ferrée, conduit directement à Metz; nous admirons en passant l'entrée pittoresque de la vallée de Gorze, d'où descend un petit affluent de la Moselle, nous dépassons rapidement Ancy et les forges d'Ars; ***Figaro*** sent l'écurie et témoigne sa joie par quelques bonds intempestifs; en quelques minutes nous sommes à Metz, où m'attend l'invitation d'aller dîner au restaurant des Marronniers à Saint-Julien, pour y faire connaissance avec les écrevisses de la Moselle et les crus les plus fameux des environs.

Pour s'y rendre, il faut, après avoir longé les

abattoirs, côtoyer le camp formé dans l'île de Chambière, qui sert ordinairement de polygone aux élèves de l'École d'application. Je ne me lasse point pour ma part de visiter ces villages nomades, et, lorsque j'en ai l'occasion, d'y étudier le soldat sur le vif.

Rien n'est plus varié, plus animé que le spectacle de cette vie sous la tente, où l'homme, toujours aux prises avec la nécessité, supplée à ce qui lui fait défaut par son ingéniosité.

Les campements ne sont pas précisément des *Eldorados,* surtout lorsque éclate un orage comme celui de la nuit dernière, et c'est merveille de voir comme nos soldats supportent tout, s'accommodent de tout et savent tirer parti de tout.

C'est là, je crois, après son élan endiablé, une des principales qualités du troupier français, toujours de bonne humeur et prêt à rire des mille petites infortunes auxquelles l'assujettit la vie de campagne, pourvu, selon sa pittoresque expression, *qu'il ait quelque chose à se mettre dans le coco!*

Il faut le voir avec sa veste, son pantalon court et ses guêtres lacées, son képi légèrement en arrière, une paille dans la bouche, une baguette à la main, courtisant quelque margot des environs; tel qu'il est il a l'air d'un jeanjean. Dans peu de temps, lorsque le grand air l'aura bruni, que ses moustaches auront poussé et que la fatigue aura fait tomber son embonpoint, ce sera un petit héros.

Un autre écrit à sa famille sur une marmite ren-

versée qu'il tient entre ses jambes; celui-ci raccommode les accrocs survenus à ce vêtement indispensable que ne nomment point les Anglaises.

Parfois, en passant devant une tente d'officier, j'aperçois un piocheur assis sur un pliant, une carte déployée sur un *X* et cherchant le chemin le plus direct pour aller à Berlin. D'autres, moins studieux, fument étendus sur l'herbe grillée, ou bien offrent galamment le bras aux dames qui se hasardent à visiter les camps.

Par malheur pour eux, les dames de Metz sont un peu plus farouches que nos alertes Parisiennes, et je doute que le camp de Chambière reçoive autant de belles visiteuses que celui de Saint-Maur.

Il offre pourtant un beau coup d'œil. L'emplacement est superbe; le Champ de Mars de Paris y danserait une sarabande; puis le paysage est vraiment délicieux : au loin la Moselle et les coteaux verdoyants de Saint-Julien font une ravissant horizon.

Saint-Julien est relié au camp par un pont suspendu, c'est pour Metz ce qu'était la Râpée pour les Parisiens au temps où florissait Paul de Kock.

Les zouaves, qui campent non loin de là, ont adopté ce joli pays. La Moselle passe auprès, les eaux y sont basses en ce moment, et on les voit, par centaines, les jambes nues chercher sous les pierres de la rivière les écrevisses qui se cachent, et le poisson emprisonné dans les trous.

Un officier me citait un sergent qui, la veille, avait ainsi rapporté trente livres de poisson.

J'arrive à Saint-Julien où je retrouve plusieurs de mes confrères sous la conduite de M. E. Mayer qui est devenu notre ami en peu de jours. Il y a là des cabarets et des restaurants champêtres, où l'on vient en partie manger la matelote et sucer l'écrevisse, le tout arrosé d'un petit vin pelure d'oignon qui n'est point mauvais, et dont on peut boire indéfiniment, ce qui est sans prix pour les ivrognes.

Aussi le restaurant des Marronniers foisonne-t-il en tout temps de buveurs et de galants Messins, qui conduisent en ce réduit des belles dont la vertu peu farouche leur promet une facile victoire.

Nous faisons un excellent repas qu'assaisonne la gaieté et qu'arrosent les vins de Scy, de Thiaucourt et de Pagny, proclamés dans un élan d'enthousiasme comme égaux aux crus bourguignons.

Hélas! dans peu de temps peut-être ces riants tableaux seront remplacés par de sanglantes descriptions; nous profitons, comme on dit, de notre reste.

CHAPITRE IV.

Un suicide. — Nouvelles des Prussiens, — Les paysans lorrains. — Un mot du général Colson. — Les journalistes à l'index. — Pensée de Milton. — Le dimanche. — La cathédrale. — La Suisse. — Les journaux. — Le crieur muet. — La grande trahison du curé de Thionville. — Engagement de cavalerie. — Enthousiasme des populations. — Un dentiste patriote.

22 juillet.

Peu de nouvelles aujourd'hui. On parle beaucoup du suicide d'un officier du 60ᵉ de ligne, récemment arrivé de Nancy, et dont les facultés étaient dérangées.

Les Prussiens se massent, dit-on, autour de Trèves; dans peu nous aurons du nouveau.

Les paysans lorrains, si paisibles d'ordinaire, sont très-animés. On voit qu'il y a là une vieille rancune entre limitrophes. Nos gens se rappellent l'invasion, leurs champs dévastés, leurs maisons pillées, leurs femmes insultées, et ils ne se gênent point pour dire qu'après revanche prise, il faut mettre un bon fleuve entre les Allemands et nous.

Les vivres et les fourrages sont prêts, dit-on; les

munitions en abondance, puisque Metz est le Wolwich de la France, et les soldats sont prêts aussi.

A ce propos, un joli mot du général Colson.

On discutait hier devant lui la valeur relative des fusils à aiguille Dreyse et des chassepots.

« Avoir des fusils à aiguille, c'est très-bien, dit le général, mais ce qui vaut mieux encore ce sont des hommes à aiguille, et c'est nous qui les avons. »

Battons-nous donc, puisqu'il le faut, mais que cela serve à quelque chose au moins; que le sang versé retombe sur le provocateur et que cette guerre soit la dernière.

23 juillet.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à nous. L'on me dit que les journalistes sont à l'index et qu'il nous sera défendu de suivre l'armée, dans la crainte que nous ne divulguions le secret des opérations militaires. Cette mesure, dont M. Lebœuf est, dit-on, le promoteur, est peu flatteuse pour notre intelligence et pour notre patriotisme, et on la trouve d'autant plus inutile et vexatoire qu'elle sera certainement éludée par ceux-là mêmes dont on croit avoir à redouter les indiscrétions.

« Ceux qui veulent enchaîner la pensée, disait Milton, me rappellent la sottise de ce gentilhomme qui faisait fermer les grilles de son parc pour empêcher les corbeaux d'en sortir. »

Toute l'opportunité de la mesure est dans cette citation.

Les journalistes seront, paraît-il, remplacés par un M. Debains, rédacteur dans un ministère quelconque, qui sera l'historiographe des hauts faits du chef de l'État et de sa progéniture. Jadis on prenait Boileau ou Racine, nous sommes tombés dans l'abbé de Pure.

J'ai aperçu ce M. Debains au café Parisien ; c'est un grand garçon, assez insignifiant, sanglé dans un uniforme vert, une barbe noire, et qui porte sa tête comme un Saint-Sacrement.

24 juillet.

C'est aujourd'hui dimanche ; les boutiques sont fermées. La population est dans les rues ou dans les églises.

Hier, les officiers de tous les corps présents à Metz avaient reçu l'invitation de se rendre à la messe basse qui a été célébrée à sept heures du matin dans la cathédrale.

Un petit nombre avait cru devoir se rendre à l'invitation. Une centaine d'uniformes dans l'immense nef de l'église, à peine si cela se voit. Il est vrai que c'étaient surtout ceux des officiers supérieurs et des généraux.

Sans un affreux portail Louis XV qui la déshonore, la cathédrale de Metz serait, avec celle d'Amiens, le plus beau spécimen de l'art gothique que nous possédions en France.

Simple oratoire au ve siècle, sous l'invocation de Saint-Étienne, elle est devenue église métropolitaine et, moins le portail précité, qui date de 1764, elle fut achevée vers le milieu du xvie siècle.

A peine a-t-on franchi la porte, on est surpris de l'élévation de la nef et du grandiose architectural de l'ensemble. Comme ces grands *tailleurs de pierre* s'entendaient bien à inspirer la religieuse terreur! Ils avaient la foi.

Les vitraux, qui sont fort beaux, appartiennent à la meilleure époque de la peinture sur verre au moyen âge, quelques-uns ont été remplacés par M. Maréchal, un grand artiste dont nous avons admiré les chefs-d'œuvre à l'exposition de 1867.

L'église est fort nue du reste et ornée d'affreux autels en style rococo qui témoignent une fois de plus du peu de goût des fabriques.

La seule curiosité, c'est un suisse affublé d'u costume rouge et bleu, à faire pâlir les marchands d'orviétan et de vulnéraire suisse. Ce brave homme fait la joie des officiers ; c'est Fontanarose, dit l'un; non, dit un autre, c'est un polichinelle pour amuser le bon Dieu.

En revenant au café Parisien j'aperçois le crieur de journaux — c'est un *muet* qui souffle dans une trompette — aux prises avec les consommateurs qui s'arrachent les journaux de Paris. En un clin d'œil, la marchandise est enlevée et le petit gnome s'en va la poche gonflée de sous.

C'est si bon d'avoir des nouvelles de Paris! On

parcourt d'abord des yeux ; souscription patriotique, garde mobile, la France se lève, procès de Blois — on n'y pense guère — mort de Prévost-Paradol. — En voilà un qui n'a pas eu le temps de profiter de son changement de front. A la quatrième page, le *Rhin allemand* mis en musique par un monsieur.

Quelle manie d'arranger en marche ou en pas redoublé cette admirable explosion de patriotisme si fièrement insolente ! Quelle rage de gâter un chef-d'œuvre !

On referme soigneusement son journal et on l'emporte chez soi pour le lire depuis la première ligne jusqu'à la signature de l'imprimeur.

25 juillet.

On ne parle aujourd'hui que de la prétendue trahison d'un curé de Thionville, l'abbé Scher, qui aurait envoyé aux Prussiens un plan des fortifications dissimulé dans une caisse de salaisons, et dont l'arrestation aurait été immédiatement opérée.

Ce fait me paraît tellement étrange et odieux, qu'il faut, je crois, attendre sa confirmation. D'autant plus que personne n'ignore que les Prussiens ont le dessin de toutes nos places fortes, de même que nous avons le tracé des leurs.

Il est aussi question d'un engagement de cavalerie dans lequel un escadron de chasseurs de France aurait fortement houspillé un parti de hulans, en deçà de la frontière. C'est un petit, bien petit succès,

mais il a du moins cet avantage de donner à notre cavalerie la conscience de sa valeur, conscience qui entre pour moitié dans l'ardeur des troupes.

L'enthousiasme patriotique des populations lorraines, loin de diminuer, passe à l'état aigu. On entend de toutes parts chanter la *Marseillaise*, le *Rhin allemand,* le *Chant des Girondins* et les dons patriotiques pleuvent à l'Hôtel de ville.

Il n'est pas jusqu'à un dentiste de la ville qui s'est mis à arracher les dents gratis à MM. les militaires non gradés. Je n'ose affirmer sans douleur.

Il y a toujours un rassemblement de troupiers devant sa porte et l'on y entend des conversations de ce genre :

— Que tu montes, Pacaud ?

— Non, sargent.

— Pacaud, je tombe en putréfaction que tu méprises la proposition de ce civil.

— Mais, sargent, puisque je n'ai point de mauvaises dents.

— Que ça fait, pisque ça ne coûte rien. C'est de l'ouvrage faite pour plus tard. Allons, monte, clampin.

Et Pacaud, de peur d'être fourré au *bloc*, monte en soupirant déposer une excellente molaire sur l'autel de la patrie.

CHAPITRE V.

La première étape. — Levée du camp. — En marche. — La route de Boulay. — La Boiteuse. — Joyeusetés. — Les Étangs — L'auberge du Cygne. — Trunzler. — Repas improvisé. — La cave du curé. — Arrivée à Boulay. — Le bélier d'or. — La chambre cirée.

26 juillet.

J'ai accompagné le 22 la 1re division du 3e corps sur le chemin de la gloire. J'écris de souvenir le récit de cette première étape.

A cinq heures précises du matin, le camp du Ban Saint-Martin a été levé pour laisser la place à d'autres—et l'on s'est mis en marche pour éviter la trop grande chaleur.

Notre première étape est Boulay, petite ville du département située à peu près au milieu du triangle que forment la frontière et les voies ferrées de Metz à Thionville et de Metz à Sarrebrück. Boulay est à 26 kilomètres de la cathédrale de Metz.

Les boutiquiers, en ouvrant leurs magasins — on est matinal ici, — saluent la colonne qui traverse la ville au pas accéléré. Nous sortons par la

porte des Allemands, gothique et bizarre construction, dont les tourelles portent encore la trace des arquebusades espagnoles du fameux siége de 1552.

Après avoir laissé sur la gauche le fort Bellecroix et sur la droite la route de Plantières, nous montons une côte assez longue. Je me place ensuite en queue de la division et je regarde du haut de la montée défiler la colonne qui, serpentant autour des ondulations de la plaine, semble un reptile des premiers âges du monde.

Bien loin en avant, servant d'avant-garde, le 18e bataillon de chasseurs qui semble tout noir sur la blanche poussière de la route et dont l'éclatante fanfare est encore perçue par mon oreille, puis les quatre régiments d'infanterie (51e, 62e, 81e et 95e), suivis par l'artillerie divisionnaire et les bagages.

La première halte doit se faire aux Étangs ; désireux de devancer la colonne pour prévenir les quelques centaines d'habitants dont se compose le village, qu'ils vont avoir à nourrir et surtout à désaltérer plusieurs milliers d'hommes, je fouette mon cheval et dépasse non sans peine la longue file des bagages de l'artillerie.

A mesure que j'avance, j'entends plus distinctement les chansons au moyen desquelles le soldat oublie souvent la longueur de l'étape. Il y a telle de ces compositions qui ferait rougir les oreilles les moins chastes — *La Boiteuse*, par exemple, — mais le soldat rit, sa gaieté gagne l'officier, qui bat la mesure avec sa canne, et la fatigue s'évanouit.

Je fais mon possible pour n'écraser personne, mais les soldats n'aiment point se déranger.

— Hé! tringlot, prends-moi mon sac! me crie un troupier.

Cette plaisanterie est le signal d'une avalanche de quolibets qui pleuvent sur mon front impassible.

Enfin, après m'être dégagé tant bien que mal de la colonne et avoir gagné l'avance d'un quart d'heure, j'arrive après une longue descente, qui traverse le bois de Hayes, au village des Étangs dont je révolutionne la population en lui apprenant l'honneur qui lui est réservé.

— C'est-y bien possible!

— Jésus! où allons-nous mettre tout ce monde-là?

— Mais nous n'avons rien.

— Si encore on nous avait prévenus.

Et patati et patata. Les commères se forment en groupes pour conférer sur cette grave circonstance. Elles lèvent les bras au ciel, parlent toutes à la fois et me prouvent qu'elles ont la langue aussi bien pendue qu'ailleurs.

Les jeunes filles courent mettre un bonnet blanc, on enferme les mioches, qui, selon la coutume immémoriale, roulent au milieu du village. On chasse à coups de gaule les oies et les canards qui s'ébattent dans le ruisseau du chemin et s'enfuient en poussant des cris discordants. Enfin les anciens du pays sortent lentement pour venir s'asseoir sur le banc de pierre placé devant leur chaumière.

Depuis 1815, on n'avait vu d'autres uniformes aux

Étangs que ceux des soldats qui venaient en congé, et de mémoire d'homme on n'avait vu quantité si prodigieuse de soldats. Quel événement dans la vie monotone et paisible de ces braves gens!

En attendant, avec une sage prévoyance, j'entre dans l'auberge du Cygne tenue par Trunzler, un ancien soldat d'Italie et de Crimée, et je m'empare d'une douzaine d'œufs, d'un morceau de lard, d'une tranche de fromage et d'un gros pain : avec du vin du cru, voilà de quoi restaurer les amis que j'ai dans la division. Pendant que la poêle chante et que les lardons grillent, je sors sur le pas de la porte.

Bientôt je vois poindre la tête de la colonne ; des aides de camp et des officiers d'ordonnance accourent au galop retenir des vivres pour leurs supérieurs et pour eux-mêmes.

La précaution n'est pas inutile, car ma pauvre auberge, outre qu'elle a l'honneur de recevoir le général et son état-major, est presque aussitôt envahie par des centaines de troupiers, qui la mettent pacifiquement à sac. Les uns s'installent pour boire où ils peuvent, les autres viennent acheter du lard, du pain, des saucisses, du vin, ce qu'ils trouvent; et, comme dit l'un d'eux : « il n'y a pas gras. »

A la guerre comme à la guerre, les plus audacieux sont les mieux servis. Ceux que le hasard a particulièrement favorisés obtiennent une bouteille, d'autres plus lents et plus timides n'ont rien pu obtenir. Il leur faudra donc garder leur soif, en ava-

lant la poussière des dix kilomètres qui restent à faire pour achever l'étape.

Eh bien! non, ces pauvres gens ne s'en iront point sans s'être au moins rafraîchis; il y a aux Étangs un brave curé, qui ne s'occupe pas d'intrigues ecclésiastiques et vit avec ses ouailles; pauvre, il vit du produit de sa cure, mais il est économe et sa cave renferme deux ou trois tonneaux pleins et quelques vieilles fioles pour les malades. Il entend dire que nos soldats ont soif et que beaucoup repartiront sans boire.

Il envoie aussitôt sa vieille bonne dire aux mécontents de le venir trouver. Il ouvre toutes grandes les portes de sa cave et leur dit : « Entrez, mes enfants, et prenez, je regrette qu'il n'y en ait pas davantage, n'en laissez pas une bouteille; c'est à vous. »

Je laisse à penser si nos troupiers se le sont fait dire deux fois.

La halte est terminée, les clairons sonnent, on reprend les armes en faisceaux et les hommes vont reprendre leur rang, le cœur plus gai et les membres plus dispos.

Pour moi grâce aux jambes de Figaro, j'ai le temps de rattraper la colonne, et, pendant que le maréchal remet un fer à mon cheval, je vais rôder autour de la maison du brave curé, qui s'est caché pour éviter les remercîments.

Après avoir traversé le jardin de Trunzler, orné d'un jeu de boule et planté d'arbres fruitiers, j'ai

découvert à ma droite le presbytère. Que l'on se figure une petite maison de paysan, blanche, proprette, couverte par une vigne en espalier et dont le rustique jardin est clos par un mur à moitié écroulé et des planches disjointes. Il y croît plus de légumes que de fleurs, j'y vois pourtant quelques rosiers taillés avec soin et des plantes médicinales : la camomille, la bourrache et la mauve. Autour du jardin, d'où s'exhale une vague senteur de miel, coule un ruisselet, à moitié caché sous la verdure touffue des liserons, des plantains, des orties blanches et de vingt autres plantes balsamiques dont les noms m'échappent.

Le silence est seulement interrompu par le bourdonnement des abeilles qui butinent en courant, par le murmure de l'eau qui jase sur des cailloux ou le gloussement timide d'un caneton égaré.

Au loin, retentissent faiblement encore les fanfares de la 1re division. Je retourne à l'auberge, dans la chambre que décore un lit à baldaquin et à courte pointe de cotonnade, et que pour nous honorer Trunzler a mise à notre disposition, je trinque avec son père, qui parle de s'engager, en dépit de ses soixante-cinq ans, et, Figaro chaussé de neuf, je reprends le chemin de Boulay.

Après avoir gravi la côte, du haut de laquelle on découvre le château de Ladonvilliers, on longe un ruisseau qui file entre les saules et qu'on franchit bientôt sur un petit pont en pierre : c'est, me dit un paysan, la Nied française (prononcez Nide). Mon

interlocuteur qui aime parler me raconte qu'à cet endroit, en 1814, des francs-tireurs, volontaires des villages environnants, arrêtèrent, durant toute une nuit, une forte colonne prussienne qui marchait sur Metz.

La route descend ensuite au milieu d'un long village qui en borde les deux côtés, c'est Condé-Northen, situé presque au confluent des deux Nied; une demi-lieue plus loin je traverse Volmérange pour m'engager dans la plaine qui précède Boulay et où les *sacrificateurs* de l'armée, les manches retroussées jusqu'au coude, assomment et saignent sans désemparer le troupeau de victimes dont va se repaître une division affamée.

J'entre dans la ville; la rue principale est encombrée de soldats. On dirait des fourmis rouges à l'heure du travail. On les voit s'agiter en tous sens, courir, revenir sur leurs pas, sans un but apparent, bien que toutes ces marches et ces contre-marches aient leur raison d'être que nous ne soupçonnons pas.

En ce moment, le soldat, comme son officier, a deux objectifs principaux : manger et se reposer, et c'est à les atteindre qu'il s'applique uniquement. Comprenant bien que si je ne me presse, je cours le risque de ne pas dîner et celui plus grave de coucher à la belle étoile, je m'enfonce résolûment dans le pays, je dépasse la place du marché et sa fontaine et j'arrive enfin devant l'hôtel de ville, à droite duquel est l'auberge du Bélier d'or. Son aspect confortable me séduit tout d'abord; je jette

mes guides à un valet d'écurie, monte un petit perron de pierre et pénètre au fond d'un corridor dans une vaste cuisine.

Quelle belle vue pour un voyageur en appétit! Dans une gigantesque cheminée rôtissent, embrochés côte à côte, poulets, quartiers de veau, tranches de bœuf, une réminiscence des noces de Gamache; à côté sur un feu doux à moitié couvert par des cendres blanches bouillonne, avec un bruit et surtout une odeur des plus agréables, un colossal pot-au-feu.

Je m'adresse à une bonne femme coiffée d'un serre-tête et qui paraît commander aux autres.

— Je désirerais une chambre, madame.

— Une chambre, Jésus mein Gott!

Mein Gott! Je suis dans la Lorraine allemande, néanmoins cette exclamation me rend perplexe.

— Oh! je ne suis pas difficile, me hâtai-je d'ajouter.

— C'est que nous n'en avons plus, mêmement que mon fils couchera dans l'écurie.

— Écoutez, je suis fatigué, je ne puis coucher dans ma voiture, qui est un tilbury; je vous donnerai ce que vous voudrez, mais trouvez-moi une chambre pour dormir.

Heureusement le fils de la maison a entendu mes dernières paroles, il s'approche de sa mère et lui dit quelques mots à l'oreille.

— La chambre cirée! fait la bonne femme en me regardant.

— Eh bien, oui, la chambre cirée, répond le fils.

— Ah! fais comme tu voudras.

Assez intrigué de ce dialogue, je suis le jeune homme, qui porte mon sac, dans cette chambre mystérieuse que j'ai eu tant de peine à obtenir. Tout s'explique.

La chambre cirée est une des merveilles du pays. On ne la donne qu'aux grands personnages, et dans des occasions excessivement rares. C'est un petit palais.

Que l'on imagine une chambre carrée grande comme un appartement de Paris, éclairée par deux fenêtres, ornée de deux lits monumentaux, d'une commode, d'un secrétaire, d'un guéridon empire à dessus de marbre, d'une infinité de chaises, et, sur la cheminée, une pendule en albâtre, accompagnée de deux vases de la même matière, remplis de fleurs artificielles. Sur le carreau d'un rouge vif et fortement ciré — d'où le nom de la chambre — de petits tapis en peau de renard ou faits avec des morceaux de drap découpé. J'oubliais une lampe carcel figurant assez bien la colonne Vendôme et recouverte par un abat-jour vert orné de diableries.

Allons, la chance m'accompagne : lorsque tant de pauvres gens ne savent où reposer leur tête, j'ai pour moi seul une véritable halle; j'ouvre la fenêtre et roule une cigarette en attendant le dîner.

Pour me distraire, je prends un croquis de l'hôtel de ville, style Louis XIV, qui est réellement assez beau. Bientôt mon hôte m'apporte un excel-

lent bouillon, la cuisse d'un formidable poulet et une bouteille de bon vin; je laisse mon dessin commencé pour me jeter gloutonnement sur ces victuailles, et, bien repu, je me glisse dans un lit douillet, désolé comme Calino de ne pouvoir me mettre dans les deux pour me reposer davantage.

CHAPITRE VI.

La vérité sur le curé de Thionville. — On attend l'empereur. — La garde. — Arrivée de l'empereur. — Son entrée à Metz. — Le grand prévôt. — Proclamation.

27 juillet.

Comme je le pressentais, l'abbé Scher, naguère vicaire à Thionville, était moins noir qu'on ne le supposait. Il était sujet prussien et expédiait souvent à sa mère, commerçante à Sarrelouis, des caisses de salaisons.

Avant de quitter Thionville, il avait donné l'ordre d'expédier après son départ cette caisse de lard fumé d'où vient tout le mal.

Un curé prussien qui va dans le pays ennemi, une caisse fermée qui voyage après lui, en voilà plus qu'il n'en faut pour exciter les défiances. On ouvre la caisse, et au lieu des plans de nos places fortes, on ne trouve que du lard.

Le porc est de première qualité, fort appétissant, il est de plus la propriété d'un Prussien; on le déclare de bonne prise, et partagé entre les dragons,

les chasseurs à pied et le régiment d'infanterie qui campent à Kédange, je laisse à penser si la soupe était bonne ce soir-là.

On attend l'empereur d'un moment à l'autre, aujourd'hui ou demain ; ce qui donne pour moi consistance à ce bruit, c'est que la préfecture a été abandonnée par M. Paul Odent qui va loger en ville, que les abords en ont été sablés, et que l'on voit rôder dans ses entours de ces hommes à figure méridionale, que l'on rencontre au bois de Boulogne, à Saint-Cloud, et dans tous les endroits habités ou fréquentés par le chef de l'État.

La garde est arrivée. Cette belle troupe, presque inconnue en province, excite ici la plus vive curiosité. Au moment où j'écris, je vois de ma fenêtre passer les trois régiments de grenadiers, les zouaves, l'artillerie et le train des équipages, au milieu d'une double haie de curieux que ne peut décourager la pluie qui tombe fine et serrée.

La plus grande partie de la garde va camper au Ban Saint-Martin, la cavalerie est sur les glacis des remparts, où la file des chevaux attachés au piquet devant les tentes rangées en ordre de bataille forme un coup d'œil très-original.

28 juillet.

L'exactitude est la politesse des souverains; le chef de l'État a fait son entrée dans sa bonne ville de Metz, qui pourtant a voté *non* au plébiscite, ac-

compagné du petit prince et de son cousin Jérôme Napoléon.

L'empereur est arrivé par la porte Serpenoise, qui deux fois, en 1473 et en 1561, arrêta les ennemis aux portes de Metz. Le pavé de la rue Serpenoise est tellement glissant par suite d'une petite pluie, que l'on a jeté du sable sur la route que doivent parcourir les voitures impériales.

La foule, chauffée par des meneurs, et que le patriotisme surexcite, ne voit plus dans le chef de l'État que le généralissime des armées françaises, elle l'accueille avec des acclamations qui redoublent lorsque le cortége tourne dans la rue du Petit-Paris.

Des fleurs pleuvent dans la voiture où le jeune prince se trouve à côté de son cousin; on voit au milieu des bouquets surgir sa tête enfantine toute joyeuse d'une ovation à laquelle le prince Napoléon reste totalement indifférent. Pauvre enfant, il apprend de bonne heure un triste métier.

L'empereur salue de la main en souriant; pourtant il semble plutôt préoccupé que satisfait.

Derrière, tout seul, dans une voiture découverte, se tient le maréchal Bazaine, revenu pour la circonstance du camp de Boulay. C'est la première fois que je vois le maréchal, dont on parle beaucoup dans l'armée. Il est fort pâle et soucieux; sa figure impénétrable est celle d'un homme à passions, et ses yeux boursouflés, des rides précoces trahissent de grandes fatigues; puis des généraux, des écuyers, des piqueurs; bref, la suite ordinaire.

Puis le cortége disparaît, et la foule stationne encore, avide et curieuse de renseignements pendant que les vivats s'éteignent dans le lointain.

29 juillet.

Ce matin le jeune prince est sorti à cheval, escorté d'une suite militaire assez nombreuse. Il a fait une longue promenade accompagné d'une foule de gamins criant à tue-tête « vive le Prince impérial. » Quelques poignées de monnaie, adroitement jetées, ont changé le cours de cet enthousiasme inopportun.

Je suis entré à l'hôtel de Metz, où loge le général de Saint-Sauveur, qui fait fonction de grand prévôt et auquel sont attribuées deux ou trois chambres du rez-de-chaussée. C'est un fort aimable homme, qui fait ce qu'il peut pour atténuer les rigueurs administratives de M. le major général envers les journalistes, et principalement envers les journalistes français.

Dans la cour sont entassées, les unes sur les autres, les voitures de bagages des généraux qui ont élu domicile à l'hôtel de Metz : général de Pottier, général Castagny, etc., etc.; jamais armée n'eut autant d'*impedimenta*, on dirait celle de Xerxès ; espérons qu'elle aura meilleur sort.

On vient justement d'amener deux soldats badois capturés dans un engagement de cavalerie ; ce sont des dragons, appartenant au 1er régiment de

cette arme. Ils ont été capturés dans des bois où ils s'étaient jetés pour échapper à la poursuite des nôtres. Ils se tiennent roides comme des pieux dans leurs uniformes étriqués, et paraissent résignés. Au reste, ils ne semblent point trop fâchés de leur mésaventure; les Français ont la réputation de bien traiter leurs prisonniers.

30 juillet.

Les journaux de Paris nous apportent la nouvelle de la régence de l'impératrice pendant l'absence du chef de l'État, qui sort peu et travaille, dit-on, beaucoup avec le maréchal Lebœuf. L'évêque de Metz, qui revient de Rome, est allé rendre visite au nouveau locataire de la préfecture.

On se presse devant les murs où est affichée la proclamation de l'empereur que je transcris mot à mot :

« Soldats, je viens me mettre à votre tête pour défendre l'honneur et le sol de la patrie.

« Vous allez combattre une des meilleures armées de l'Europe; mais d'autres qui valaient autant qu'elle n'ont pu résister à votre bravoure. Il en sera de même aujourd'hui.

« La guerre qui commence sera longue et pénible, car elle aura pour théâtre des lieux hérissés d'obstacles et de forteresses; mais rien n'est au-dessus des efforts persévérants des soldats d'Afrique, de Crimée, de Chine, d'Italie et du Mexique. Vous prou-

verez une fois de plus ce que peut une armée française animée du sentiment du devoir, maintenue par la discipline, enflammée par l'amour de la patrie.

« Quel que soit le chemin que nous prenions hors de nos frontières, nous y trouverons les traces glorieuses de nos pères. Nous nous montrerons dignes d'eux.

« La France entière vous suit de ses vœux ardents, et l'univers a les yeux sur vous. De nos succès dépend le sort de la liberté et de la civilisation.

« Soldats, que chacun fasse son devoir et le Dieu des armées sera avec nous.

« NAPOLÉON. »

On commente beaucoup cette proclamation : les uns la trouvent ambiguë et banale, d'autres y voient des promesses libérales si nos armes sont victorieuses ; les soldats ne la comprennent point, mais ils la trouvent superbe.

CHAPITRE VII.

L'attente. — La Société internationale de secours aux blessés. — Encore des arrestations. — La musique à l'Esplanade. — La statue de Ney. — La Marseillaise et le Rhin allemand. — Le corps franc des chemins de fer. — Le corps Frossard. — Une journée de fièvre. — L'affaire de Sarrebrück. — Les dépêches du bureau de police. — Grandes espérances.

31 juillet.

La période de fièvre, d'engouement un peu factice, inhérente au caractère français, semble s'apaiser. A mesure que nous approchons du moment décisif les idées ont pris un cours plus sérieux, on se montre moins bruyant, plus réfléchi. On voit moins de soldats ivres dans les rues; il semble que l'armée, après un moment d'effervescence facilement explicable, ait pris la note grave. On attend, non sans impatience, mais avec le calme qui convient à la circonstance, l'instant de se mesurer avec les vainqueurs de Sadowa.

Ceux-ci restent invisibles; n'étaient quelques escarmouches à la frontière entre les postes avancés des deux armées, on ne se douterait guère que nous sommes à la veille d'une bataille. Les Prussiens se

replient toujours, invisibles et insaisissables, dans les bois où ils se tiennent de préférence.

Les membres de la Société internationale de secours aux blessés sont arrivés ici. Presque tous sont médecins des hôpitaux ; ils appartiennent à diverses nationalités, et quelques-uns sont des célébrités, tels sont les docteurs Liégeois et Lefort. Ils sont habillés à peu près comme les officiers de marine, une croix rouge sur fond blanc à leur casquette et un brassard pareil au bras gauche.

D'autre part, les arrestations continuent, on a emmené l'autre jour le comte de Sponecke que ses cheveux blonds et son accent étranger ont fait prendre pour un Allemand, tandis qu'il est un des glorieux vaincus de Düppel. Pareille mésaventure est arrivée à M. Cameron, un Anglais qui parle très-peu le français, et qu'on a gardé deux jours, ainsi qu'à M. Simpson, correspondant de l'*Illustrated London News* arrêté pendant qu'il dessinait une des maisons de la ville.

Informations prises, ces messieurs ont été relâchés avec force excuses; mais je crains bien que la prévôté ne prenne la proie pour l'ombre et que les véritables espions, qui doivent foisonner dans une ville ouverte à tous venants, ne fassent en paix leur dangereux métier.

La seule distraction qui nous reste, en dehors du café et des sempiternelles discussions militaires, est d'aller le soir à l'Esplanade, la plus belle promenade de la ville, entendre la musique des régiments

actuellement à Metz et voir les marmots danser en rond.

Un jardin anglais soigneusement entretenu, orné d'animaux en bronze, par Fratin, d'une jolie naïade et d'une énergique statue du maréchal Ney; de chaque côté des allées, de beaux marronniers feraient de l'Esplanade une promenade semblable à toutes celles du même genre, si des vieux remparts qui la bornent d'un côté l'on ne découvrait un admirable panorama de la vallée de la Moselle.

Au pied même des fortifications, la rivière entoure de ses sinuosités une immense prairie et l'île ombreuse du Saulcy où est établie la poudrerie. Dans le lointain, depuis Ars, dont on voit fumer les forges, se développe une gracieuse ligne de coteau qui vient se rattacher au mont Saint-Quentin, majestueux, formidable avec sa couronne de forts et d'où partent sur la droite les hauteurs qui dominent la plaine de Thionville. L'effet est magique lorsque le soleil disparaissant derrière le Saint-Quentin, l'horizon s'empourpre. La Moselle semble alors un long ruban d'or fondu, les montagnes s'effacent au loin dans des brumes violacées, et plus près, le Saint-Quentin se dresse sombre et se découpant en vigueur sur le ciel clair.

Les instruments de cuivre vibrant dans l'air pur apportent à mes oreilles l'air bien connu de nos chants nationaux, mais ceux qui l'emportent dans la faveur du public sont le *Rhin allemand* et la *Marseillaise;* cette dernière surtout excite des

transports d'enthousiasme, les promeneurs s'arrêtent, les amoureux cessent de jaser et les enfants de jouer. Un seul cri sort de toutes les poitrines : « *Aux armes, citoyens !* » Essayez donc de ne pas devenir chauvin dans un milieu pareil !

1er août.

Il se forme à Metz des francs-tireurs, des bataillons de garde nationale, et l'on parle aussi de la formation d'un corps spécial, dit *corps franc des chemins de fer*, et destiné à rendre de très-grands services.

Le 2e corps, placé sous le commandement du général Frossard, se masse dans les environs de Forbach; on évite d'en parler à Metz, ce qui ferait supposer qu'il se prépare quelque chose d'important de ce côté. Le général Frossard est sous les ordres du maréchal Bazaine, qui opère du côté de Sarrelouis. On croit à un grand mouvement d'ensemble. Ce qui est évident, à l'air mystérieux de ces messieurs de la cour, c'est qu'il se prépare un événement important.

2 août.

La fameuse opération a eu lieu. Il paraît qu'elle était projetée depuis plusieurs jours et avait été tenue très-secrète.

Ce matin un train spécial a emmené l'empereur, son fils et leur suite dans la direction de Sarrebrück.

La nouvelle s'en est répandue rapidement en ville et y a causé la plus vive émotion. La foule assiége les abords de la gare, de la préfecture, du bureau de police, en un mot de tous les endroits où elle suppose avoir des nouvelles.

A trois heures, grande rumeur, vivats, etc., l'empereur est de retour; nous venons, dit-on, de remporter une grande victoire, Sarrebrück est en cendres, nous avons fait je ne sais combien de prisonniers, tué je ne sais combien de milliers d'hommes. De minute en minute la victoire prend des proportions colossales, qu'une dépêche officielle affichée au bureau de police vient réduire à des limites plus raisonnables.

En résumé, nous avons surpris les Prussiens en nombre inférieur et nous les avons rejetés au delà de Sarrebrück, dont nous n'avons pas daigné nous emparer. Le corps du général Frossard occupe les hauteurs de Spickeren, dont ses soldats ont délogé l'ennemi. Ce n'est pas à proprement parler une victoire, mais c'est un succès, et, tel qu'il est, il a cet avantage de donner une grande confiance au soldat qui a pu apprécier la supériorité du chassepot sur le fusil prussien et l'effet foudroyant des mitrailleuses. Le jeune prince a reçu le baptême du feu, il est probable que ce premier combat avait été un peu préparé à son intention. En tout cas, c'est un présage heureux au début de la campagne; on est plein de confiance et l'on n'attend plus que le signal d'entrer en Prusse.

CHAPITRE VIII.

Départ pour Sarrebrück. — M. Combier. — La gare de Forbach. — Sur une locomotive. — Styring-Wendel. — La voie rétablie. — Le pôteau frontière. — Station prussienne. — Un avant-poste. — Les hauteurs de Spickeren. — La poupée abandonnée. — Le pont de Sarrebrück. — Machine en arrière. — Le clairon prussien. — Forbach. — Les prisonniers. — Le Scholssberg. — Rencontre du 3e corps. — Retour à Metz.

3 août.

Je suis parti ce matin avec le jeune Mortier pour Sarrebrück. Nous avons pris à la gare de Metz un billet pour Forbach. Dans notre compartiment se trouve un monsieur décoré avec lequel nous engageons la conversation, et qui nous affirme que nous ne pourrons dépasser de beaucoup cette ville. C'est M. Combier, ingénieur principal de la ligne de l'Est, qui va tenter de rétablir la voie ferrée, détruite par les Prussiens entre Styring et Sarrebrück.

Nous le prions de nous permettre de l'accompagner.

— C'est qu'il y a du danger, nous fait doucement observer M. Combier.

— Il n'y en aura pas plus pour nous que pour vous.

— Oui, mais moi je remplis mon devoir.

— Et nous notre métier.

— Qui êtes-vous donc ?

— Nous sommes journalistes.

— Soit alors, je suis tout à votre disposition.

Le train s'arrête en gare de Forbach. Nous descendons et traversons les voies pour gagner une locomotive qui attend sous vapeur l'arrivée de l'ingénieur. Nous grimpons à sa suite sur ce véhicule nouveau pour nous, accompagnés par une demi-douzaine d'ouvriers armés de pelles, de pioches, de marteaux, de clefs, de boulons, en un mot de tous les instruments nécessaires au rétablissement des rails.

Bientôt la puissante machine nous entraîne vers Styring. Nous sommes assis sur des blocs de charbon de terre, et le plancher de tôle trépide sous nos pieds. De temps à autre, on ouvre la gueule du monstre pour enfourner dans son ardent gosier plusieurs pelletées de charbon, une pluie de fumerons s'abat sur nous.

Il y a quelques minutes que nous avons quitté la gare de Forbach lorsque nous ralentissons notre marche pour prendre avec nous un cantonnier qui, prévenu par le télégraphe, attend l'ingénieur pour lui servir de guide.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, mais agile et énergique; au point du jour, il est

allé seul par la voie jusqu'au pont de Sarrebrück pour examiner les endroits où les rails ont été dérangés.

Nous passons lentement devant l'usine de Styring-Wendel, dont les hauts fourneaux, les cheminées fumant, les machines en pleine activité offrent un saisissant tableau de la puissance industrielle.

La locomotive ralentit encore sa marche au moment où nous nous engageons dans une profonde tranchée. M. Combier nous fait remarquer, à droite et à gauche, des chambres de mine creusées dans le roc, afin de combler, en cas de besoin, la tranchée au moyen d'une explosion formidable, mais elles ne sont pas chargées.

— Il faudrait, nous dit l'ingénieur, plus de deux mois pour rétablir la voie, si on la détruisait par ce moyen.

Au sortir de la tranchée, nous entrons en plein bois dans une belle forêt aux arbres séculaires. Notre guide fait stopper la machine. Nous sommes à la frontière, un poteau noir et blanc indique la limite franco-prussienne ; encore quelques pas et nous l'avons franchie.

Nous descendons, pendant que les ouvriers remettent en état les rails que nos ennemis se sont contentés de déboulonner, dans l'aimable intention, sans doute, de provoquer un accident. Nous suivons en flânant la voie ferrée sur laquelle poussent déjà des herbes sauvages. Sur les pentes gazonnées

qui tapissent la lisière du bois croissent de grandes fleurs jaunes de la famille des mimosas, des bourraches, des campanules bleues, des menthes et des serpolets que Jean lapin doit brouter au clair de la lune. Sur la gauche, la forêt s'épaissit, c'est à peine si les troncs moussus des grands arbres sont striés par une étroite bande de lumière. C'est bien une forêt allemande; on croit entendre le cor de Freyschütz. A droite, au contraire, les arbres sont plus rares, leur feuillage moins dense et l'on aperçoit à travers leurs troncs un étang verdâtre, tout ensoleillé, à moitié caché par des roseaux, et sur lequel s'étalent en pleine lumière des nénuphars avec leurs larges feuilles et leurs coupes d'or.

La locomotive nous dépasse pour s'arrêter à quelques centaines de mètres en avant; nous la suivons à pied, flânant sous bois. A notre gauche, le terrain s'élève en formant talus, tandis qu'il s'abaisse à droite descendant vers l'étang, d'où paraît sortir un cours d'eau.

Le soleil est resplendissant. Nous buvons un coup à la gourde, étanchons la sueur qui coule de nos fronts, et, marchant à découvert, nous atteignons bientôt le chalet d'un cantonnier allemand portant les numéros 50-51, et occupé par un avant-poste du 77e de ligne.

Le derrière de cette maisonnette est en contre-bas de plusieurs mètres. Un sentier assez rapide conduit en bas du talus; à cinquante mètres, sur un terrain en pente, au milieu d'arbres fruitiers, s'étend un

petit village, dont les habitants vaquent tranquillement à leurs occupations accoutumées, tandis que les enfants jouent avec nos soldats qui gaulent des pommes.

Au fond, sur la gauche, est une source où nos hommes viennent chercher de l'eau et d'où part un chemin sablonneux qui monte en serpentant vers les hauteurs bornant l'horizon, couvertes par les tentes du 2e corps. Ce sont les hauteurs presque inaccessibles de Spickeren.

Tandis que M. Combier monte auprès du général Frossard pour savoir si nous pouvons pousser plus avant, nous entrons dans le chalet du cantonnier. Tout indique un déménagement précipité; quelques meubles hors d'usage, des chiffons, des jouets d'enfant traînent dans les chambres vides, dont les croisées ont perdu presque tous leurs carreaux, la veille ce poste ayant été pris et repris deux fois.

Sur le plancher d'une chambre gît les bras étendus, jambe deci, jambe delà, une poupée dont les joues barbouillées de pleurs sans doute, les grands yeux bleu de faïence tournés vers le ciel, semblent le prendre à témoin de son injuste abandon. Elle est habillée d'une petite robe en cotonnade, un pied chaussé, l'autre nu, comme les Étoliens, et semble avoir perdu sa coiffure dans la bagarre. Je ramasse pieusement cette petite créature bourrée de son et la dépose sur la saillie d'une fenêtre ; peut-être, lorsque l'orage aura passé, retrouvera-t-elle sa pe-

tite propriétaire qui doit pleurer au souvenir de la poupée abandonnée.

Nous questionnons nos soldats sur l'affaire de la veille en leur donnant du tabac dont ils manquent complétement, car il faudrait aller le chercher à Sarrebrück et les habitants du village ne paraissent pas disposés à faire leurs commissions.

— Pourtant, monsieur, me dit un des soldats, nous ne leur avons pas fait de mal ; concevez-vous que ces brigands-là nous font payer 50 centimes un morceau de pain gros comme le poing et noir...

Nos hommes sont très-contents du chassepot et se croient capables de tout accomplir avec une pareille arme. Ils s'attendent à traverser la Sarre le lendemain.

Un capitaine survint, c'est lui qui commande ce poste avancé ; il recommande à ses hommes de faire bonne garde, car les Prussiens occupent les bois qui dominent le poste de l'autre côté de la voie, et d'un moment à l'autre ils peuvent en sortir à l'improviste.

Aussi l'officier paraît-il surpris lorsque nous lui disons que la locomotive est à deux ou trois cents mètres plus loin.

— Mais les malheureux vont se faire canarder ! s'écrie-t-il.

— Eh bien, nous allons les prévenir.

— Attendez, je vais vous donner deux hommes.

— Inutile, capitaine.

— Pardon, et quand cela ne serait que pour vous

éviter d'être arrêtés par les sentinelles que je viens de placer sur la ligne ferrée pour empêcher les Prussiens de la détruire encore.

Nous partons accompagnés d'un caporal et d'un simple soldat et au moment où nous apercevons la locomotive, nous entendons un pas rapide derrière nous, c'est l'ingénieur qui vient de voir le général Frossard.

Impossible de dépasser sans un danger absolu la maison rouge que nous apercevons non loin de nous, précédant la Sarre qui la sépare seule du faubourg de Sarrebrück dont on voit fumer les hautes cheminées. La ville n'est pas occupée par nos troupes comme nous le supposions et l'on dit le pont miné. Quant aux Prussiens, ils infestent les bois qui sont sur notre gauche, et au moment dont nous parlons nous étions, sans nous en douter, au milieu d'eux.

Sur notre gauche, en effet, à une courte distance, nous entendons le son cuivré du clairon prussien et nous distinguons des commandements à haute voix.

Enfin le conducteur a vu et compris les signes que nous lui faisons, de peur d'attirer en criant quelques balles sur les malheureux ouvriers et sur nous-mêmes ; il fait machine en arrière et s'arrête pour nous embarquer.

Nous saluons de la main les soldats du poste et filons rapidement et sans bruit vers Forbach, où nous arrivons vers deux heures mourants de faim.

Après une légère réfection au buffet de la gare, nous avons encore deux heures devant nous pour reprendre le train de Metz; nous en profitons pour parcourir Forbach où nous voyons des prisonniers prussiens, et pour grimper au Schlossberg, haute colline en pain de sucre couronnée de ruines pittoresques, et dont les flancs sont garnis de bois.

Nous arrivons au sommet par un sentier en lacet, et juchés sur les débris du vieux château fort, nous contemplons le paysage qui nous environne et que nous dominons de plus de 300 mètres.

A nos pieds est Forbach avec son église neuve qui rappelle un peu la Trinité de Paris et la vieille église toute grise et abandonnée, dans laquelle sont enfermés les prisonniers prussiens. Tout autour, des plaines ondulées la séparent d'une grande région boisée sur le bord de laquelle serpente une rivière qui alimente les usines de la petite et de la grande Rosselle dont on voit fumer les cheminées à l'horizon. Autre fumée plus à droite, c'est celle qui s'échappe des forges de Styring, sur l'extrême droite enfin les hauteurs de Spickeren que nous venons de quitter.

Une partie du 2e corps et le 3e corps tout entier campent autour de Forbach. Nous redescendons rapidement pour aller serrer la main à nos amis de la 1re division, qui viennent justement d'arriver. Nous trouvons les officiers du 51e en train de faire planter leurs tentes. Pour le lieutenant Estienne, en sa qualité de membre de la Société entomologique, il

est allé chercher des insectes sur les bords d'un petit ruisseau. Je le vois cependant arriver portant une petite fiole de verre remplie de sciure de bois et dans laquelle gesticulent désespérément deux ou trois diptères qui manquaient à sa collection.

— Nous allons, nous dit-il, marcher en avant à ce que l'on prétend, et notre mouvement coïnciderait avec celui du 4e corps qui est à Bouzonville et qui occupera peut-être demain Sarrelouis, tenez-vous au courant et venez avec nous, si nous marchons les premiers.

Après quelques paroles échangées, l'heure s'avançant nous revenons à Forbach prendre le train de Metz, avec la satisfaction d'avoir franchi le territoire ennemi. Satisfaction enfantine si l'on veut, mais qui prend sa source dans l'horreur que nous causerait l'envahissement de notre pays. Puis mieux vaut faire la guerre chez les autres que chez soi.

CHAPITRE IX.

En route pour Sarrelouis. — Seconde visite aux Étangs. — Le général Grenier. — Déjeuner aux Étangs. — Route de Bouzonville. — Une halte à Holling. — Contre-ordre. — A la suite du 4e corps. — L'orage. — Un convoi en détresse. — A la nage. — Sauvés! — Un souper de rouliers. — Retour à Metz.

4 août.

En rentrant hier à Metz, un officier supérieur du corps d'état-major m'a confirmé la nouvelle d'une reconnaissance offensive du 4e corps sur Sarrelouis, dont les campements ne sont guère situés à plus de trois lieues de cette petite place.

Plusieurs de mes confrères ont reçu le même avis, ce qui ne prouverait pas que nos opérations soient tenues très-secrètes, car c'est le sujet de l'entretien général au café Parisien.

Ce qui est certain, c'est que la garde est partie ce matin pour Boulay, elle doit camper en deçà de la ville, dans la plaine qui la sépare du village de Volmerange. Le départ de la garde impliquerait celui de l'empereur, qui assisterait probablement à la prise de Sarrelouis, comme il assistait à l'affaire de

Sarrebrück, seulement ce mouvement paraît devoir être plus important.

En tous cas, nous convenons de partir le lendemain et de nous retrouver à Boulay.

5 août.

Nous partons trois, le tilbury est trop petit, nous attelons deux chevaux qui nous appartiennent à un petit break, et en route pour Sarrelouis. Cette fois sera peut-être la bonne. A tout événement, nous avons pris de légères valises, du tabac et notre argent; peut-être n'aurons-nous plus le temps de revenir à Metz.

Sur la route des Étangs, à la hauteur de la brasserie, nous dépassons un général accompagné de son état-major. Arrivés chez Trunzler, nous déballons les provisions que nous avons apportées. Bien nous en a pris, car la pauvre auberge est dévalisée par les passages des troupes.

Plus de saucisses dans l'armoire, plus de lard pendu dans la cheminée, les poules sont sur les dents à force de pondre. Il ne reste plus que de la salade et ce bon petit vin pelure d'oignon dont nous avons goûté; avec le pâté, le saucisson et les fruits que nous avons apportés, nous ferons cependant un véritable festin.

Le repas s'achève, lorsque nous voyons paraître le général et son escorte. Les malheureux comptaient déjeuner aux Étangs! Par bonheur, il reste la moi-

tié du pâté et quelques fruits, ce n'est guère présentable, mais nous nous hasardons à les offrir au général Grenier — tel est son nom — appelé au commandement de la 2e division d'infanterie du 4e corps, actuellement à Boulay où revient, nous dit-il, une partie de son corps d'armée.

Nous partons les premiers, et nous offrons au général d'être ses maréchaux de logis, car il pourrait bien avoir en arrivant à Boulay autant de peine à se loger qu'il aurait pu en avoir pour déjeuner aux Étangs.

En effet, à peine arrivés à Boulay que nous trouvons rempli de troupes, le commandant de place, qui est momentanément remplacé par une habitante de l'hôtel de ville, nous renvoie au maire qui cumule les honneurs municipaux avec la profession de notaire.

Je suis introduit auprès de l'édile auquel j'expose ma requête.

— Vous m'embarrassez fort, me dit-il, je ne sais où envoyer le général; la ville a logé tout ce qu'elle peut raisonnablement contenir.

— Enfin, dis-je, vous ne pouvez laisser le général dans la rue attendre sa division.

— Ma foi tant pis, fait le maire, se parlant à lui-même, tenez, voici un billet de logement pour le château, portez-le au général.

Je prends le bienheureux papier, cours au *château*, qui est en réalité une fort jolie maison de plaisance, prévenir de l'arrivée du général Grenier.

De là, je reviens au café de la place du marché où j'ai laissé mes compagnons.

On m'apprend que, lassés de m'attendre, ils ont accepté deux places dans une voiture, et roulent vers Bouzonville. Je charge un brigadier d'artillerie de porter au général son billet de logement; j'arrache mes chevaux à leur picotin; en une minute ils sont garnis, attelés, et je m'élance à la poursuite de mes camarades infidèles. Par malheur, mes chevaux sont fatigués, ils ont déjà fait près de 7 lieues, et la route de Bouzonville, au sortir de Boulay, débute par une longue côte dans les bois de Roupeldange.

Aux deux tiers du chemin, à Holling, mes deux bêtes épuisées refusent le service; je m'arrête à la porte d'un cabaret pour les faire boire et leur donner quelque repos.

Il y a à peine un quart d'heure que je suis là, me demandant à quelle heure j'arriverai à Bouzonville, lorsque j'entends le son de la musique militaire, c'est le reste du 4e corps qui revient suivi de ses bagages et d'un long convoi. Qu'irai-je faire maintenant à Bouzonville, puisque le camp est levé ! Le meilleur parti est de revenir habiter à Boulay la chambre cirée et de m'informer. C'est ce que je fais en me plaçant à la queue du convoi.

On ne s'imagine guère ce que c'est qu'un convoi à la suite d'une division, principalement en Lorraine. Sur une longueur d'une demi-lieue, une file de longs chariots attelés de chevaux étiques et

rétifs, chargés de pain, de foin, d'avoine, en un mot de tout ce qui peut servir à sustenter les hommes et les bêtes. Le tout conduit par des rouliers dont la moitié n'entend pas un mot de français et l'autre parle un patois presque incompréhensible.

Il y avait une heure que j'étais en marche au petit pas de mes chevaux, car de dépasser la colonne il n'y fallait pas songer. On ne sait ici ce que c'est de prendre sa droite, et les gendarmes et sous-officiers du train étaient fort en peine pour faire avancer cette longue file de voitures, d'autant plus que nous avions probablement sur nos talons des éclaireurs prussiens.

Holling est à 8 kilomètres environ de Boulay; en une heure, nous avions à peine parcouru le quart du chemin; cela promettait, mais cela n'était rien encore.

Il était environ six heures. Tout à coup le ciel déjà chargé de lourdes nuées qui semblaient planer sur nos têtes s'obscurcit au point que l'on distingue à peine à cent pas devant soi.

Quelques rares éclairs illuminent l'horizon, et l'on entend au loin, dans la direction de Metz, le roulement sourd du tonnerre.

En même temps, de larges gouttes d'eau tiède tombent çà et là sur la poussière de la route qu'elles constellent d'étoiles grises.

Nous approchons, après plusieurs haltes, d'un des bois que j'ai traversés le matin. A peine y sommes-nous engagés qu'un nouveau temps d'arrêt

se produit. Quelques chariots trop chargés, ou dont les chevaux sont à jeun, sont restés en arrière. Il faut *biller,* c'est-à-dire dételer les chevaux d'un certain nombre de voitures, pour aller tirer d'embarras celles qui sont empêchées.

L'obscurité redouble, les coups de tonnerre deviennent plus précipités et plus violents. A la lueur fulgurante des éclairs qui se succèdent sans interruption, on découvre tout le pays environnant.

On s'est arrêté, les chevaux hennissent d'impatience et de peur, les hommes ont fort à faire de les contenir. En même temps les cataractes du ciel — on peut se servir pour cette fois de la métaphore — s'ouvrent pour donner passage à un véritable déluge.

En un instant nous sommes inondés, transpercés; des deux côtés du bois une eau limoneuse arrive en bondissant sur la route qu'elle transforme en un torrent fort présentable dont nous occupons le milieu.

Un éclair prolongé, accompagné d'un effroyable tintamarre, vient mettre le comble au désordre ; la foudre est tombée à quelques pas de nous, hommes et chevaux en ont ressenti la commotion. Pendant quelques secondes je vois tout noir et me crois aveugle.

Pour comble de malheur, des chevaux affolés de terreur, le mien en tête, rompent leurs traits, brisent les guides et s'échappent au hasard, ruant et soufflant de peur. Les gendarmes et les sous-officiers du

train accourent au galop, jurant, pestant contre les paysans qui leur répondent en patois.

Pour mon compte, je parviens à rattraper Figaro à quelques centaines de mètres. Mais impossible de l'atteler, tout est rompu, brisé. J'ai la perspective de passer la nuit avec mon cheval dans cet océan de boue et d'être pincé par les hulans au petit jour, et je commence à faire d'amères réflexions.

Heureusement l'or qui tenta Danaé séduit un roulier, qui consent à attacher ma voiture derrière la sienne à la condition que je ne m'y monterai pas.

Marché conclu, je prends par son mors le pauvre cheval jaune, tout honteux de son escapade, tandis qu'un sous-officier d'artillerie a l'obligeance de se charger de l'autre cheval, et, le convoi se remettant en marche, je me mets à la suite, mon pantalon retroussé jusqu'aux genoux. Boulay est à plus d'une lieue ; nous mettons encore une bonne heure pour en atteindre les premières maisons, non sans être entrés jusqu'au ventre dans des mares profondes que vient de remplir l'orage.

Nous voyons, en passant, les lumières du camp tamisées par la toile des tentes ; il me semble voir la fête des Loges, un soir de pluie, quand les baraques sont fermées.

Un peu plus loin brillent les lumières de Boulay, peu nombreuses, mais qui nous semblent autant de phares libérateurs. Quelques minutes après, j'entrais à l'auberge du Bélier d'or et je retrouvais libre la chambre cirée. J'y échangeais mes vêtements im-

bibés d'eau contre un pantalon d'écurie et un sarrau de toile grossière, j'y mangeais avec délice une soupe aux légumes, du bœuf au lard, un vrai repas de roulier, et m'endormais bientôt après du lourd sommeil d'un homme harassé de fatigue.

Partis de Holling à quatre heures, nous étions arrivés à dix heures du soir. Six heures pour faire deux lieues !

Le lendemain, j'appris que le 4e corps allait se rapprocher de Metz; décidément on ne voulait plus rien tenter sur Sarrelouis, le mieux était de revenir à Metz, c'est ce que je m'empressai de faire aussitôt ma voiture réparée.

CHAPITRE X.

Nouvelles contradictoires. — Les mauvaises subsistent. — Désastre de Forbach. — Détails. — Défaite de Mac-Mahon. — Changarnier à Metz. — Délire patriotique. — Pas de nouvelles officielles. — On arme les citoyens. — La garde nationale de Metz. — Retraite de l'armée. — L'empereur et le maréchal Bazaine. — Nouvelles de Paris.

6 août.

En arrivant à Metz, nous recevons deux nouvelles bien dissemblables : l'une, officielle, nous apprend que la division Abel Douay, engagée près de Wissembourg contre des forces très-considérables, a éprouvé de grandes pertes et a perdu son général ; l'autre est une rumeur qui court en ville et que les journaux reproduisent : Mac-Mahon aurait pris une éclatante revanche et fait 40,000 prisonniers.

D'autre part, on nous donne pour certain que le corps du général Frossard est engagé avec une partie de l'armée prussienne et qu'appuyé d'un côté par le 3e corps que commande le maréchal Bazaine, de l'autre par celui du général de Failly, en possession des positions inexpugnables de Spickeren, il est invincible.

La confiance est entière, l'échec du général Douay n'est que partiel, et puisqu'il est déjà réparé, nous n'avons qu'à regretter les braves que nous avons perdus.

Le café Turc qui fait face à l'Esplanade et qui se trouve le plus près de la gare est plein de monde; c'est là que nous recueillons ces nouvelles, partie de la bouche des consommateurs, partie du journal *l'Indépendant* que l'on vient d'apporter.

Il fait un temps admirable, et tout en avalant à petites gorgées l'apéritif de rigueur, je contemple les belles allées de la promenade éclairées par le soleil couchant, et dont les grandes masses ont quelque chose de majestueux.

Je suis tiré de ma rêverie par la voix altérée d'un de mes confrères ; c'est le jeune M..., tout défait, plein de poussière, qui vient de se laisser tomber sur un banc à mon côté.

— Qu'y a-t-il ? qu'as-tu donc ?

— Oh ! mon cher, je viens de Forbach, ce que j'ai vu est épouvantable, nous sommes battus.

Ces mots ont été prononcés à haute voix, avec l'accent du désespoir. En une minute, les conversations s'arrêtent, un cercle se forme autour de mon jeune confrère, qui boit avidement un verre de bière.

Il nous raconte alors qu'après avoir vainement essayé de rompre le cordon des sentinelles françaises pour assister à la bataille, il a eu l'idée de revenir à Forbach et de monter sur le Schlossberg

d'où il a pu voir l'engagement dans son ensemble :

Les Prussiens sont dans les bois d'où ils font pleuvoir sur nos soldats à découvert une grêle de balles et d'obus. Nous avons déjà perdu beaucoup d'hommes, leurs cadavres sont épars çà et là. Des batteries françaises ont été amenées pour fouiller ces bois qui vomissent la mort et déciment notre infanterie. Le feu de l'ennemi, loin de se ralentir, devient plus vif et plus meurtrier ; nos soldats se battent un contre trois, et contre un ennemi invisible.

Plusieurs fois des attaques inutiles ont été tentées contre ces bois maudits ; chaque fois les officiers ont dû ramener en arrière leurs soldats pour les reformer, et chaque fois en laissant bon nombre d'entre eux sur le terrain. Le combat prend les proportions d'une boucherie; les soldats, pleins d'ardeur au commencement, se lassent de recevoir des balles presque à bout portant, sans rendre coups pour coups. Presque tous les officiers sont tués ou blessés; le désordre se met dans les rangs, ils reculent lentement, indécis d'abord, puis la panique s'en mêle, et ces héros, une heure avant, fuient par les terres labourées, avec de grands cris, la débandade devient générale.

C'est alors que le jeune narrateur éperdu descendit le Schlossberg en courant au risque de se rompre le cou. Dans Forbach, où quelques fuyards sont arrivés, l'épouvante est à son comble : les boutiques, les portes se ferment. Des femmes s'enfuient déjà,

traînant leurs enfants, un paquet de hardes dans les bras, vers les hauteurs environnantes. D'autres vont gagner le chemin de fer qui part pour Metz à cinq heures.

A la gare, c'est un affreux encombrement, on s'écrase pour partir. Impossible de penser à prendre des billets. A peine les portes sont-elles ouvertes, qu'une trombe humaine fait irruption sur le quai. En un instant les wagons sont remplis d'une foule apeurée ; les femmes gémissent, les enfants poussent des cris perçants, et le train part au milieu de la désolation universelle.

A Bening-Merlebach, on fait un temps d'arrêt pour prendre encore quelques malheureux. La gare est occupée par une compagnie d'infanterie qui s'est battue et repliée par ordre pour protéger la station. Le capitaine a jeté sa tunique, il a la tête entourée d'un mouchoir, et en bras de chemise il agite son épée comme un fou. Il a perdu la moitié de ses hommes, tous ses officiers, « et ça n'est pas fini, ajoute-t-il, quand je pense que nous avons là le 3e corps qui ne bouge pas, que font-ils ces b...-là ? »

On entend le canon très-distinctement ; dans peu d'instants, peut-être, la station sera le théâtre d'un combat sanglant. Le train repart pour Saint-Avold, et de là pour Metz, où il arrive à sept heures. Ce sera probablement un des derniers. Forbach est sans doute à cette heure entre les mains des Prussiens.

Ce récit nous a atterrés. On ne passe point sans secousse d'une grande confiance à la certitude d'un

désastre. Chacun commente avec animation les paroles du nouveau venu. Les uns crient à l'incurie, à la trahison ; d'autres, incrédules, traitent le pauvre garçon de hâbleur.

Mais bientôt arrive un second train qui vient de Saint-Avold, et qui confirme, en les aggravant, les nouvelles apportées par M... La déroute est piteuse, paraît-il, on voit revenir les soldats isolément, blessés, éreintés, affamés, racontant à qui veut l'entendre que le général Frossard est un traître, un lâche, et renouvelant sur son nom l'insulte que Gennaro fait à celui des Borgia.

Au café Parisien, l'animation est indescriptible. On crie, on frappe sur les tables. Aucuns nient jusqu'à l'évidence, d'autres sont consternés ou furieux. J'entends raconter que dans l'entourage de l'empereur, on s'est montré surpris de l'inaction du 3e corps ; un haut personnage s'est même écrié : « C'est à croire que Bazaine trahit. » Cette exclamation aurait jeté un certain froid dans le cercle où elle a été entendue.

7 août.

Ce matin, la ville est dans une extrême agitation surexcitée plutôt que calmée par la courte et confuse dépêche, émanant du cabinet impérial [1] et que

1. « *Metz, 7 août, 8 heures du matin.*

« Il est nécessaire que la France et Paris se préparent aux plus grands efforts, aux plus grands sacrifices, Point de dé-

le préfet a fait afficher sur quelques murailles privilégiées.

Dans la journée seulement, nous avons connaissance des dépêches du ministère de l'intérieur déjà connues à Paris. Elles sont ainsi conçues :

« *Metz, minuit et demi.*

« Le maréchal Mac-Mahon a perdu une bataille sur la Sarre, le général Frossard a été obligé de se retirer. Cette retraite s'opère en bon ordre, tout peut se rétablir.

« NAPOLÉON. »

« *Metz, 7 août, 3 heures 30 du matin.*

« Mes communications étant interrompues avec Mac-Mahon, je n'ai pas eu de nouvelles de lui jusqu'à hier, c'est le général de Laigle qui m'a annoncé que le maréchal Mac-Mahon avait perdu une bataille contre des forces considérables, et qu'il se retirait en bon ordre. D'un autre côté, sur la Sarre, un engagement a commencé vers une heure, et il ne parais-

faillance. — Mac-Mahon couvre Nancy. Le corps de Frossard *est bien dirigé.* Le major général est aux avant-postes. »

« *11 heures 55.*

« La concentration des troupes sur Metz continue sans difficulté. L'épreuve qui nous est imposée est dure, mais elle n'est pas au-dessus du patriotisme de la nation. »

sait pas très-sérieux, lorsque petit à petit les masses ennemies se sont accrues considérablement, cependant sans obliger le 2e corps à reculer. Ce n'est qu'entre six et sept heures du soir, que les masses ennemies, devenant toujours plus compactes, le 2e corps et les régiments qui le soutiennent se sont retirés sur les hauteurs. La nuit a été calme. Je vais me placer au centre de la position.

« NAPOLÉON. »

« *Le major général au ministre de l'intérieur.*

« *Metz, 7 août, 4 heures du matin.*

« Après une série d'engagements dans lesquels l'ennemi a déployé des forces considérables, le maréchal Mac-Mahon s'est replié en arrière de sa première ligne. Le corps de Frossard a eu à lutter hier depuis deux heures contre une armée ennemie tout entière. Après avoir tenu dans ses positions jusqu'à six heures, il a opéré sa retraite en bon ordre; les détails sur nos pertes manquent, nos troupes sont pleines d'élan, la situation n'est pas compromise, mais l'ennemi est sur notre territoire, et un sérieux effort est nécessaire; une bataille paraît imminente. »

La population exprime tout haut son mécontentement, que des dépêches parties de Metz ne soient connues dans la localité qu'après avoir été affichées à Paris. « La ville de Metz, dit l'*Indépendant*, a

montré assez de patriotisme pour avoir le droit de tout savoir immédiatement, les bonnes comme les mauvaises nouvelles. »

Les Messins ne s'en tiennent pas aux paroles : ils se sont rendus aujourd'hui à la mairie pour réclamer des armes. M. Maréchal, le digne maire, s'est rendu auprès du général Coffinières, le nouveau commandant supérieur qui a fait afficher dans la ville la proclamation suivante :

« GARDE NATIONALE.

« Habitants de Metz,

« L'ennemi se présente en colonnes profondes, et notre héroïque cité doit se lever en masse pour repousser même une menace d'insulte : tous les citoyens doivent prendre les armes, et n'avoir qu'un drapeau, celui de l'honneur national.

« Les bureaux électoraux de chacune des sections de la ville, institués pour les élections municipales, procéderont immédiatement à la formation du contrôle de chaque bataillon de la garde nationale, lequel sera composé de quatre compagnies. Dans chacune de ces sections aura lieu aujourd'hui même à quatre heures du soir, et au bureau électoral, une réunion des citoyens appelés à faire partie de la garde nationale, soit comme volontaires, soit par application des dispositions du décret des 11-22 jan-

5.

vier 1852. Dans cette réunion, on arrêtera une liste de candidats officiers, jusqu'au grade de capitaine inclusivement, laquelle liste sera soumise à l'approbation du commandant supérieur de Metz.

« *Metz, le 7 août 1870.*

« Le général de division, commandant le génie de l'armée du Rhin, commandant supérieur de Metz.

« COFFINIÈRES. »

D'autres affiches, émanant du même personnage, concernent la présence des étrangers d'origine allemande dans la ville et l'ajournement des élections municipales.

8 août.

Le général Bourbaki est nommé au commandement de la garde impériale. Le temps n'est plus où cette troupe d'élite était appelée garde prétorienne; on ne pense qu'aux services qu'elle va rendre bientôt, et l'on s'applaudit de la voir commandée par un brave soldat. Le gouvernement n'a pas besoin de recommander l'oubli des querelles intestines, on ne songe ici qu'à repousser l'étranger.

Changarnier vient justement d'arriver à Metz; ses conseils, dédaignés d'abord, sont accueillis avec reconnaissance. Il a vu l'empereur qui, dit-on, lui a tendu la main en lui disant : « Général, il n'y a plus qu'un parti, celui de la France. »

Il me semble que c'est le vieil Africain qui s'en est souvenu le premier.

Je l'ai rencontré en ville, avec son képi à l'ancienne mode et ses mèches de cheveux blancs. La population oublie que c'est un légitimiste, pour ne se rappeler que sa gloire militaire, et le salue avec respect.

Les usines d'Ars qui venaient d'éteindre leurs feux, faute de combustible, ont reçu du charbon de Belgique par le canal de Frouard, et sont en pleine activité. On y fond des projectiles.

Il paraît que dans l'affaire du 6 les Prussiens ont tiré sur une ambulance établie à Forbach, et sur plusieurs maisons de cette ville inoffensive. Ces actes de sauvagerie présagent une guerre bien cruellement conduite.

9 août.

Nous avons des détails sur la défaite du maréchal Mac-Mahon. La consternation est à son comble. On accuse hautement l'empereur d'incapacité dans le commandement, il n'y a qu'une voix parmi les officiers de tout grade.

Des paysans des environs commencent à affluer ; ils viennent avec ce qu'ils ont de plus précieux se mettre sous la protection des murs de Metz. C'est pitié de voir ces pauvres charrettes chargées de pièces de mobilier, de paquets et de matelas sur lesquels sont étalées des femmes et des jeunes filles, les yeux

rougis par les larmes, et des petits enfants qui jouent insoucieux du malheur général ou dorment dans leurs berceaux d'osier.

Les jeunes gens arrivent aussi, en blouse, un bâton sur le dos, supportant un léger paquet; quelques-uns s'engagent dans les volontaires, d'autres vont travailler aux terrassements des fortifications, la plupart sont reçus dans la ville chez des parents ou des amis, qui se gênent pour leur donner asile.

De Saint-Avold les 2e et 3e corps sont venus se joindre au 4e [1]. Ces trois corps sont sous le commandement du maréchal Bazaine, remplacé par le général Decaen dans le commandement du 3e corps.

Le temps est fort mauvais, il a pris la livrée de notre tristesse. L'empereur est, dit-on, allé, accompagné de Changarnier, rendre visite au maréchal Bazaine, dont le quartier général est à Faulquemont. Les troupes sont lasses, mécontentes, leur moral s'en ressent.

Les cadres de la garde nationale sont complets: c'est M. Lafitte, colonel d'artillerie en retraite et familier de la préfecture, qui en a le commandement en chef. Elle est divisée en cinq bataillons dont les chefs sont : MM. Pardon, Maillefer, Réau, Antonioli et Wagnair ; plus de 5,000 hommes valides se sont fait inscrire.

1. Les positions de ces corps et de la garde étaient les suivantes au 9 août : 2e corps, à Remilly; 3e corps, entre Pange et Silly sur Nied; 4e corps, entre Glatigny et Sainte-Barbe; et la garde, entre Coligny et Maizery.

10 août.

Un décret de l'empereur daté du 7 août et affiché aujourd'hui déclare en état de siége les places de Metz, Verdun, Montmédy, Longwy, Thionville, Bitche, Strasbourg, Marsal, Toul et Belfort.

Les nouvelles de Paris apportées par les journaux sont des plus graves. On lit à haute voix, dans les cafés, la proposition de la gauche, qui, se basant sur l'incapacité du chef de l'État, demande qu'un comité de défense soit constitué au sein de l'Assemblée, et remplace *tous les pouvoirs existants.*

Les habits verts ont disparu du café Parisien, où l'on ne fait plus de plans de bataille, mais où les officiers restés en ville ont l'air morose.

La séance de la Chambre fait pressentir la chute du ministère, qu'annonce bientôt une dépêche :

« Le ministère se retire. Le général comte de Palikao est chargé par l'impératrice de former un cabinet. »

— L'homme du procès Doineau et du palais d'Été, c'est là un triste expédient, se dit-on, surtout *in extremis.*

L'empereur ne sort plus de la préfecture où, dit-on, il prépare avec Changarnier un plan de revanche. Le jeune prince a fait une promenade à cheval, cette fois sans escorte de gamins. On démolit toutes les constructions qui s'élèvent dans la zone des fortifications. Les bourgeois et les petits commer-

çants vont voir tomber d'un œil sec leurs villas et leurs guinguettes; beaucoup seront ruinés, ils savent à qui s'en prendre, mais loin de pousser d'inutiles doléances ils vont aux arsenaux chercher un fusil et des cartouches. On pense d'abord à l'étranger, le reste se réglera plus tard.

CHAPITRE XI.

La journée du 11. — Gras-Château. — Le poulet du 43e. — Observatoire improvisé. — Les Prussiens refusent la bataille. — Démission du maréchal Lebœuf. — Les Prussiens à Nancy. — Arrestation de l'espion Schüll. — Le marchand de porcelaines. — Reconnaissance des chasseurs d'Afrique. — Dîner au camp de Borny. — Routes militaires. — Les éclaireurs prussiens. — La bataille. — Le jour de l'Assomption. — La trêve. — Les morts.

11 août.

Deux avis du préfet et du maire, agissant par les ordres du commandant supérieur, informent les habitants des communes qui veulent se réfugier dans Metz, qu'ils ne seront admis à entrer et à séjourner dans la place qu'autant qu'ils justifieront qu'ils apportent avec eux des vivres pour *quarante jours au moins*. Ces deux avis sont datés du 10 août [1].

Il est aujourd'hui question d'une bataille aux environs de Glatigny et des Étangs. Les 2e, 3e et

1. Ces deux avis, ainsi que l'ordre du commandant supérieur, daté du 12 août, ne furent jamais sérieusement exécutés. Plus de *vingt mille* bouches inutiles trouvèrent dans Metz un asile qu'on aurait dû les obliger de chercher ailleurs.

4e corps occupent la ligne courbe qui s'étend du château de Mercy à Sainte-Barbe en passant par Laquenexy, Maizery, Grigy et Glatigny.

De bon matin nous partons avec d'Herbinville pour rejoindre l'arrière-garde du 4e corps où nous comptons des amis. Le temps s'est mis au beau, l'air est vif et nous franchissons rapidement la distance qui nous sépare de Gras-Château où se trouve le quartier général du général Ladmirauld.

Nous nous arrêtons à une misérable auberge qui fait le coin de la route de Boulay et du chemin de Sainte-Barbe; mais nous avons été devancés par des officiers du 43e de ligne qui ont raflé les maigres provisions du lieu. Plus un poulet en vie. A peine un morceau de pain bien rassis et un verre de vin de pays. C'est maigre pour des gens qui viennent de si loin et qui se sont levés de si bonne heure! Qu'on se figure bien en nous entendant traiter si sérieusement la question de nourriture que c'est, en campagne, je ne dirai pas la seule, mais à tout le moins celle qui prime les autres.

Par bonheur, les officiers du 43e ont réservé deux poulets pour la popote du soir, et ils ont la générosité de nous en céder un. Ce n'est pas, on le pense, une poularde de Bresse, mais à cheval donné regarde-t-on le licol? Nous nous jetons sur l'infortuné — préalablement fricassé — et le dévorons avec l'appétit de gens à jeun et pressés de voir une bataille.

Un coup de rhum à la gourde nous sert de des-

sert et nous nous dirigeons vers les hauteurs où nous apercevons l'armée rangée dans un bel ordre de bataille. Le commandant du 4e corps a de bonnes positions et brûle d'en venir aux mains : « Celui-là, nous a dit un officier du 43e, ne se laissera pas prendre ses positions; c'est un malin, les Prussiens n'ont qu'à s'y frotter. »

Nous avançons toujours et bientôt nous tombons sur l'armée du grand prévôt, je veux dire les gendarmes qui nous barrent la route et nous demandent nos papiers. J'entre en pourparlers, d'Herbinville plus vif se fâche, bref nous en sommes pour nos frais de diplomatie et obligés de nous replier en bon ordre sur l'auberge de Gras-Château, des greniers de laquelle nous pourrons voir le combat, à l'aide de nos lunettes.

Nous nous installons tant bien que mal dans notre observatoire improvisé, et juchés sur des bottes de paille nous attendons anxieux le début des hostilités. Mais c'est en vain, les heures se passent et les Prussiens n'attaquent pas. Ils ne sont plus trois contre un et seraient obligés de combattre à découvert, ce n'est pas là leur affaire, décidément ils refusent la bataille, nous en sommes pour notre course et une sieste au milieu du foin nouveau. Ce ne sera pas pour aujourd'hui, nous revenons à Metz.

12 août.

Le maréchal Canrobert vient d'arriver à Metz avec le 6e corps dont il a le commandement. Le ma-

réchal Lebœuf a donné sa démission de major général et l'empereur, cédant au vœu général, se défait du commandement en chef de l'armée du Rhin pour en investir le maréchal Bazaine. Cette nomination est contre-signée par l'opinion; les officiers s'en montrent très-contents.

A l'instigation du général Decaen qui s'occupe très-activement de faire éclairer son corps, on va former des éclaireurs volontaires sous la direction de M. Arnous-Rivière, ancien commandant d'éclaireurs en Crimée et que l'on dit aussi habile qu'énergique.

C'est s'y prendre un peu tard, car les Prussiens occupent déjà Nancy, et leurs espions se multiplient autour de nous. On a arrêté à la gare du chemin de fer un homme nommé Schüll, qui passe pour Belge et que l'on dit être le chef des espions prussiens. Je viens de le voir passer dans la rue, entouré de soldats; c'est un homme de haute taille, coiffé d'un chapeau de feutre noir, vêtu d'habits foncés et porteur du ruban de l'ordre de la Guadalupe; il a la barbe taillée à l'américaine et m'a semblé fort pâle.

D'autre part, on vient de trouver pendu dans son magasin un marchand de porcelaines, appelé Mayer, de nationalité prussienne et dont la boutique a été mise à sac dimanche par des soldats indignés de l'entendre se réjouir des succès de la Prusse dans une ville où il a fait sa fortune.

Le malheureux s'est peut-être fait justice.

Enfin une reconnaissance du 2e chasseurs d'Afrique, qui vient de pousser jusqu'à Courcelles sur Nied, a constaté sur ce point la présence de 8 à 10,000 hommes de troupes ennemies. Nos chasseurs ont abattu à 800 mètres quelques hulans dont les compagnons étonnés de ce tir à distance se sont repliés. Les nôtres n'ont battu en retraite que devant des masses très-supérieures d'infanterie et de cavalerie, soutenus par un escadron de dragons, qui a mis pied à terre et fait le coup de fusil.

On le voit, il fait bon veiller au grain.

13 août.

Comme dit l'ex-major général la bataille est imminente, je vais dîner ce soir à la popote du 51e de ligne avec des officiers du troisième bataillon, dont le lieutenant Estienne est devenu mon ami.

Je trouve le camp établi en avant du bois de Borny, à gauche de la route de Grigy. La quatrième compagnie à laquelle je rends visite est tout justement occupée à établir des routes militaires dans le bois, et à y pratiquer des éclaircies de peur d'une surprise de l'ennemi. Le général Decaen est homme de précaution, il se sait observé de près par un ennemi hardi et actif et prend ses mesures en conséquence.

Sous un gourbi de frondaisons, dressé pour la circonstance, le couvert se trouve mis sur des cantines rapprochées les unes des autres,

Derrière la tente qu'Estienne partage avec son sous-lieutenant, bout la marmite et mijote un ragoût, chef-d'œuvre de Colin, son ordonnance.

On a du pain blanc, du fromage et, luxe inouï, quelques tranches de saucisson de Lyon.

La conversation roule naturellement sur les événements qui viennent de se succéder si rapidement. Quelques-uns des officiers présents ont fait la campagne du Mexique et paraissent satisfaits de la nomination du maréchal Bazaine.

D'un moment à l'autre on peut être attaqué par les Prussiens, l'opinion unanime est que la journée du lendemain ne se passera pas sans un engagement sérieux, si même ils ne se montrent pas cette nuit.

Il y a quelques instants des soldats qui sont allés chercher de l'eau de l'autre côté de la route de Grigy, dans la direction d'Ars-Laquenexy, ont entendu siffler des balles envoyées par un ennemi invisible. L'un d'eux a eu son bidon troué.

Plus de doute, l'ennemi a connaissance d'un mouvement dont on parle pour le lendemain ; il épie, caché comme l'Indien derrière les arbres, ou tapi dans les broussailles. Ses éclaireurs déguisés en paysans nous harcèlent sournoisement; on ne les voit pas, mais on les sent : c'est une guerre de ruses et d'embuscades.

La nuit tombe, le ciel clair se parsème d'étoiles ; sur notre droite, le bataillon de chasseurs et les troupes de la garde ont allumé de grands feux et

poussent des cris de joie. Sans doute ces broussailles qui flambent ont pour but d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi, et très-prochainement il se passera sur la gauche un événement important.

L'heure de la retraite a sonné pour nous, la lune nous ayant fait faux bond nous saisissons sur un bûcher des branches enflammées en façon de torches pour éclairer notre route. Tout le camp est en liesse, mais il me semble voir planer la mort sur ces figures joyeuses. Ma gaieté s'évanouit et c'est le cœur serré que je presse les mains de mes amis du 51e; peut-être que demain quelques-uns manqueront à l'appel.

14 août.

Grand branle bas ce matin dans les rues. Le pavé résonne sous le pas des chevaux et le roulement des caissons et des voitures du train fait mettre aux habitants le nez à la fenêtre.

Je suis la foule des badauds, et parvenu à la Moselle j'apprends que toute l'armée passe, moitié sur les ponts de la ville, moitié sur les ponts volants, de l'autre côté de la Moselle.

L'empereur et son fils, accompagnés de leur état-major et des cent-gardes, sont partis à neuf heures pour Longeville où ils vont momentanément loger, me dit-on, dans la maison du colonel Hennoque. Une proclamation qui s'étale sur les murs annonce ce départ dont tout le monde semble content, car,

à tort ou à raison, l'on attribue nos premiers revers au chef de l'État.

Voici cette proclamation, telle que je l'ai copiée sur mon carnet :

« *S. M. l'Empereur aux habitants de la ville de Metz.*

« En vous quittant pour aller combattre l'invasion je confie à votre patriotisme la défense de cette grande cité. Vous ne permettrez pas que l'étranger s'empare de ce boulevard de la France, et vous rivaliserez de dévouement et de courage avec l'armée.

« Je conserverai le souvenir reconnaissant de l'accueil que j'ai trouvé dans vos murs et j'espère que dans des temps plus heureux je pourrai venir vous remercier de votre noble conduite.

« *Du quartier impérial de Metz, le 14 août 1870.*

« NAPOLÉON. »

C'est en vain que je tente de traverser la rivière ; les ponts sont encombrés, le défilé des troupes et des bagages se fait avec une extrême lenteur, et des sentinelles placées à la tête des ponts empêchent — avec raison — les *civils* d'augmenter le désordre inséparable d'un tel déménagement.

Je me résous donc à patienter, je passerai toujours lorsque l'armée aura fini de défiler et je reviens

en ville pour faire préparer mon cheval et mon mince bagage. Puisque l'on s'en va, je n'ai plus rien à faire ici.

J'ai déjeuné, payé ma note à l'hôtel, mon cheval est attelé à un léger tilbury, frais et gorgé d'avoine; j'ai de plus dans le petit coffre de ma voiture un pâté, une bouteille de vin et dans ma gourde un mélange hygiénique de café et d'eau-de-vie; avec cela je puis aller bien loin. J'ai le fouet en main, je vais grimper sur mon véhicule, lorsqu'un coup sourd et retentissant vient m'arrêter tout court.

C'est un coup de canon, bientôt suivi de plusieurs autres, que j'entends en dépit du bruit qui se fait en ville.

Plus de doute, les coquins ont attaqué pendant le mouvement de retraite. Je cours jusqu'à la porte Mazelle, le fort Saint-Julien paraît tirer sur Borny, c'est de ce côté que doit avoir lieu l'engagement.

Je laisse ma voiture en plan et vais pour sortir, mais la porte est fermée. Il paraît que c'est grave. Peut-être serai-je plus heureux à la porte des Allemands; j'y cours, même déception. Les sergents de ville et les gendarmes ont peine à contenir la foule. qui se presse anxieuse près des fortifications. Deux ou trois balles mortes qui viennent s'aplatir sur un mur du chemin de ronde ralentissent la curiosité.

On entend très-distinctement la canonnade, l'engagement est bien près d'ici, je brûle de sortir, mais comment?

De temps à autre la poterne s'ouvre pour laisser

passer une estafette ou un officier d'état-major qui fend la foule au triple galop.

Le temps se passe et la nuit vient à pas lents. La canonnade se fait toujours entendre. Bientôt la porte des Allemands s'ouvre pour laisser passer un convoi de blessés. Ils sont peu nombreux, les badauds veulent se précipiter vers eux, ils sont contenus par des sentinelles que l'on vient de placer.

Heureusement j'aperçois un médecin de l'Internationale que je connais un peu, je lui fais signe, il vient à moi.

— Je voudrais bien sortir.

— C'est difficile, mais attendez-moi, je vais essayer.

Quelques minutes après je le vois arriver. Il me noue un brassard autour du bras gauche, me met une trousse dans les mains et m'entraîne. On nous laisse passer.

Une fois hors des fortifications :

— Maintenant, me dit-il, débrouillez-vous, je vais à mon affaire.

Et mon protecteur me plante au milieu de la route de Plantières.

De quel côté tourner mes pas ? Je fais ce qu'aurait dû faire Grouchy, je marche au canon ; mais fort inexpérimenté en pareille matière, j'hésite.

Guidé cependant par quelque feu de mousqueterie et par une vapeur que je vois se balancer dans la direction de Vallières, je me dirige vers ce village.

Il est sept heures et demie, le bruit se ralentit et

cesse bientôt, je marche au hasard, sommes-nous vainqueurs? sommes-nous repoussés? Dans ce dernier cas pourtant, je verrais des fuyards.

J'aperçois enfin un soldat de la ligne, qui marche lentement appuyé sur son fusil. Son pied gauche est enveloppé d'un linge souillé de sang et de boue. Chaque pas lui arrache une grimace de souffrance.

Je m'approche, m'informe de sa blessure et lui offre ma gourde :

— Merci, me dit-il, ce n'est pas de refus. Je n'ai presque rien, c'est un éclat d'obus qui m'a fendu le pouce. J'ai encore déchargé mon fusil, puis je suis allé trouvé le major qui m'a emmaillotté le pied.

— Que se passe-t-il là-bas? lui dis-je.

— Je crois que c'est fini. Ils ont attaqué l'arrière-garde. Nous autres nous étions en train de passer la Moselle. Ceux de l'état-major sontarrivés qui nous ont fait revenir. On est monté dans les vignes par là, on s'est déployéen tirailleurs, mais il en arrivait des masses; alors les batteries sont venues s'établir au droit de nous, puis les mitrailleuses leur ont craché des balles; ça les a embêtés, ils ont reculé plus vite qu'ils n'avaient avancé; alors nos officiers ont crié : « En avant, les enfants! » et nous avons couru dessus. C'est à ce moment-là qu'ils ont envoyé des obus et que j'ai reçu mon affaire; mais, c'est égal, je crois qu'ils en tiennent tout de même.

— Où cela se passait-il? demandai-je.

— Tenez, nous étions sur ces coteaux au-dessus

du ruisseau qui coule là en bas. Il doit y en avoir dedans, car j'en ai vu tomber.

Je quitte mon brave petit troupier pour courir dans la direction indiquée. Bientôt, en effet, j'aperçois un petit ravin, au fond duquel coule un ruisselet, je le remonte et me trouve en face d'un Prussien tombé face contre terre, j'avance et je vois plusieurs cadavres, pas un blessé et pas un Français.

A ce moment je m'entends appeler de l'autre côté du ravin.

— Hé, Monsieur!

C'est une vieille femme, blême de peur, ses cheveux gris en désordre agités par la brise du soir, qui me hèle derrière une haie.

— Que diable faites-vous là, ma bonne dame?

— Je suis chez moi, je me suis cachée dans ma cave parce que je n'ai pas eu le temps de me sauver; mais je ne veux pas rester avec tous ces morts, il y en a trois dans mon jardin.

— Où voulez-vous aller?

— A Metz donc, et si vous étiez bien bon vous m'aideriez à passer le ruisseau.

J'enjambe, non sans répugnance, le corps d'un malheureux Prussien et j'aide la bonne femme à sortir de chez elle. La pauvre créature claque des dents. Je n'ai rien à faire ici puisque tout est fini, la nuit est tombée. Je reviendrai demain visiter le champ de bataille. En attendant je vais servir de cavalier à la vieille femme qui se confond en remercîments.

15 août.

Je suis sur pied dès l'aube. De bonne heure une proclamation annonce que nous avons remporté une première victoire. Deux corps ont été engagés, le maréchal Bazaine assistait à l'action. Nos pertes sont sensibles. Le général Decaen est blessé mais légèrement, dit la dépêche.

Dans la journée d'aujourd'hui, un parlementaire prussien est venu demander une suspension d'armes pour l'ensevelissement des morts de la veille. Cette trêve momentanée doit durer jusqu'à cinq heures. J'en profite pour me rendre sur le champ de bataille, accompagné de M. E. Mayer, le rédacteur en chef de l'*Indépendant de la Moselle.*

Au sortir de la ville, beaucoup de monde à la porte des Allemands; où tombaient encore hier quelques balles égarées, des enfants en habits de fête jouent sur le gazon des glacis dépouillés de leurs beaux arbres, la campagne rafraîchie par les dernières pluies est verte et riante. Rien ne fait encore présager l'horrible spectacle qui va s'offrir à nous.

Nous nous engageons presque aussitôt dans un chemin bordé de haies et de jeunes arbres dont l'écorce est régulièrement déchirée à la même hauteur par les roues des caissons et des canons, la terre est boueuse et piétinée. Un peu plus loin nous découvrons un cheval mort après lequel s'acharnent déjà des insectes immondes.

Nous arrivons enfin à Borny. Rien ne saurait

rendre l'aspect sinistre de ce village désert un jour de grande fête.

Toutes les maisons sont hermétiquement fermées du haut en bas. Pas une âme dans les rues, si ce n'est une pauvre vieille jaune, ridée, aux yeux sans regard, assise sur un banc de pierre, devant sa maisonnette qu'elle a négligé de fermer.

Elle est trop vieille, trop laide, trop misérable, elle n'a rien à craindre des Prussiens, elle préfère mourir dans sa chaumière, que chercher, dans la fuite, un refuge contre l'ennemi qui ne peut lui nuire.

Nous dépassons le village et le château de Borny; la route, bordée d'arbres assez beaux, court dans une plaine entrecoupée de quelques bouquets de bois.

A un moment donné, le sol se couvre de marmites, d'écuelles, de quarts et de bidons, en un mot, de tout le matériel de cuisine des soldats, c'est là qu'on a dû crier : *En avant.*

Quelques pas plus loin, ce sont des sacs qui jonchent le terrain, puis des vestes que l'on jette pour courir plus vite.

Des chevaux sont étendus dans les fossés peu profonds qui, de chaque côté, bordent la route.

Puis, brusquement, le premier cadavre s'offre à nous.

Il est tombé sur le dos, regardant le ciel; sa figure a conservé un air de défi, et sa main bleuie se crispe encore sur son chassepot qu'il a serré en tombant.

La figure est intacte, l'homme a été frappé au cœur ; pas de trace de sang, il a dû se produire un épanchement intérieur. C'était un soldat du 41e de ligne.

A notre gauche, nous découvrons dans la plaine un rassemblement que domine un drapeau blanc sur lequel est la croix rouge des ambulances.

Ce sont des prêtres et des membres de la Société internationale de secours aux blessés, qui, assistés de soldats du génie, rendent aux morts les derniers devoirs.

Bientôt les cadavres deviennent plus nombreux, la plaine en est semée. Quelques-uns sont enterrés séparément. A la place où ils sont tombés une petite croix formée de deux petites branches d'arbre indique la sépulture. Le plus grand nombre est enfoui dans de grandes fosses creusées parallèlement et sur lesquelles un prêtre en surplis récite des prières et jette de l'eau bénite.

Nous montons toujours, et tout à coup nous découvrons un affreux spectacle. Les deux côtés de la route sont couverts de cadavres des nôtres, qui sont morts à genoux, le doigt sur la détente de leur fusil.

Ce sont des tirailleurs du 41e de ligne, qui, cachés dans les fossés, ont été surpris et foudroyés par la mitraille qui balayait la route, et qui n'ont même pas eu le temps de se servir de leurs armes.

Presque tous sont tombés la face contre terre, frappés pour la plupart à la tête. Un seul a eu le

ventre ouvert par un projectile; des flots de sang coagulé ont noirci l'herbe autour de lui, et sa figure horriblement décomposée, à laquelle s'attachent déjà des mouches vertes, indique qu'il est mort dans d'affreuses convulsions.

Le nombre des morts augmente encore. Nous avançons jusqu'à la lisière d'un petit bois où se trouvent les premiers cadavres prussiens. Un piquet de hulans, commandé par un officier de bonne mine, veille sur ce champ funèbre.

Nous respectons les mystères de cette hécatombe, et nous retournons sur nos pas, le cœur serré par ce spectacle douloureux. Je découvre à ce moment le corps d'un jeune sergent tombé en avant des siens, dans l'attitude du commandement. Il a reçu trois balles.

Il était décoré de la médaille militaire. Un de ces vautours, qui rôdent autour des charniers humains, lui a volé ce trophée de bravoure qu'il avait dû bien gagner, le pauvre enfant! le ruban froissé et maculé pend tristement à moitié déchiré.

Mon cœur se soulève, le dégoût m'envahit, je regagne avec M. Mayer la voiture qui nous a amenés et nous repartons pour Metz.

Chemin faisant, nous prenons avec nous un soldat du génie attardé dans sa funèbre besogne d'ensevelisseur, puis, en traversant le village de Borny, la sœur Sophronie et une dame vêtue de noir, qui depuis vingt-quatre heures soignent les blessés, consolent les pauvres paysans éperdus, et

depuis deux jours n'ont pas pris une minute de repos.

Derrière nous, courent de jeunes paysans lorrains fuyant les hulans et l'armée prussienne, qui prétend se servir d'eux en qualité de guides ou d'espions.

En arrivant à la porte des Allemands, nous apprenons qu'un nouveau parlementaire vient d'arriver à la division pour demander une prolongation de l'armistice. La nouvelle trêve est accordée, on télégraphie la nouvelle aux forts qui entourent la ville.

Nous apprenons en rentrant que l'armée continue le mouvement de retraite interrompu la veille, c'est donc sur la rive gauche de la Moselle que se passeront les prochains événements, car il est peu probable que les Prussiens nous laissent nous éloigner en paix.

CHAPITRE XII.

La journée du 16. — L'action. — Anecdotes. — Comme on éclairait l'armée. — Un prince à déjeuner. — Bazaine au feu. — La cavalerie française. — Le drapeau du 3e grenadiers. — Le soir d'un beau jour.

16 août.

Une journée qui comptera. Avons-nous enfin conjuré le mauvais sort ?

Toute la nuit j'ai été tenu éveillé par des mouvements de troupes. Aussi de grand matin suis-je debout, et décidé cette fois à suivre l'armée, mais à pied, quitte à revenir prendre cheval et voiture.

Après plusieurs essais infructueux, force rebuffades et quolibets, je parviens à gagner une des portes de la ville. Le brassard que j'ai conservé me permet d'en sortir.

Je traverse en diagonale le Ban Saint-Martin, pour m'engager dans un chemin creux qui conduit aux premières croupes de Saint-Quentin ; des troupes le montent d'un pas rapide, je me jette à travers champ sous des arbres à fruit, et j'arrive à l'endroit où une petite voie ferrée a été improvisée pour les

travaux des forts ; je la franchis et m'engage dans un joli chemin qui longe un vallon de l'autre côté duquel on aperçoit des collines, un bois de pins, au sommet duquel est un petit kiosque.

La route est ombragée, je suis fatigué d'avoir marché sur la terre molle, et, bien qu'il ne soit guère plus de neuf heures, je dévore un petit pain que j'ai acheté tout chaud à un boulanger qui ouvrait sa boutique. Le temps est magnifique, le soleil monte lentement et l'ombre des collines s'enfuit peu à peu.

Un bruit sourd et lointain, répercuté par un faible écho, m'a bientôt rendu ma vigueur première.

C'est le canon. Le bruit se reproduit, mais bien, toujours bien éloigné. Je marche rapidement, pour gagner la hauteur vers laquelle le chemin s'engage; de là, j'espère découvrir où se passe le combat.

J'arrive dans un village occupé par un poste d'infanterie; c'est celui de Lessy, bâti à mi-côte et en amphithéâtre. Je demande à l'officier où se passe l'engagement.

— Je crois bien que c'est une vraie bataille. Écoutez plutôt, ajouta-t-il en étendant la main du côté d'où venait le bruit, voici notre artillerie qui donne. Allez sur la route de Châtel-Saint-Germain; de là vous dominerez la vallée, et vous en saurez plus long que moi.

Je suis ce conseil et m'engage dans un petit chemin rocailleux, bordé d'un côté par une haie, et qui de l'autre domine les parois assez abruptes de la

montagne. A mesure que j'avance, le bruit de la bataille paraît se rapprocher de moi, j'entends le sinistre grincement des mitrailleuses qui déchire l'air, et le crépitement de la fusillade; je m'élève encore, et j'aperçois, à peu de distance au-dessous de moi, un gros village au-dessus duquel s'élèvent les ruines de quelque vieil édifice. C'est Châtel sans doute, inutile de m'y engager, car il est placé dans un fond; une jolie vallée boisée, il est vrai, traversée par un ruisseau qui fait tourner la roue d'une petite fabrique, mais en ce moment je ne songe guère au paysage.

J'aperçois derrière les collines qui me font face un brouillard blanchâtre qui s'élève lentement et s'étale dans l'air. Le fracas redouble d'intensité; il est évident que c'est un duel d'artillerie. A l'aide de ma jumelle, je vois de longues colonnes d'infanterie couronner les collines, puis disparaître derrière les bois, mais je ne comprends pas grand'chose à ces mouvements.

Je me fatigue à la fin d'entendre si bien et de voir si mal, je n'ai pu encore assister à une bataille, au moins je verrai celle-ci.

Il me semble impossible, si éloigné que l'on soit du lieu de l'action, de ne pas se sentir attiré par le bruit du canon. Est-ce la curiosité surexcitée ou quelque inconsciente fièvre batailleuse? Je ne sais. Ce que je puis dire, c'est que je ne sens plus la faim ni la fatigue; mon cœur bat à se rompre dans ma poitrine, j'ai la gorge sèche, et dans cette ivresse

d'un nouveau genre, je ne pense ni au danger ni au ridicule que je vais braver.

En effet, si j'avais été tué : l'imbécile, aurait-on dit, qu'allait-il faire là ? Telle eût été mon oraison funèbre.

Je descends rapidement vers le village, qui est occupé, et dont les habitants se lamentent sur leurs portes. Je traverse le ruisseau et sors sur la gauche; je m'engage ensuite dans un sentier qui me conduit, toujours montant, jusqu'à une voie romaine, telle que j'en ai vu si souvent dans le midi de la France.

J'atteins enfin un carrefour et m'engage sur une belle route où, quelques pas plus loin, se trouve une auberge avec un poste, des gendarmes, des blessés, des chirurgiens de l'armée et de l'Internationale. Ce n'est pas ici qu'il faut m'arrêter, si je ne veux l'être moi-même. Je suis comme Robert-Macaire, en ce moment j'ai horreur des gendarmes.

A la faveur du désordre, je m'esquive et descends vers un petit bois tout verdoyant; je traverse un second cours d'eau, et, au milieu des troupes qui me regardent d'un air étonné, je monte sur un plateau au sommet duquel se trouve un village, avec une grande agglomération d'infanterie, de cavalerie et des blessés comme plus bas.

Une route se présente sur ma droite, montant lentement sur un plateau plus élevé. Des chasseurs à pied sont couchés à plat ventre à côté de chaque arbre, inspectant la vallée d'un œil scruta-

teur, parlant à voix basse et le doigt sur la détente de leur chassepot. Un lieutenant que j'ai vu quelquefois me fait signe, et je vais tout heureux de cette protection inattendue m'asseoir à côté de lui.

Mon officier m'apprend qu'il est là, posté avec son bataillon, pour surveiller le bois qui lui fait face et d'où l'on s'attend, à chaque minute, à voir sortir des Prussiens.

— De temps en temps nous recevons une balle, me dit-il, et je ne sais pas trop d'où elles viennent, car *ils* sont à plus de 1,200 mètres. J'ai peur que ce ne soient des balles françaises.

— Et si les Prussiens sortent ?

— Nous ouvrirons un feu à volonté.

— Que ferai-je, moi, dans tout cela ?

— Savez-vous tirer le chassepot ?

— Oui.

— Eh bien, vous prendrez celui du premier homme qui tombera ; soyez tranquille, ça ne sera pas long.

C'est un tout jeune homme qui me parle ainsi ; il sait que d'une minute à l'autre il peut tomber mortellement frappé, et son regard est calme, sa voix ne trahit pas la moindre émotion ; il n'a même pas l'ivresse du combat, car il fume tranquillement son cigare en regardant le bois comme ferait un touriste. La bataille fait partie de son métier, comme l'exercice et le café.

Mon interlocuteur possède une petite carte des

environs de Metz, faite sur celle de l'état-major, et m'explique complaisamment en quel endroit nous sommes et la topographie de nos entours.

— Ce village que vous avez quitté pour tourner à droite, c'est Gravelotte où se trouvait Bazaine, il n'y a pas une heure. Nous sommes, nous, sur le plateau des Genivaux, et le bois que nous observons, c'est le bois de la Jurée. Toute cette fumée blanche que vous apercevez dans la direction de la route qui part de Gravelotte pour courir à l'ouest sur Verdun, c'est là qu'est le gros de la bataille, il s'agit de savoir si nous aurons ou non la route libre..... Tenez, fit-il en s'interrompant, avez-vous entendu?

— Non, quoi ?

— Un petit sifflement, comme une abeille qui passe... tenez encore...

— Ah oui, cette fois.

— Ce sont des balles, et je crois bien qu'elles sont pour nous. Attention, les enfants, ajouta-t-il à demi-voix en se retournant vers ses hommes. Si vous les voyez sortir, regardez-moi, et au commandement de : feu ! visez tranquillement sans vous presser, à la ceinture; mettez les hausses à 500 mètres, et ne tirez qu'au commandement. Vous entendez, sergent ?

— Oui, mon lieutenant, répond une moustache grise.

— Il paraît qu'il va-z-y avoir du coton ? demande un jeune soldat.

— Mais oui, mon fils, répond le sergent, que tu vas saluer les balles, tout à l'heure.

— Vous verrez-voir, fait le petit chasseur d'un air crâne.

Aucun Prussien ne se montre cependant; il est deux heures et demie, le feu semble se ralentir, lorsqu'il reprend tout à coup avec une nouvelle fureur. Les Prussiens qu'on attendait par le bois de la Jurée ont tenté une attaque sur Rezonville avec des forces qui semblent considérables. Une batterie française dont les bois nous dérobent la vue tire sans relâche. Nous voyons passer au loin, au pas accéléré, des troupes de ligne qui se dirigent vers le ravin d'Ars; il me semble reconnaître la division Montaudon.

C'est elle, en effet, je la vois bientôt revenir sur ses pas et traverser le ravin de la Jurée précédée par des grenadiers de la garde et des chasseurs à pied. Il est près de cinq heures.

Les Prussiens canonnent de plus belle.

— A vous! à vous! me crie tout à coup le lieutenant.

Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce dont il s'agit, une détonation m'apprend qu'un obus s'est égaré de notre côté.

La maîtresse branche d'un des arbres de la route est tombée avec toute sa frondaison et le projectile en éclatant a creusé un trou profond. Personne n'est atteint.

Alors commence un horrible tintamarre, l'artil-

lerie française reprend l'offensive avec un ensemble effrayant. Aux formidables détonations des pièces de 12, répondent le bruit plus sec des petits calibres et le grincement des mitrailleuses; la mousqueterie redouble, quelques balles mortes viennent s'aplatir au-dessous de nous avec un bruit mat.

Pendant deux heures, la lutte dure ainsi acharnée et sans trêve. De temps à autre une vague rumeur s'élève, puis s'éteint dans le bruit général. Les bois sont environnés d'une fumée bleuâtre, qui court dans les vallons et les ravins, et s'interposant à l'horizon entre le spectateur et les rayons du soleil en atténue les derniers feux.

Le canon prussien semble s'éloigner dans la direction de Verdun. Le nôtre gronde encore du côté de Rezonville, mais avec moins de fréquence, une attaque générale a dû être repoussée. Encore une fois nous avons l'avantage.

On fait relever les chasseurs qui sont restés plusieurs heures couchés par terre et, après avoir laissé une arrière-garde pour observer les défilés, le bataillon se range à quelques pas de là, tout auprès de Gravelotte où les blessés affluent.

Tout n'est pas terminé pourtant. Le jour va finir et l'on entend au loin, dans la direction du sud, une fusillade assez vive qu'accompagne le bruit du canon.

C'est un retour offensif, mais il est de peu de durée, car le bruit cesse bientôt pour faire place à un silence relatif, interrompu par des clameurs loin-

taines, quelques coups de feu isolés, ou le cri déchirant de quelques blessés.

Les chasseurs n'ont pas mangé depuis hier, ils ont seulement pris le café noir ; on leur permet de faire la soupe sur le plateau même. En un clin d'œil les feux s'allument, la fumée des broussailles monte en tourbillonnant au ciel.

Des hourras se font entendre. C'est, nous dit-on, le maréchal Bazaine qui rentre vainqueur à son quartier de Gravelotte.

Accompagné de deux officiers du bataillon, je me dirige vers le village pour tâcher d'obtenir du pain et un peu de vin dans la principale auberge. C'est là qu'est le maréchal; impossible d'y pénétrer, ni même de circuler dans la rue encombrée par les chevaux de main, les ordonnances, les équipages et les bagages.

Nous revenons auprès des soldats, et nous leur achetons, pour tromper notre faim, un peu de café noir sans sucre que nous mélangeons avec d'affreuse eau-de-vie de cantine ; un officier d'état-major nous donne un morceau de chocolat que nous divisons géométriquement en trois parties égales, et voilà notre souper.

La nuit est tiède, nous nous promenons de long en large sur la route des Genivaux en fumant religieusement les derniers londrès que j'ai apportés de Paris, lorsque le sergent s'approche de nous et communique aux officiers l'ordre de reprendre les campements du matin.

Le bataillon doit se reporter en avant de Châtel, sur la droite de la ferme de Leipsick, adossé aux arbres de la vallée de Montvaux.

— Nous ne sommes donc pas vainqueurs ?

— Si nous le sommes, pourquoi battons-nous en retraite ?

— On ne va donc pas en avant ?

— Eh bien, qu'est-ce que nous avons fichu alors toute la journée ?

Ces questions partent toutes simultanément ; mais comme la discipline est une seconde nature, chez les officiers comme chez les soldats, on obéit : les rangs se reforment et l'on part silencieusement.

La perspective de passer la nuit à jeun et à la belle étoile ne me séduit guère. La route est belle; malgré la fatigue, la perspective d'un souper à Metz me rend l'élasticité des jambes et, après avoir dit adieu à mon lieutenant, je m'engage résolûment dans la descente rapide qui conduit au fond de la vallée de la Manse que j'entends follement rouler en dessous de moi. L'air est pur, dégagé des fumées de la bataille; du bois des Genivaux dans lequel je m'enfonce s'exhalent des senteurs forestières. Les arbres détachent leur feuillage noirâtre sur le bleu sombre d'un ciel parsemé d'étoiles. Plus d'autres bruits que ceux de la nature dont le calme délicieux proteste contre les fureurs de l'homme.

Pourvu, me disais-je, que les portes ne soient pas fermées et qu'on me laisse rentrer dans Metz !

Dans cette préoccupation, je hâte le pas, je passe

sans m'arrêter devant une auberge remplie de soldats, et arrivé à la voie romaine par laquelle je suis monté le matin je prends sur la droite la grande route de Metz, qui descend rapide vers un village dont j'ignore le nom.

J'entends à ce moment comme un roulement lointain. C'est une voiture; au son je reconnais qu'elle doit être d'une certaine taille et à quatre roues. Elle est seule, donc ce ne sont pas des fourgons; c'est un chariot ou la voiture des ambulanciers.

Je ne me trompais pas : c'était le véhicule des médecins de l'Internationale qui arrivait au trot de deux grands diables de chevaux. Il était temps, mes jambes commençaient à refuser le service.

Je hèle ces messieurs, qui m'accordent obligeamment une place. Ils ramènent à Metz des officiers atteints de légères blessures au bras, à la tête. Chemin faisant, on cause de la bataille.

Il paraît que nous avons été surpris. La division Forton composée de dragons et de cuirassiers occupait ce matin, derrière le village de Flavigny, au sud de Rezonville, une position d'observation qui devait lui permettre de voir le mouvement des troupes prussiennes alors qu'elles tenteraient de sortir des bois de Vionville.

Vers neuf heures du matin, le colonel Duferon du 4e chasseurs avait fait demander au général Forton s'il avait besoin de son régiment. Ce dernier avait fait répondre qu'il savait par M. Arnoux Rivière,

chef des éclaireurs, qu'il n'y avait aucun Prussien dans les environs.

Quelques instants après les obus tombaient dans son campement, ses chevaux dessellés et allant à l'abreuvoir.

Au reste, en dépit des avis du maire de Gorze, qui avait signalé hier soir le passage de troupes ennemies dans sa commune, on était si bien renseigné sur la marche des Prussiens que l'intendant en chef avait envoyé MM. Legrand, fournisseurs des vivres et viande, à Vionville et à Tronville, occupés par l'ennemi depuis la veille.

Au moment où les premiers obus tombaient sur la cavalerie de réserve et sur le 2e corps, le prince Murat déjeunait tranquillement. On vient le prévenir. Son Altesse daigne sortir la serviette à la main.

— N'est-ce que cela ? dit-il, ce n'est pas sérieux, nous avons le temps de prendre le café.

Au milieu de la journée, un des médecins nous raconte que le maréchal Bazaine a failli être pris ou tué par des hussards prussiens, au moment où il se trouvait au milieu de l'artillerie de la garde. Un moment séparé de son escorte, il a dû mettre l'épée à la main. On l'a cru perdu, mais lorsqu'on a pu le dégager on l'a vu chargeant avec la fougue d'un jeune homme et le sang-froid d'un vieil homme de guerre. A peine dégagé, le maréchal profite de l'hésitation de l'ennemi et fait avancer les grenadiers. Cela se passait aux environs de Flavigny.

Vers le soir, à la dernière attaque de l'ennemi,

tentative désespérée contre le 3e corps et le 3e grenadiers, une partie de ce régiment s'est trouvée dans une position fort critique. Ils étaient là une centaine d'hommes groupés autour de leur drapeau et se défendant en désespérés contre les Prussiens qui surgissent de toutes parts des bois où ils se tenaient cachés.

Juchée sur un petit mamelon, cette poignée de braves se défendait avec le courage du désespoir, à moitié enveloppée dans la blanche fumée de la poudre.

« Au drapeau ! au drapeau ! » ne cessait de crier l'officier qui agitait en l'air le palladium sacré du régiment.

Tous mouraient à leur poste, mais la position était critique. Le petit groupe allait s'éclaircissant, le drapeau n'était plus qu'une loque noire de poudre.

Tout à coup le clairon retentit sonnant la charge avec fureur, des cris enthousiastes arrivent jusqu'aux combattants.

C'est le 3e bataillon du 51e de ligne conduit par le lieutenant-colonel Bréard, qui arrive au pas de course, fait un temps d'arrêt pour envoyer une bordée de chassepot aux Prussiens et descendant le mamelon tombe sur eux à la baïonnette.

Les Allemands reculent sous cette attaque impétueuse que viennent renforcer les voltigeurs de la garde, et repousés par l'irrésistible élan de nos soldats les Prussiens regagnent les bois.

Le drapeau du 3e grenadiers était sauvé !

Il paraît que nous avons beaucoup de morts et surtout énormément de blessés, mais les pertes de l'ennemi doivent être immenses.

D'anecdote en anecdote nous arrivons à Moulins, où je trouve dans un café du pain et de la bière; nous repartons après une halte de quelques instants, nous traversons au galop Longeville et ne nous arrêtons qu'à la porte de Metz, où la porte s'ouvre grande pour nous recevoir.

La faim est partie, il ne me reste que la fatigue; je vais regagner mon lit où je me laisse tomber à moitié déshabillé pour être plus tôt prêt le lendemain.

CHAPITRE XIII.

Proclamation du commandant supérieur. — L'arrivée des blessés. — Les habitants. — La voiture de Gérard. — La côte des Genivaux. — Les amazones. — Conversation à plat ventre. — Les Prussiens dans les bois. — Chazelles. — Le vin de Scy. — Le mont Saint-Quentin. — Panorama. — Les grenadiers. — La grande poussière. — Les premières armes du fort de Queuleu. — La journée du 18. — La retraite sous les forts. — Indignation de l'armée. — Disparition des reporters.

17 août.

Ce matin la population se presse devant une affiche blanche placardée dans tous les coins de la ville. Elle est ainsi conçue :

« APPEL AU DÉVOUEMENT DES HABITANTS DE METZ.

« La bataille de Gravelotte a été glorieuse pour nos armes ; l'ennemi a été vigoureusement repoussé.

« Mais le nombre des blessés est très-considérable ; nos casernes sont remplies : il devient presque impossible de donner à ces braves soldats tous les soins qu'ils méritent.

« Dans cette circonstance, le commandant supérieur de Metz vient, avec une entière confiance, faire appel au patriotisme des habitants. Il n'est pas dans la ville un seul citoyen qui ne regarde comme un devoir sacré de recevoir dans son domicile un certain nombre de blessés.

« Les convois arrivent par la porte de France; présentez-vous au Fort-Moselle, et recueillez chez vous les héros blessés de la bataille de Gravelotte!

« *Metz, le 17 août 1870.*

« Le commandant supérieur de la place de Metz.

« COFFINIÈRES. »

J'allais justement me rendre à mon observatoire de la veille pour assister à l'inévitable bataille que l'on annonçait pour le jour même. Je descends rapidement vers la porte de France, et bientôt, en effet, j'aperçois le navrant cortége.

Les blessés sont tellement nombreux que l'on a dû se servir pour les rapporter de toute espèce de moyens de transport. Outre les cacolets où les uns sont assis soutenus par une sangle, les plus malades étendus, ce sont des fourgons dont le couvercle a été rabattu, des charrettes bourrées d'une paille fraîche déjà rougie de sang, des voitures de louage et jusqu'à des voitures de maître.

Ceux dont la blessure est légère sourient à la

foule accumulée pour les voir sur les trottoirs étroits de la rue. Quelques-uns agitent leur képi en essayant un cri de « Vive la France ! » qu'interrompt une grimace de douleur.

D'autres, pâles, couverts de boue, emmaillottés de linges sanglants, répriment à grand'peine un cri de détresse à chaque pas du paisible mulet qui les porte. Il y en a enfin qui sont complétement étendus, les yeux fermés, blêmis par la perte du sang ; on ne sait s'ils vivent encore. J'ai vu, spectacle affreux, un pauvre enfant qui n'a pas vingt ans et dont le corps mutilé ne présente plus que le tronc et la tête, un paquet informe est à la place de ses jambes amputées, qui sert sans doute à arrêter une mortelle hémorragie.

La foule acclame ces héros de la veille, se précipite sur la chaussée pour leur donner à boire, du tabac, de l'argent, bref tous les petits présents que peut suggérer une ingénieuse charité. Le général Coffinières n'a pas fait appel à des sourds.

On voit les braves Messins se disputer les soldats à qui des blessures légères ont permis de revenir à pied, et les emmener avec un air de triomphe. Ceux-là seront bien soignés, j'en réponds.

Je contemplais tout ému cette effervescence patriotique lorsqu'une voiture s'arrête près de moi, et je m'entends appeler.

C'est Mayer, le rédacteur de l'*Indépendant*, accompagné de M. d'Aviau de Piolant et de Chanloup, le correspondant du *National*.

— Vous savez que cela recommence, me crie Mayer, nous y allons, venez-vous ?

— Parbleu !

Je m'installe quatrième dans une de ces berlines comme on n'en voit plus guère qu'à quatre-vingts lieues de Paris, et nous partons pour Gravelotte.

Notre conducteur répond au nom de Gérard; c'est un ancien troupier qui me paraît avoir en même temps une grande haine pour les Prussiens et un goût prononcé pour la dive bouteille. En effet, à chaque café, au moindre cabaret, il nous arrête brusquement et s'informe *si ces messieurs veulent se rafraîchir.*

Nous sommes pressés d'arriver et nous répondons négativement, ce qui paraît beaucoup contrarier Gérard; mais comme il est rompu à la discipline, il se contente de claquer de la langue et du fouet en grommelant quelque grosse injure pour les Prussiens : cela le rafraîchit sans doute.

Nous avons déjà atteint Moulins, et je remarque pour la première fois un fort beau pont de pierre élevé dans une prairie, sur la gauche, et qui me semblerait infiniment mieux placé sur la Moselle.

Mayer, qui est un archéologue, m'apprend que le lit de la rivière s'est déplacé, il y a plus de deux siècles, à la suite d'un violent orage, pour se reporter à quelques centaines de mètres plus à l'est.

M. de Piolant paraît fort préoccupé; hier, le 3e chasseurs de France, le régiment de son frère,

qui s'est distingué déjà lors de la retraite de Forbach, a dû donner ; il est sans nouvelles de ce dernier et paraît fort inquiet. Quant au jeune correspondant du *National*, qui a été arrêté par les Prussiens, des mains desquels il a heureusement pu s'échapper, son exaltation se manifeste par un intarissable flux de paroles.

La voiture s'engage bientôt dans cette fameuse côte des Genivaux que nous descendions si volontiers la veille. A droite et à gauche des rochers abrupts surplombent la route caillouteuse sur laquelle les chevaux de Gérard trébuchent péniblement.

Nous descendons par pitié pour ces pauvres bêtes qui ne sont point encore au bout de la montée. Le site est des plus sauvages, on dirait un de ces coins de route peints par Salvator Rosa ; il n'y manque que les brigands. Ceux-ci sont remplacés par de jeunes amazones qui donnent habituellement aux élèves de l'école d'application des leçons de philosophie horizontale. Ce sont cette fois des sous-officiers de l'armée dont elles sont les professeurs. Assis en rond sur la dure, autour d'un journal couvert de victuailles, nos militaires semblent s'intéresser fort aux démonstrations que ces demoiselles accompagnent de gestes animés.

C'est la chanson de Voltaire en action :

« Malgré la bataille
« Qu'on livre demain
« Çà, faisons ripaille..... »

Nous avons atteint le haut de la côte. Un bruit aigre déchire l'air, c'est la mitrailleuse. Nous levons la tête, et nous apercevons, couchés à plat ventre, fouillant du regard la vallée de la Manse et les bois environnants, des chasseurs à pied ; ce sont ceux de la veille.

J'aperçois, en effet, mon lieutenant qui me fait signe d'approcher en me baissant.

— Croyez-vous, me dit-il, qu'on nous fait faire un drôle de métier ? Tous ces bois-là grouillent de Prussiens qu'on aurait pu déloger hier, et qui vont nous tomber dessus au premier moment. Pas aujourd'hui, il est trop tard, les Prussiens attaquent le matin. On leur envoie de temps à autre une volée de mitrailleuse dans les bois, plutôt pour les prévenir qu'on les observe que pour autre chose. Ah ! s'ils avaient voulu ce matin, ou s'ils avaient osé, ils nous auraient mis dans un joli pétrin ! Figurez-vous que l'armée a battu en retraite par cette route encaissée que vous venez de prendre, et qu'elle n'avait absolument pour la protéger que notre division. On a dû abandonner des vivres, des bagages, des effets d'équipement, que sais-je ? On en a fait un tas qu'on a brûlé pour mieux les prévenir de notre retraite. Ils ont certainement cru à un piége, c'est ce qui nous a sauvés. Jamais ils n'auraient pu s'imaginer qu'on serait assez bête pour engager toute une armée dans un chemin creux, mêlée avec des blessés, des convois de toute nature, et dans un désordre !... Il fallait voir cela. Quelques tirailleurs postés

dans tous ces bois qui longent la route, une division de cavalerie et du canon, et c'en était fait de l'armée. Mon pauvre bataillon l'a échappé belle; nous étions tous nettoyés.

Le jeune officier m'avait débité ce long chapelet avec le feu de l'indignation au visage.

— Ah! me dit-il en terminant, je n'ai pas peur de la mort, mais la main sur la conscience, c'est embêtant de se faire tuer si cela ne doit servir à rien.

— Ayez confiance, lui répondis-je, nous ne sommes pas dans le conseil des Dieux. Peut-être la raison de toutes ces anomalies existe-t-elle, et qu'elle nous échappe.

— C'est à souhaiter, mais tout cela me semble bien étrange. Ce n'est pas ainsi que je comprenais la guerre.

Sur ces entrefaites, Mayer s'approcha de nous.

— Il paraît, me dit-il, qu'il n'y aura rien aujourd'hui, du moins cela semble probable. Je viens vous proposer de la part de ces messieurs de monter sur le Saint-Quentin. De Piolant espère y trouver des nouvelles de son frère et nous aurons du plateau un coup d'œil d'ensemble qui peut avoir son intérêt.

— Volontiers, dis-je, et nous redescendîmes.

Pour monter au sommet du mont Saint-Quentin, on prend à gauche un chemin qui passe d'abord par Chazelles, un petit hameau qui dépend de Scy, charmant village au clocher pointu s'élevant du milieu des vignobles dont le produit est, je crois l'avoir dit, la richesse du pays.

Nous abandonnons là Gérard et ses chevaux qui sont trop fatigués pour traîner nos personnes avec la voiture ; mais auparavant nous lui faisons sabler le vin de Scy que l'on nous sert à la porte d'un cabaret, au coin d'une petite esplanade en terrasse, qui s'étend près de l'église.

De ce point la vue est fort belle déjà, mais nous l'aurons plus étendue au sommet de la montagne où nous arrivons bientôt. Nous nous trouvons juste au-dessous du fort, sur un plateau d'où l'on embrasse un immense et admirable panorama.

La Moselle, le chemin de fer et la ville de Metz en forment les premiers plans. Tout à gauche la plaine de Thionville s'étend arrosée par les méandres de la Moselle; puis c'est le fort Saint-Julien, frère puîné du Saint-Quentin, la côte et le fort de Queuleu que contourne la Seille et derrière lesquels on voit de tous côtés des bois, que des officiers d'artillerie observent à la lunette.

Les grenadiers de la garde sont campés tout près de là et s'occupent déjà de leur repas du soir. Je m'approche d'eux. Ils sont précisément du 3e régiment qui a été si fort engagé hier soir.

— Croiriez-vous, me dit un grand garçon, qui, les manches retroussées, épluche des légumes, croiriez-vous que ces c... là, quand nous les pressions trop, ils nous faisaient signe qu'ils voulaient se rendre, puis, lorsque les nôtres s'approchaient sans défiance, ils tiraient dessus à bout portant. Le soir, ils ont voulu recommencer, mais bernique, cette fois-là

nous leur sommes tombés sur le poil, à la baïonnette, et je vous promets que nous avons rudement travaillé, la mienne en est faussée.

Je n'oublierai jamais la façon paisible dont cet honnête grenadier me racontait ce carnage en ratissant une carotte.

Je m'approche cependant du groupe des officiers d'artillerie entre lesquels s'est élevée une discussion très-animée.

— Je vous répète qu'ils vont vers la frontière, dit l'un.

— Oh! mon commandant, regardez la direction de la poussière, ils en viennent au contraire, et se dirigent vers le pont de Noveant.

— Pas du tout, fait un troisième, ce sont des convois qui retournent en Allemagne.

— La poussière ne serait pas si considérable, c'est de la cavalerie et de l'artillerie.

Pour moi, j'interroge l'horizon, et sur la droite, en effet, j'aperçois avec la jumelle une longue traînée de poussière, nuée menaçante qui paraît se diriger vers nous.

Mon ratisseur de carottes s'est approché aussi; ses yeux valent une lorgnette.

— Ça, dit-il, c'est de l'ouvrage pour demain.

Je crois bien que le grenadier a dit le mot de la situation.

Notre attention est détournée tout à coup par une fumée blanche qui sort des embrasures du fort de Queuleu.

Aussitôt, nous voyons s'allumer sur la lisière des bois qui l'entourent, du côté de Magny, de Pouilly et de Merci-le-Haut.

Le feu de l'ennemi devient de plus en plus vif, mais sans causer grand tort au brave petit fort qui répond de son mieux, et dont quelques obus portent en plein sur une batterie ennemie.

Les projectiles allemands, au contraire, bien que le tir ait été allongé, portent à peine jusqu'au glacis, la plupart tombent dans la Seille.

Le vent fraîchit à la hauteur où nous sommes, nous contournons la montagne et nous rencontrons des médecins de l'armée qui, les bras rouges de sang, se lavent à qui le mieux, après avoir, c'est leur expression, charcuté depuis le matin.

L'un d'eux donne à M. de Piolant des nouvelles de son frère, qui est sain et sauf. Le visage de notre compagnon s'éclaircit aussitôt et nous revenons plus gaiement à Metz, malgré l'encombrement provoqué par l'ineptie des convoyeurs.

18 août.

Bataille encore. Nous allons bien, c'est la cinquième depuis le commencement du mois. Je n'ai pu y assister. Dès le matin j'étais parti pour Plappeville d'où je guettais la sortie du maréchal Bazaine qu'un officier d'état-major m'avait dit être à son quartier général.

C'est une belle maison de campagne, au milieu

d'un parc ombragé, comme il y en a plusieurs à Plappeville. J'ai attaché Figaro au barreau d'une maison abandonnée; pour vingt sous un gamin du pays s'engage à me le garder toute la journée.

Je me promène de long en large espérant toujours que la grande porte de la maison va s'ouvrir pour livrer passage au maréchal et à sa brillante escorte; mais elle reste toujours muette.

Dans l'éloignement le canon gronde cependant. Des chevaux montent au galop la petite côte de Plappeville. Ce sont deux officiers d'état-major et leurs ordonnances. Les chevaux ruissellent de sueur. Leurs cavaliers sautent à bas de leur monture et pénètrent dans le parc par une petite porte à moitié cachée sous un lierre.

Je veux m'approcher des ordonnances, mais le factionnaire m'éloigne d'un geste significatif.

Je vois bientôt reparaître les deux officiers, qui, sans dire un mot, enfourchent leurs montures auxquelles ils enfoncent les éperons dans le ventre et descendent au galop la pente caillouteuse.

Il est onze heures du matin. Rien ne bouge. Je pars en quête d'un morceau de pain et d'un verre de vin. Je trouve les deux espèces chez une vieille paysanne qui consent à recevoir le prix de son vin, mais refuse toute rétribution pour son pain, dont elle fourre le reste dans ma poche.

Je reviens m'asseoir à mon poste d'observation, fort indécis sur ce que je dois faire. Je fume pour tuer le temps et bientôt la place est jonchée

de cigarettes; le maréchal ne sort toujours pas.

Il n'y a probablement rien de sérieux, sans cela le commandant en chef serait nécessairement au feu. La petite porte s'ouvre, c'est la sentinelle que l'on vient remplacer. Je vois qu'on me désigne au nouveau factionnaire; on me prend pour un assassin sans doute; et de fait mes allées et venues doivent paraître singulières.

Encore un officier d'état-major. Il est seul cette fois avec son ordonnance. Après une audience de quelques minutes je le vois sortir comme les autres; mais il paraît de fort mauvaise humeur.

Décidément je perds mon temps; je ferai mieux d'aller flâner dans les environs, peut-être découvrirai-je quelque chose. Je vais gravir le Saint-Quentin; je charge le gamin de reconduire mon cheval et m'engage dans un sentier qui monte presque en droite ligne au milieu de jeunes pousses de sapins.

Tout à coup j'entends un bruit de voix, le pas des chevaux, le cliquetis des sabres; je me retourne : c'est le maréchal. — Non, c'est une partie de son état-major qui monte vers moi en suivant la route qui couronne la montagne.

J'ai aperçu une figure de connaissance, le commandant X, qui m'apprend que le maréchal est parti vers le fort et qu'il y a une bataille engagée du côté d'Amanvilliers et sur tout le terrain du 16.

C'est à deux lieues et demie, il est près de trois heures, j'arriverai trop tard; je prends le parti de suivre ces messieurs à distance, très-certainement

le maréchal a un plus grand intérêt à observer ce qui se passe de ce côté, j'assisterai peut-être à quelque chose d'intéressant.

En effet, le maréchal est sur le plateau; il est à pied avec deux officiers, au milieu d'une batterie qu'il fait disposer pour tirer sur des masses ennemies qui se meuvent en avant d'Ars. Il y a là tout un parc, c'est la réserve.

Bientôt les pièces de 12 ébranlent l'air de leur puissante voix. Le projectile part avec un bruit pareil à celui d'un bruissement d'aile, oiseau sinistre qui va porter la mort.

Une heure s'écoule, le maréchal Bazaine remonte à cheval, accompagné de son état-major et s'éloigne dans la direction du nord.

Le commandant X me fait de la main un signe d'adieu.

— Où allez-vous? fis-je des yeux et de la tête.

Il me répond par un haussement d'épaule qui signifie : Est-ce que je sais, moi!

Je redescends lentement : le feu augmente d'intensité et paraît moins éloigné. Serions-nous repoussés?

Bientôt j'entends le bruit des caissons roulant au galop sur la route de Plappeville à Metz. Ils passent comme l'éclair au milieu d'un nuage de poussière.

Je reviens à Metz, une grande foule se porte vers l'Esplanade. Je m'y rends et des remparts j'aperçois une grande fumée dans la direction des Genivaux.

On suppose à la couleur de la fumée que c'est le bois de ce nom qui est en feu. Voilà mon observatoire rôti.

Du côté de Sainte-Ruffine on voyait, paraît-il, avant mon arrivée les Prussiens établir des batteries pour tirer sur le plateau de Gravelotte, mais leur feu a été éteint par les batteries que j'ai vu établir au mont Saint-Quentin.

En ville, où je vais prendre un peu de repos, on parle des prouesses d'un brasseur nommé Hitter, d'une force prodigieuse. Non loin de la porte des Allemands, il a capturé, tout seul, deux voitures de farine escortées par trois Prussiens, qui avaient eu l'audace ou la maladresse de s'aventurer trop près de la place.

19 août.

Il paraît que nous avons eu tort de ne pas profiter de notre succès avant-hier. Les Prussiens ont eu le temps de réunir des forces considérables, 250,000 hommes, dit-on, une puissante artillerie, dont ils ont écrasé les nôtres.

On a manqué de munitions au milieu de la journée, la panique s'est mise dans quatre régiments du 6e corps; puis elle a gagné les convoyeurs qui se sont enfuis en désordre par la route de Briey à Metz. On a beaucoup remarqué un sous-officier de dragons qui, désarmé, sans casque, semblable au démon de la peur, galopait comme un fou en criant

« Sauve qui peut! les Prussiens! » Il a disparu.

Toute l'armée s'est mise sous la protection des forts, ce qui ne semblerait pas indiquer que nous ayons remporté un avantage. Beaucoup d'officiers prétendent cependant — et je parle des plus sérieux — que les Prussiens sont éreintés, qu'ils ont perdu deux fois plus de monde que nous, et qu'il suffirait d'un coup de collier, comme on dit, pour leur passer sur le ventre ou sur le dos.

Les soldats ne sentent plus la fatigue, ils sont exaspérés, les officiers sont à l'unisson; il y a là 150,000 hommes et 500 pièces de canon qui ne demandent qu'à marcher en avant: que ne pourrait-on faire avec de pareils éléments?

Mais le maréchal Bazaine reste impassible et impénétrable, il a transporté son quartier général dans la villa Moralis au Ban Saint-Martin et, sur ses ordres, l'armée est groupée autour du mont Saint-Quentin et du fort Plappeville. La cavalerie de réserve est dans l'île de Chambière.

Cette après-midi comme on nous apportait les journaux de Paris un effrayant orage a éclaté sur la ville. Le courrier de Briey est revenu sans avoir pu gagner cette ville, et pour comble de malheur le fil télégraphique qui nous reliait à la route des Ardennes vient d'être coupé. Les Prussiens ne perdent pas de temps pour nous investir. Ils ne peuvent assiéger une ville défendue par 170,000 hommes. Est-ce un blocus? je le croirais, puisque le *Times* disait, il y a trois semaines, que le plan de M. de

Moltke est de rejeter l'armée sous Metz. Mais c'est une folie, on le percera quand on voudra.

Les reporters ont disparu un à un, peu soucieux de se faire bloquer. J'ai promis de rester, je partagerai le sort des habitants. Nazet et Chanloup, qui n'ont pu se faire jour, me tiendront compagnie, ainsi que M. de Piolant, qui ne veut pas quitter son frère. Nous ne recevrons plus de nouvelles de Paris avant que les troupes françaises aient fait une trouée; à moins qu'un hardi coureur d'aventures ne se dévoue pour traverser les lignes.

CHAPITRE XIV.

L'Esplanade transformée. — Les femmes de Metz. — Le campement du 3ᵉ corps. — Un déjeuner sous les pruniers. — Ordre du jour. — Notre dessert. — L'espion Schüll au conseil de guerre. — Condamnation à mort.

20 août.

J'ai dit avec quel admirable dévouement la population de Metz soigne nos blessés. Les hommes, les femmes, les enfants même se multipliaient auprès de nos braves.

Cependant la charité privée est devenue insuffisante par suite de l'énorme surcroît de blessés apporté par la journée du 18. On parle de 12,000.

Pour obvier à cette pénurie de secours, l'Esplanade, la belle et joyeuse promenade il y a un mois, est devenue succursale des hôpitaux. On y a établi une vaste ambulance composée de tentes rondes et sur la place des wagons du chemin de fer dans lesquels on a établi des lits.

Dans cette occasion, les femmes de Metz se sont montrées à la hauteur des circonstances douloureuses où nous nous trouvons. Les soldats en parlent avec admiration.

Ouvrières, grandes dames, sévères matrones et femmes du monde le plus fractionné se sont rencontrées sans répugnance sur le terrain de la charité, et, si l'on pouvait trouver une image parfaite de l'égalité et de la fraternité, il la faudrait chercher parmi ces femmes de cœur, qui, sans ostentation ni bégueulerie, ont oublié leur travail, leur rang, leurs scrupules ou leurs plaisirs pour soulager ceux qui souffrent.

Ces gardes-malades improvisées pénètrent dans toutes les tentes pour accomplir les fonctions les plus pénibles et les plus répugnantes, avec cette bonne humeur, cette délicatesse et cette discrétion dont les femmes semblent avoir le secret.

Ce sont de véritables Françaises ; elles ont bien mérité de la patrie !

21 août.

C'est aujourd'hui dimanche ; je suis allé déjeuner avec mes amis du 51e de ligne, qui fort heureusement n'ont pas été trop éprouvés, bien que leurs pertes soient sensibles. Dans le 3e bataillon un lieutenant, Coconnas, a été tué ; un capitaine, avec lequel j'ai dîné la veille de Borny, a reçu une balle dans les reins, on espère qu'il en reviendra ; Mayence, un lieutenant, a été blessé à la main, et le lieutenant-colonel Breard également blessé au moment où le 3e bataillon sauvait le drapeau des grenadiers.

Le 3e corps est établi dans les vignes ombragées d'arbres fruitiers et particulièrement par des pruniers de l'espèce dite mirabelle, une célébrité du pays. L'endroit est pittoresque, le 51e a tendu ses tentes sur une croupe de Saint-Quentin, qui supporte le fort de Plappeville et d'où l'on découvre, à travers les arbres, une belle vue sur les environs.

Une table rustique, composée d'une planche clouée sur quatre piquets, des caisses, des pliants pour s'asseoir, tel est l'ameublement de cette salle à manger en plein air.

Il y a là le lieutenant Estienne, mon grand ami, son sous-lieutenant Brégy, les capitaines Cirou et Louaut, le lieutenant Mayence déjà nommé, et le capitaine adjudant-major Nieger, l'âme d'un héros dans une enveloppe de glace.

On me raconte qu'à Gravelotte voyant ses jeunes soldats manifester quelque inquiétude, au moment où les obus pleuvaient littéralement sur eux, il a quitté sa place de bataille pour se placer sur son cheval devant le front des troupes et que, devenu le point de mire des pointeurs prussiens, il a tranquillement allumé un londrès qu'il a fumé jusqu'au bout sans changer de place.

Tous ses amis sont venus tour à tour lui demander du feu et causer avec lui, et les soldats n'ont plus bronché.

— C'est égal, ajoute Estienne, je défilais mon bras droit. Cela m'est égal d'être tué, mais je serais fu-

rieux de ne plus pouvoir dessiner, sculpter, ni pêcher à la ligne.

Nous sommes en train de deviser sur les faits de guerre de ces derniers jours, lorsque les clairons sonnent au fourrier et à la brigade. Cette sonnerie, qui est généralement le prélude d'une importante nouvelle, interrompt les conversations.

C'est un ordre général du commandant en chef — le premier — il est ainsi conçu :

« ORDRE GÉNÉRAL.

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée du Rhin, vous venez de livrer trois combats glorieux dans lesquels l'ennemi a éprouvé des pertes sensibles et a laissé entre nos mains un étendard, des canons et 700 prisonniers.

« La patrie applaudit à vos succès.

« L'Empereur me délègue pour vous féliciter et vous assurer de sa gratitude. Il récompensera ceux qui ont eu le bonheur de se distinguer parmi vous.

« La lutte ne fait que de commencer ; elle sera longue et acharnée, *car quel est celui de nous qui ne donnerait la dernière goutte de son sang pour délivrer le sol natal ?*

« Que chacun de nous, s'inspirant de l'amour de notre chère patrie, redouble de courage dans les combats, de résignation dans les fatigues et les privations.

8.

« Soldats,

« N'oubliez jamais la devise inscrite sur vos aigles : *Valeur et discipline*, et la victoire est assurée, car la France entière se lève derrière vous.

« *Au grand quartier général du Ban Saint-Martin, le 20 août 1870.*

« Le maréchal de France, commandant en chef,

« *Signé*, BAZAINE.

« *Pour ampliation :* Le général de division, chef d'état-major général,

« L. JARRAS. »

Cette lecture achevée, après quelques réflexions touchant l'absence du maréchal à la bataille du 18, les anecdotes reprennent leur train.

On me raconte l'acte héroïque d'un clairon de chasseurs à pied, qui, couché dans un pli de terrain, aurait successivement démonté tous les servants d'une batterie prussienne.

Le 2e et 3e chasseurs ont fait aussi une charge magnifique sur des régiments prussiens protégés par un épaulement de quatre pieds. Cette charge a sauvé la droite du 6e corps, au moment où ses hommes manquant de munitions allaient être écrasés sans défense.

Plusieurs généraux sont tués ou blessés, le général de Montaigu a disparu.

Notre dessert est interrompu par une canonnade infernale. Ce sont les pièces de 24 court du fort de Plappeville qui envoient des obus aux Prussiens qui tentent de traverser la Moselle dans la plaine de Thionville; le fort Saint-Julien, comme s'il attendait le signal, se met de la partie, le tintamarre devient effroyable, nos verres se choquent tout seuls, les bouteilles chancellent comme si elles étaient ivres, il faut quitter la place.

Les officiers vont à l'appel.— N'oubliez pas, leur dis-je en les quittant, que le premier blessé d'entre vous viendra me tenir compagnie, j'espère que ce sera le plus tard possible; mais puisque me voilà Messin malgré moi, je veux faire comme mes nouveaux concitoyens.

A mon retour à Metz, je me rends au conseil de guerre où doit être jugé l'espion Schüll.

Cet homme, Hongrois d'origine, naturalisé Américain, et qui a été au service de l'empereur du Mexique, Maximilien, voit s'élever contre lui des charges accablantes:

Ingénieur civil, fort intelligent, d'une bravoure et d'une énergie rares chez ces sortes de gens, Schüll était d'abord venu à Strasbourg pour offrir ses services au général Ducrot. Il reçut une première fois une somme importante et repartit pour la Prusse d'où il rapporta quelques renseignements insignifiants et même inexacts sur l'effectif des corps d'armée prussiens. Rentré à Strasbourg, il visita notre armée qui se trouvait aux environs de cette ville, et,

parfaitement renseigné sur les forces que possédaient les généraux qui se trouvaient de ce côté, il reçut de nouveau une autre somme d'argent et repartit pour la Prusse, afin d'indiquer aux chefs de l'armée ennemie nos points vulnérables.

Après Wissembourg et Reischoffen, sa tâche étant remplie de ce côté, il se dirigea vers Metz, où il fut arrêté au buffet de la gare.

La salle du conseil est petite, étroite et sombre. Elle est située dans un des bâtiments qui font face à la caserne du génie.

C'est un colonel du génie, M. Rémond, qui préside ; le défenseur de Schüll est Me Luxer, du barreau de Metz.

L'accusé est introduit. Il est vêtu comme le jour où je l'ai vu passer dans la rue et aussi pâle. Son front est bas, très-saillant, et ses yeux singulièrement mobiles.

Il déclare se nommer Nicolas Schüll de Degelmann.

Au moment de son arrestation, il était porteur d'un laisser-passer du quartier-maître général prussien, ainsi traduit au conseil :

« Le porteur du présent, le sieur Schüll-Degelmann, est autorisé à s'arrêter dans l'étendue des armées génératrices. Les commandants royaux sont invités de ne point lui mettre d'obstacle à cet égard.

« *Mayence, le 6 août 1870.*

« SOLIESKI. »

Schüll avoue avoir passé par Rastadt, Kenchen, Fribourg et Bâle.

Il s'est présenté au commissaire spécial français, à Saint-Louis, a obtenu de lui un sauf-conduit qui lui a permis de voyager par les trains militaires, les seuls circulant alors jusqu'à Metz par Mulhouse, Belfort, Vesoul, Nancy.

Outre le laisser-passer prussien, Schüll portait dans une sacoche de cuir mille francs en or français et une petite médaille de cuivre qu'il reconnaît être la médaille distinctive des espions prussiens.

Il avait encore un passe-port américain portant un chiffre logarithmique, qu'il prétend être un signe de passe insignifiant :

Leczinski obers lieutenant.

Leczinski est le chef d'état-major du général Rayer de l'armée badoise.

Lors de son arrestation, menacé d'une exécution sommaire, Schüll est entré dans la voie des aveux. Il revient aujourd'hui sur ses déclarations, proteste de son innocence et se défend avec beaucoup d'habileté.

« Je n'ai jamais été agent prussien, dit-il. Il n'est pas étonnant que l'on ait trouvé un laisser-passer allemand ; il m'avait été donné parce que je devais être employé comme courrier dans l'armée. Quant à la médaille, je me l'étais procurée pour m'éviter tout désagrément en parcourant les lignes ennemies.

« Les chiffres trouvés dans mes papiers ne signifient rien, ce sont des calculs.

« Je connais, il est vrai, M. Leczinski, je pourrais tirer de lui beaucoup de renseignements, et j'en sais le moyen, c'est de lui présenter une jolie femme, qui sache lui plaire (*rumeurs*).

« J'offre mes services pour attraper tous les espions prussiens (*rires ironiques*). Pour cela, j'écrirai au quartier général allemand que je m'établis ici à poste fixe, pour avoir des renseignements plus sûrs, et qu'il est nécessaire d'envoyer des agents chercher mes rapports, puisque les communications sont interrompues. »

Inutile d'ajouter que les propositions de Schüll sont accueillies avec le dégoût qu'elles doivent inspirer.

Après quelques minutes de délibération, le conseil rentre en séance et condamne Schüll à la peine de mort.

Le condamné, qui a appris la décision de ses juges sans manifester d'émotion, a demandé à se pourvoir en révision.

CHAPITRE XV.

Serons-nous assiégés ? — Où est Mac-Mahon ? — Un chemin de fer prussien. — Fermeture des cafés. — Le prince-abbé. — La garde nationale. — Les francs-tireurs. — M. Ward. — Quatre millions de cartouches. — Échange de prisonniers. — L'eau de Gorze. — La machine hydraulique. — Le général Decaen.

22 août.

On attend, on désire Mac-Mahon depuis qu'il paraît certain que les Prussiens se fortifient et entourent la place de batteries de position qui s'élèvent sur les hauteurs environnantes. Ce nom est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs. L'imagination populaire, devançant les possibilités, fait tous les jours arriver devant nos murs l'héroïque vaincu de Reischoffen.

Hier on le disait à Étain ? D'où le savait-on ? Nul ne peut le dire, mais comme on croit volontiers ce que l'on désire, tout le monde l'affirmait.

Dans tous les cas, un mouvement de troupes a eu lieu ce matin. Le 3e corps a quitté précipitamment les hauteurs de Plappeville pour se porter en-

tre les forts de Saint-Julien et de Queuleu. On croit qu'une partie de l'armée va tenter d'opérer sa jonction avec celle de Mac-Mahon.

Il serait temps, car les Prussiens prennent fort au sérieux l'investissement de la place qu'ils comptent assiéger sans doute et qui sera d'une prise longue et difficile. Non content de rétablir les lignes détruites et de s'en servir pour ravitailler leurs troupes, il paraît, à ce que m'a dit M. Combier que j'ai rencontré aujourd'hui, que nos ennemis construisent de Herny à Pont-à-Mousson un chemin de fer suivant la mode américaine, c'est-à-dire au moyen de quelques nivellements et de rails posés sur des traverses.

23 août.

Le général commandant supérieur vient de faire placarder un arrêté qui enjoint à tous les cafés et autres établissements de même nature d'être fermés à neuf heures du soir.

Cette mesure paraît contrarier beaucoup le prince-abbé de Radziwil, que nous avons depuis quelques jours prisonnier sur parole, et qui ne quitte presque pas le café Parisien, où il lie volontiers conversation. Je le trouve bien curieux pour un prisonnier sur parole.

On réorganise l'artillerie de la garde nationale pour faire le service des remparts et les jeunes gens de la ville et des environs forment un corps de

francs-tireurs destiné à inquiéter les avant-postes ennemis.

La garde nationale a pour tout uniforme une blouse café au lait avec ceinturon, plus une casquette dont la couleur de la passe indique le numéro du bataillon. L'artillerie se distingue par un pantalon à bande rouge. Les francs-tireurs ont la veste et le pantalon de coutil gris, une petite casquette de même étoffe avec la cocarde tricolore.

Un médecin anglais, M. Ward, qui depuis le 16 août soignait à l'ambulance de Rezonville qu'il n'a pas voulu quitter, vient de la ramener en ville: M. Ward a été frappé et brutalisé par des officiers prussiens, en se rendant à Gorze chercher du linge pour nos blessés; un Prussien lui a pris son cheval. D'autres officiers lui ont, il est vrai, manifesté leurs regrets de ces actes indignes, et lui ont offert à dîner, mais M. Ward a refusé le repas comme les excuses, se réservant de porter à la connaissance de son gouvernement et du monde civilisé la conduite des Allemands qui osent maltraiter et voler un Anglais, citoyen d'une nation neutre, accomplissant une mission d'humanité et couvert par la convention de Genève.

Au reste, les Prussiens ont une singulière façon de respecter cette convention. Ils viennent de confisquer deux ambulances appartenant à l'Internationale et portant le pavillon neutre. L'une a été envoyée par eux à Gravelotte, l'autre à Pont-à-Mousson.

24 août.

Il paraît qu'on a découvert dans les ateliers du chemin de fer *quatre millions* de cartouches, dont on ne soupçonnait pas l'existence, tandis que nos troupes étaient obligées de se replier le 18, par le manque de munitions. Si le fait ne m'avait pas été affirmé par une personne aussi sûre que bien informée, je l'aurais nié. Imagine-t-on un pareil degré de désordre et d'incurie! Que fait donc le général commandant l'artillerie de l'armée?

On a échangé aujourd'hui 900 prisonniers aux avant-postes. Les nôtres nous seront remis dans quelques jours.

25 août.

Les Prussiens nous ont joué le mauvais tour de couper auprès de Vaux les conduits qui amènent à Metz l'eau de Gorze. Ce n'est que bêtise ou rage de destruction, car il nous reste encore les sources limpides de Plappeville et de Scy, sans compter les eaux de la Moselle, qui ne se tarira point de sitôt.

Je suis allé visiter à ce propos ce que les Messins appellent le *château d'eau,* et qui n'est qu'un réservoir destiné à recevoir les eaux de Gorze par un aqueduc qui a été terminé en 1866.

Ce monument d'utilité publique, situé tout en haut de la ville, près de la rue des Récollets, est sur-

monté d'une tour assez élevée, terminée par une lanterne octogonale qui peut servir d'observatoire. Cette tour me rappelle vaguement celle du Seraskierat à Constantinople.

De retour, je suis allé, comme je le fais chaque jour depuis qu'il est blessé, prendre des nouvelles du général Decaen.

— Il ne va guère bien aujourd'hui, me dit la bonne à qui j'ai remis ma carte. Il a la fièvre, et les médecins n'en sont pas contents. Vous allez le voir par vous-même, ajoute-t-elle, car monsieur m'a dit de vous faire entrer quand vous viendriez.

Le général est prévenu de ma présence et l'on m'introduit par un long corridor dans sa chambre à coucher.

En effet, le malade a le teint fort animé, les yeux brillant d'un éclat extraordinaire, et lorsque je presse la main qu'il me tend je sens qu'elle est chaude et sèche.

Il me fait asseoir auprès de son lit.

— Eh bien ! lui dis-je, le mieux ne continue donc pas, général ?

— Ah bah ! fait-il comme voulant dire : « Il s'agit bien de moi. » C'est l'armée qui est malade et la France. Oui, dit-il, frappant son oreiller et se relevant sur son séant ; nous sommes perdus ; et savez-vous par qui ? par cet imbécile qui est venu se mêler de commander une armée et qui n'y entend rien. Puis par la rivalité des chefs de corps inca-

pables, inactifs, et qui ne songent qu'à s'entre-déchirer ; par ce Bazaine qu'on a mis à notre tête, un égoïste, un ambitieux, un homme qui aurait sacrifié l'armée tout entière pour sauver son corps. Je vais vous en citer un exemple : Il s'était fait prêter une division par Ladmirault, qui a eu toutes les peines du monde à se la faire rendre. Celui-ci fait exception, c'est un manœuvrier, un soldat, les Prussiens ne le prendront pas sans vert.

Croiriez-vous que le 3e corps n'était pas seulement éclairé quand j'en ai pris le commandement ? J'étais en train de monter un service d'éclaireurs très-complet lorsque j'ai été blessé. Maintenant c'est Lebœuf qui a mon corps, il ne me le rendra pas; et Dieu sait ce qu'il en saura faire ! Bazaine, lui, n'est pas incapable, mais il ne s'occupe pas assez de son affaire, *il a d'autres idées en tête.*

Puis, voulez-vous que je vous dise, tout cela a été mal engagé. On nous dit ici qu'on attend Mac-Mahon, eh bien, retenez ce que je vous dis : Mac-Mahon n'est pas fichu d'arriver à Metz. Il n'a pas de soldats et il n'en aura pas à temps, tandis que les Prussiens ont déjà 800,000 hommes sous les armes. Il se fera peut-être tuer parce qu'il est brave, mais il n'est pas assez tacticien pour tirer un résultat du peu d'éléments qu'il possède ; surtout si l'*autre* s'en mêle.

Il y a une chose qui me fait plus souffrir que ma

blessure, c'est de penser que la place de Metz est perdue; perdue si Bazaine s'en va et qu'il ne laisse pour la défendre qu'une division, alors que les forts ne sont seulement pas achevés; perdue s'il reste et l'armée avec elle. Car vous n'avez pas pensé à une chose, vous? Et du pain pour 200,000 âmes? Pour combien de temps croyez-vous qu'il y en ait? Allez-le demander à M. Bouchotte. Je ne sais pas s'il vous le dira, mais il le sait [1].

Metz pris, savez-vous ce qui arrivera?

C'est 250,000 Allemands de plus, et des meilleures troupes, dans la France envahie, pillée, mise en coupe réglée; et rien à leur opposer.

Ils prendront Paris, ils voleront nos musées, nos collections, toujours sous le prétexte de la revanche de 1806. Ah! vous ne les connaissez pas les Prussiens; ils nous feront payer cher leur victoire! J'espère bien que je ne le verrai pas, j'aime mieux me faire tuer, j'en crèverais de rage.

En parlant ainsi, le général s'était fort animé, ses yeux étaient injectés, il porta son mouchoir à sa bouche et le retira taché de sang.

Je ne l'avais pas interrompu, bien que ses prévisions me semblassent exagérées, dans la crainte de le surexciter davantage. Je considérais d'aussi sombres pronostics comme les exagérations d'un esprit troublé par la fièvre, bien que plusieurs des critiques du maréchal m'eussent frappé.

1. M. Bouchotte était le fermier des moulins de la ville.

Craignant que le général ne se fatiguât à parler plus longtemps, je pris congé de lui.

— Revenez me voir, me dit-il, je vous dirai d'autres choses encore, qui pourront vous servir un jour.

CHAPITRE XVI.

Une fausse sortie. — La pluie et le conseil de guerre. — La question des approvisionnements. — Encore le brasseur Hitter. — La nouvelle du chasseur. — Exécution de Schüll.

26 août.

Les bruits de sortie qui couraient depuis hier ont reçu ce matin leur exécution. Les 3e, 4e et 5e corps ont fait une démonstration principalement du côté de Noisseville et de Nouilly. Selon les uns, les Prussiens ont refusé la bataille qu'on leur offrait ; selon d'autres, le corps du maréchal Canrobert (6e) étant arrivé trop tard en ligne, on a dû renoncer à pousser plus avant.

On m'affirme — et j'ai lieu de croire la personne qui me donne ce renseignement — qu'en présence de la pluie qui tombait à torrents, le maréchal Bazaine a réuni en conseil de guerre les commandants de corps, et, se conformant à leur avis, il a remis la bataille au premier jour de beau temps.

Nos soldats, sortis le matin de leurs camps, où quelques régiments n'étaient pas rentrés à minuit, n'en ont pas moins reçu la pluie, à découvert, de-

bout devant les faisceaux : et ils disent à qui veut l'entendre qu'ils auraient préféré *cogner* pour se réchauffer. En fait, la pluie était aussi contraire aux Prussiens qu'à nous.

Tout s'est borné à quelques engagements sans importance entre les tirailleurs des deux armées. Nous sommes entrés cependant à Noisseville, où l'ennemi n'a pas jugé à propos de nous attendre. Les Prussiens ont établi là une ambulance fort bien tenue dans laquelle sont soignés deux ou trois cents blessés.

Le colonel Delbecque, colonel du 51e de ligne, a été atteint d'un coup de feu à la cuisse, sur la route de Boulay, non loin de Noisseville. La blessure est heureusement légère, et cet officier supérieur pourra bientôt reprendre le commandement de son régiment où il est très-estimé et très-aimé.

27 août.

L'autorité a fait insérer dans les journaux de Metz l'avis suivant :

« La ville de Metz contient pour 200,000 hommes de vivres pendant soixante jours. »

C'est évidemment pour le faire savoir aux Prussiens; mais si ce chiffre est exact [1], est-ce bien prudent? S'il ne l'est pas, ce n'est point rassurant.

Le brasseur Hitter continue le cours de ses ex-

1. Il l'était car la ville a été rendue soixante jours juste après cette communication.

ploits. On me l'a montré aujourd'hui dans un magasin de la ville. C'est un vieillard robuste et trapu, la barbe presque blanche et qu'il porte entière. Il est coiffé d'un chapeau de feutre gris, vêtu d'une blouse grise, d'un pantalon large et de grandes guêtres. Il porte gaillardement son fusil en bandoulière.

Il a rendu déjà des services si réels et si nombreux qu'il vient d'être autorisé par le commandant militaire de la place à lever une troupe d'hommes braves et déterminés, dont le seul objet serait de s'emparer par la ruse ou par la force des convois ennemis.

Ce soir, au café Parisien, un chasseur d'Afrique du 1er régiment qui s'est introduit dans Metz, a mis la ville en émoi. Il apporte la nouvelle d'un grand combat livré sous les murs de Verdun, et à la suite duquel Mac-Mahon, après avoir écrasé l'ennemi, marcherait sur Metz. Il aurait tué aux Allemands 35,000 hommes, pris 5 généraux, 140 pièces de canon, etc., etc.

En faisant la part de l'exagération, cette nouvelle me paraît au moins prématurée, et ce qui me porterait à y ajouter peu de foi, c'est que celui qui l'apporte a disparu dans la soirée.

Voilà un chasseur qui me semble de la famille du Tartare de Sébastopol.

28 août.

Ce matin, à six heures, l'espion Schüll, dont le jugement avait été confirmé par le conseil de révision,

a été exécuté dans les fossés, derrière la citadelle.

Cet homme si fort a eu un moment de faiblesse; il a demandé grâce de la vie, pour sa femme et ses deux petites filles. Il oublie, le malheureux! les morts de Wœrth et de Wissembourg qui crient vengeance.

Cependant il a repris sa fermeté lorsqu'on lui a fait comprendre que l'expiation était inévitable.

Il avait dîné la veille samedi avec appétit, pris du café, un peu de liqueur et fumé un cigare. Il se coucha plus tranquille que la veille. On n'exécute pas le dimanche, se disait-il.

Schüll se trompait : à cinq heures du matin des détachements de troupes armées se sont arrêtés devant la prison militaire, précédés du peloton d'exécution, composé de sous-officiers de la ligne et des chasseurs et conduit par le capitaine de place qui tient un papier à la main.

C'est le reçu d'un homme vivant, dont on va faire un cadavre!

A cinq heures et quart le gardien-chef a réveillé le prisonnier et l'a prévenu.

Un peu troublé, Schüll a passé rapidement un pantalon et demandé le café au lait qu'il prend chaque matin.

A ce moment arrive M. Wenger, le pasteur protestant. Schüll va à lui et le remercie, puis il ajoute :

— La dernière heure est donc venue? Eh bien! je suis prêt!

Survient le capitaine de place qui trouve que l'on perd du temps.

— Nous sommes en retard, dit-il, dépêchez-vous.

Schüll est complétement habillé.

— Où est le prêtre ? demande le capitaine.

Le pasteur s'avance.

— Ah ! très-bien, partons.

Schüll demande à écrire, cette permission lui est refusée. Il jette alors son plaid sur son cou, met son chapeau, et, libre de ses mouvements, se prépare à suivre les exécuteurs.

Devant la porte de la prison, rue Saint-Gengoulf, les troupes sont disposées sur deux rangs. Derrière quelques rares curieux. Les habitants entr'ouvrent leurs contre-vents.

En sortant, Schüll regarde tout autour de lui. Il est blême, mais se tient raide et paraît anxieux de ce qui se passe autour de lui.

Le ministre est à sa gauche, les gendarmes des deux côtés ; on lui a laissé la liberté de ses mouvements.

Dans les rues désertes, on entend le pas régulier du funèbre cortége, qui entre bientôt dans l'avenue Serpenoise : les boutiquiers qui ouvrent leurs magasins s'interrompent pour se former en groupes, et du doigt ils montrent en chuchotant le condamné.

On franchit la porte Serpenoise. L'exécution doit avoir lieu derrière la citadelle, dans le fossé de la courtine de l'ouvrage à corne.

Il faut prendre à droite, par un sentier boueux entrecoupé de flaques d'eau. Schüll marche avec précaution, de crainte de se salir.

Le pasteur l'exhorte, lui parle du ciel; Schüll, absorbé, l'écoute machinalement.

On arrive enfin au lieu de l'exécution. Schüll est placé près du mur. Le pasteur reste auprès de lui.

Le peloton d'exécution se place à la distance réglementaire et charge les armes.

On se trouve près d'une encoignure; l'adjudant qui commande les hommes chargés de cette triste mission les dispose près de l'épaulement du contre-mur du fossé, invisibles pour tous excepté pour le condamné.

Schüll écoute le pasteur qui lui parle toujours. Cependant le temps se passe, on cherche des yeux quelqu'un qui manque à cette tragédie funèbre.

C'est le capitaine chargé de lire sa sentence au condamné. Il arrive enfin. Schüll se met à genoux, on lui bande les yeux, deux soldats le soutiennent. Il écoute ainsi son arrêt. La lecture terminée, Schüll paraît frappé d'une légère commotion, ses mains jointes ont un mouvement d'affaissement, peut-être de fatigue, mais bien vite réprimé.

Il reste un genou en terre avec une certaine fermeté.

Le pasteur s'éloigne de lui le dernier. L'heure a

sonné. L'adjudant lève son épée, une détonation se fait entendre et Schüll tombe foudroyé.

Il a reçu les douze balles en plein corps.

Pour satisfaire au désir qu'il avait exprimé, le corps du supplicié a été régulièrement inhumé dans un coin du cimetière de Chambière.

CHAPITRE XVII.

Les hulans dans nos campagnes. — Le paysan patriote. — Les ambulances et les hôpitaux. — La bataille des deux journées. — L'attaque. — Changarnier. — La charge. — La baïonnette et les Prussiens. — Mon blessé. — Le docteur Lachapelle. — Le matin du 1er septembre. — Panorama du champ de bataille. — Le ravin de Lauvallier. — Réminiscence poétique. — Une pluie d'obus. — Mouvement de retraite. — La ferme Bellecroix. — La bifurcation. — C'était bien la peine. — Retour aux campements.

29 août.

Les hulans, ces frelons prussiens, désolent les campagnes environnantes, j'entends celles qui ne sont pas occupées par l'ennemi. Ils se glissent comme des chats dans l'obscurité, car, dans le jour, ils sortent rarement des bois, ils pourraient rencontrer nos reconnaissances, bref ils commettent mille déprédations.

Tous ne sont pas des loups, mais tous sont voleurs, ils sortent quatre ou cinq de la lisière d'une forêt, arrivent au galop sur une ferme isolée, une masure, et se font donner à manger, à boire, du tabac, souvent même de l'argent.

L'autre jour, à Sainte-Ruffine, une pauvre vieille lavait son linge dans la fontaine communale, située sur le chemin de Jussy. Tout à coup se présente un hulan; il s'approche, descend de cheval, tire un énorme couteau, l'ouvre devant la malheureuse qui croit sa dernière heure venue, puis il s'empare de son morceau de savon, le coupe en deux parts, prend la plus grosse et s'éloigne en disant : « Bonne Francess, adiess. »

Qu'est-ce qu'un hulan peut faire d'un morceau de savon ?

Voilà la comédie; voici le drame, tel qu'il m'a été raconté par des paysans réfugiés :

Le jour de la fameuse sortie du 26, un officier de hulans se présente inopinément devant une pauvre maison de Noisseville, suivi de quelques cavaliers.

Nos troupes venaient à peine de sortir du village, ou plutôt une certaine quantité de traînards qui avaient été remarqués par les Prussiens.

Un vieillard fumait sa pipe, tristement assis sur un banc devant sa maison.

— Holà! lui crie l'officier, lève-toi et réponds.

Le vieux Lorrain se lève lentement et ôte sa pipe de sa bouche.

— Où sont allés les Français qui étaient ici? lui demande-t-il.

— Je ne sais pas.

— Ah! tu ne sais pas; tu ne veux pas dire où est l'ennemi...

— L'ennemi ? interrompt le paysan, toisant du regard l'officier, l'ennemi, c'est vous!

Un coup de lance fut le châtiment de cette fière réponse. Le bonhomme est au lit mourant, entouré des siens auxquels il ne cesse de répéter : « C'est égal, je lui ai dit son fait, au Prussien. »

30 août.

Pour suppléer aux hôpitaux envahis et à la charité qui est débordée, on a installé en ville quarante-sept ambulances.

Les écoles, les couvents, les casernes, les jardins publics, des églises même sont convertis en hôpitaux où ne cesse de se porter une foule sympathique qui apporte à nos blessés des présents et des consolations, et qui les soigne avec un zèle toujours croissant. L'évêque fait tous les jours une tournée dans les ambulances, mais on n'y a pas encore vu le maréchal Bazaine, qui doit pourtant bien une visite à ses blessés, et le témoignage de sa satisfaction aux infirmières volontaires qui luttent de dévouement.

A l'ambulance du jardin Fabert, admirablement tenue par la Société internationale de secours aux blessés, les médecins m'ont parlé avec les plus respectueux éloges d'une dame de Paris, riche, élégante, appartenant au meilleur monde, et qui passe littéralement ses nuits et ses jours au chevet des malades, qu'elle soigne avec un courage moins

rare que l'on ne pense chez les femmes. Elle se nomme Mme Cahen.

A la caserne Coislin, c'est une petite ouvrière que l'on nomme Marie, jolie comme un cœur, et sage; la pauvre enfant gagne à peine assez pour se suffire, eh bien, elle prend sur le temps de son travail pour soigner ses pauvres blessés. Elle récolte pour eux dans ses journées du linge dont elle fait de la charpie, assise auprès de leur lit, égayant cette sombre salle d'hôpital de son babillage et de son doux sourire.

Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson.

31 août.

Cette fois sera la bonne, je l'espère, en dépit de bien des fautes.

Il paraît que la sortie du 26 n'était que la répétition générale de celle d'aujourd'hui, qui semble sérieuse. Ce matin les corps d'armée placés sur la rive gauche se sont mis en mouvement pour traverser la Moselle et s'avancer vers la route de Saint-Avold. Il paraît qu'il s'agissait de déloger les Prussiens de Noisseville, de Servigny, de Sainte-Barbe, bref, de tous ces villages où ils ont établi déjà des batteries de position.

Tous comprenaient que l'affaire serait chaude, et cependant les soldats marchaient gaiement à la bataille.

Averti du mouvement, j'ai pu emboîter le pas à

une fraction du 2e corps jusqu'à la bifurcation des routes de Boulay et de Saint-Avold. Je me suis arrêté un peu avant, à un grand bâtiment avec une aile en retour, à l'enseigne de la Bellecroix, moitié ferme, moitié auberge, et pour l'instant poste avancé de la division Vergé, où se trouve le 77e que j'ai vu près de Sarrebrück.

De cet endroit qui domine les plaines environnantes, je vais découvrir tout le champ de bataille.

Les heures s'écoulent cependant, nos hommes s'ennuient et demandent « si l'on va recommencer comme le 26. » On leur fait faire le café. Le café bu l'on n'attaque toujours pas. La cavalerie qui manœuvre sur notre droite part bientôt en avant pour éclairer la route de Boulay : c'est un signe précurseur.

En effet, à quatre heures, un coup sourd retentit, c'est le fort Saint-Julien qui vient de tirer une de ses grosses pièces de 24. A ce signal répond la détonation des pièces de 12 et de 24 placées en batterie sur la gauche et dont les obus vont fouiller les bois pour en faire sortir les Prussiens.

Aussitôt, un cercle de fumée blanche se dessine autour de nous, partant de la gauche de l'ennemi et gagnant rapidement sa droite. Ce sont les batteries de position des Prussiens qui répondent avec un formidable ensemble au défi que nous leur avons jeté.

C'est le signal du départ pour l'infanterie; la droite du 3e corps placée en première ligne s'é-

branle dans la direction de Noisseville, de Montoy et de Flauville. Je les perds bientôt de vue; mes amis du 51ᵉ sont là, le régiment est parti au pas accéléré. « Ils vont avoir du coton, » disent les soldats qui m'entourent. Il s'agit, à ce que m'explique un officier supérieur, d'un mouvement très-important. L'armée, qui présente une ligne convexe, va pivoter sur sa gauche qui lui sert d'axe et envelopper Sainte-Barbe et Servigny, qui sont les clefs de la position. C'est ce que l'on appelle, je crois, une marche en avant concentrique.

Le crépitement de la fusillade, dont le canon fait la basse et la mitrailleuse les arpéges, assourdit les oreilles, d'un infernal concert. La fumée de la poudre enveloppe les combattants, au point qu'il m'est bientôt impossible, dans plusieurs directions, de distinguer nos soldats des tirailleurs ennemis.

A ce moment, quelques obus nous arrivent, les uns *rappliquent* dans les rangs d'un bataillon d'infanterie et blessent quelques hommes; puis, comme pris d'une rage subite contre ce pauvre bâtiment, l'ennemi lance sur la toiture de l'auberge et dans le champ avoisinant une véritable grêle de projectiles.

On transporte les blessés derrière l'aile en retour de la maison. On les adosse à leurs sacs et les pansements commencent. Je me suis mis justement à l'abri de ce côté, je n'apercevrai qu'une moitié du champ de bataille, mais pour mieux voir les places coûtent trop cher.

J'aide à fendre les uniformes, à laver les plaies toutes fraîches, j'ai l'habitude de ce métier, et l'aide-major, qui avait commencé par me regarder de travers lorsque je lui ai offert mes services, me complimente maintenant de ma dextérité à exécuter ses prescriptions.

Puisque je ne puis tuer des hommes, il faut bien que j'aide à les raccommoder.

Le jour s'avance, j'ai les mains pleines de sang, je les essuie avec mon mouchoir; les voitures des ambulances avec leurs rideaux blancs et leurs croix rouges s'approchent pour charger les blessés; pendant ce temps, la pluie d'obus ayant fini par cesser, je fais le tour du bâtiment pour inspecter à la lorgnette le champ de bataille.

Des deux côtés le feu s'est beaucoup ralenti, la fumée monte en l'air comme un voile de velours suspendu sur les combattants, qui sont déjà très-loin de nous et se canardent plus mollement.

Tout à coup, on entend le bruit des tambours, les clairons sonnent la charge, et les tirailleurs éparpillés se rapprochent pour monter à l'assaut des collines qui sont devant eux et enlever les positions à la baïonnette. A ce son bien connu, le feu des Prussiens redouble d'intensité.

Braves soldats! ils gravissent comme des enragés, et sous une grêle de balles, les pentes de Noisseville, de Nouilly et de Servigny situées devant nous. La réserve du 2e corps au milieu de laquelle je me trouve trépigne d'impatience. Des chants

frappent mon oreille apportés par le vent; ce sont nos troupiers qui se jettent sur les villages en chantant le vieux refrain :

« Y a la goutte à boire là-haut. »

— N. de D. que c'est beau! dit une voix derrière moi. C'est un jeune officier dont les joues colorées par l'émotion, l'œil brillant témoignent assez qu'il voudrait prendre sa part de cet admirable mouvement, avec ses camarades du 32e, qui grimpent en ce moment vers Noisseville pour soutenir la division Montaudon.

Il est près de sept heures; nos soldats sont entrés, malgré vents et marée, dans le village, que l'on prend sans doute maison par maison.

Il est évident que nous gagnons du terrain, et même rapidement. Par malheur le jour baisse qui va nous obliger de nous arrêter bientôt. Décidément les Prussiens, en dépit de leur artillerie, n'ont pu tenir contre la charge à la baïonnette; mais les brigands nous jouent un tour de leur façon; ils incendient les villages en se sauvant.

Montoy, Servigny, Sainte-Barbe brûlent avec une fumée noire et épaisse.

Tout semble à peu près terminé pour ce soir, les soldats vont bivouaquer sur place. On entend dans le lointain quelques rares détonations, et c'est tout. Les troupes reçoivent l'ordre de faire la soupe. Nous sommes vainqueurs, paraît-il, sur toute la ligne.

Les bivouacs s'allument, mais les camps prussiens restent dans l'ombre. Seuls les incendies allumés par l'ennemi jettent une lueur intermittente sur la campagne, la fumée de la poudre se mêle à celle de la paille brûlée et vous prend à la gorge; je vais porter à Metz la nouvelle de notre succès et souper à l'hôtel de Metz, j'en ai besoin.

Je viens de m'endormir, car demain je veux être là-bas au point du jour, lorsque j'entends s'agiter frénétiquement ma sonnette. Étonné, je me lève, je vais ouvrir et me trouve face à face avec Brégy, le sous-lieutenant de mon ami Estienne.

— Eh bien, me dit-il en riant, vous voyez, je tiens parole, j'ai une balle dans la cuisse et je viens vous demander asile.

On ne peut prendre plus gaiement la chose — mais une balle dans la cuisse c'est malsain, je m'habille à la hâte pour demander un médecin. Il est près de minuit, en trouverai-je un? J'arrive dans la salle à manger de l'hôtel, et du premier coup je déniche un membre de l'Internationale, qui dévore des yeux le souper que l'on va lui servir.

Mauvais début pour lui adresser ma demande. Je m'approche cependant et lui expose le plus chaleureusement du monde le cas de mon blessé.

— J'y vais, me dit-il simplement, je souperai plus tard.

Il y a dans ces derniers mots une légère nuance de regret et je comprends toute l'étendue du sacrifice que me fait le malheureux docteur Lachapelle.

En quelques enjambées nous atteignons le nouveau domicile où j'ai transporté mes pénates, rue du Petit-Paris.

Mon docteur est parisien, c'est un grand jeune homme d'une figure fort avenante, et qui a quitté une belle clientèle pour venir soigner nos blessés, avec son excellent professeur, M. Liégeois.

Le projectile a suivi dans les chairs une marche tellement irrégulière que son extraction immédiate est impossible aujourd'hui ; l'opération est renvoyée au lendemain.

J'ai organisé un lit à mon blessé; son ordonnance Picard, qui l'a accompagné et soutenu, s'étend tout habillé sur un canapé, la tête sur son sac et « son mousquet auprès de lui. »

1er septembre.

Dès l'aube, j'entends un grand bruit de ferraille, c'est Picard qui s'apprête à rejoindre « les autres ; » — les autres ce sont ses camarades, —le brave garçon est lorrain, c'est un grand gars admirablement découplé, et solide au feu. Je m'habille à la hâte et nous descendons acheter du pain et quelques *charcuteries variées.* Nos gourdes sont remplies, nous n'avons plus qu'à rejoindre, et les jambes de Figaro nous porteront vite et sans fatigue au terme de notre voyage.

Il était six heures du matin, le soleil s'était levé radieux et nous filions rapidement sur la route de

Boulay. Une blanche vapeur baignait les vallons et les premières croupes des collines dont le sommet émergeait à peine de cet océan vaporeux. Tout était calme, silencieux, et rien ne faisait pressentir encore la lutte acharnée qui se livrait une lieue plus loin.

Nous roulions depuis une heure lorsque pour la première fois le bruit de la mousqueterie se fit entendre, accompagné par les détonations sourdes du canon.

Nous dépassons l'auberge de Bellecroix, occupée seulement par un poste, et nous arrivons à la bifurcation, où notre voiture reçoit l'ordre de s'arrêter. Picard s'informe de sa brigade, on lui dit qu'elle opère sur la droite; il me dit aussitôt adieu, et s'élance en courant dans la direction de Montoy.

J'avance de quelques centaines de mètres sur la route de Boulay et je rencontre le frère de M. Mayer en compagnie de quelques amis.

A notre droite, dans un champ piétiné par les chevaux et couvert de boîtes de mitrailleuses vides et d'éclats d'obus, une batterie d'artillerie est rangée dans son ordre de bataille, prête à s'élancer au premier signal.

Une femme est là qui vend de l'eau-de-vie de prune aux artilleurs qui ont besoin d'un cordial; un officier la renvoie rudement et gourmande ses hommes. Puis, nous apercevant :

— Vous ne devriez pas rester là, nous dit-il, la place va devenir dangereuse.

Nous faisons un signe de remercîment, mais

nous n'en demeurons pas moins. Quelle apparence de danger ? On se bat à un kilomètre de nous ; nous distinguons fort bien les combattants sur les hauteurs qui sont devant nous ; l'ennemi a dû faire un retour offensif, mais les villages sont à nous, et il est probable au contraire que nous pouvons pousser plus avant.

Nous avançons en effet sur la gauche et choisissons comme point d'observation une éminence qui domine le ravin de Lauvallier.

La ligne de bataille paraît cependant sur plusieurs points s'être rapprochée de nous ; ainsi je vois des tirailleurs français répandus en deçà des villages que nous avions pris hier. En avons-nous donc été délogés ?

Sur la droite, au contraire, nous paraissions avoir gagné du terrain.

Notre arrivée semble être un signal pour les mitrailleuses qui ouvrent un feu violent. L'ennemi riposte avec des pièces de campagne de gros calibre et dont le feu devient tellement meurtrier qu'il éteint celui des mitrailleuses.

Il y avait trois quarts d'heure que durait la canonnade, et notre infanterie, en partie abandonnée par son artillerie, trop inférieure en nombre et en portée à celle de l'ennemi, soutenait héroïquement ses assauts répétés. Les feux de peloton roulaient, et cependant il me semblait voir reculer les nôtres, lentement il est vrai, mais écrasés par cette masse d'artillerie.

10

A ce moment, de nouvelles batteries prussiennes s'établissent devant Noisseville et envoient des obus dans le ravin de Lauvallier, presque comblé, disait-on, par les morts de la veille.

Un de nous, attiré par la curiosité, s'était aventuré de ce côté; je me détache du groupe pour aller à sa recherche et descends rapidement jusqu'au ravin, tellement rempli de cadavres, en effet, que dans un endroit ils étaient restés debout pressés les uns contre les autres. Involontairement je me rappelai ces vers d'un poëte méridional, parlant des vieux barons des Lèques :

« Et comme si la mort ne les terrassait point,
« On les enterrait tous, debout, la dague au poing. »

Enfin, j'aperçois notre compagnon, qui gravissait la pointe du ravin pour revenir à nous; il était à vingt pas de moi lorsqu'un obus vient tomber entre nous deux et s'enfonce sans éclater dans la terre meuble qu'il fait voler en poussière.

— Ne flânons pas, lui dis-je, tirons vers la route, je crois notre observatoire mal choisi.

En effet, à peine ai-je prononcé ces mots qu'un sifflement aigu se fait entendre, grandit et se termine par une détonation, c'est un obus qui a passé par-dessus nos têtes, et qui est allé éclater entre les jambes des chevaux d'une réserve de munitions.

En même temps un déluge de projectiles vient

s'abattre autour de nous avec une fréquence et une rapidité telles, qu'un instant abasourdis par le bruit, aveuglés par la poussière et la fumée, nous nous arrêtons, indécis du côté vers lequel nous tournerons.

C'étaient nos troupes qui toujours combattant se repliaient avec beaucoup d'ordre et de calme devant l'artillerie qui les décimait et accompagnait leur retraite d'innombrables projectiles.

Ceux que nous avions reçus étaient dirigés trop loin, l'ennemi s'en était aperçu et avait déjà rectifié son tir ; les obus ne tombaient plus qu'à trois ou quatre cents mètres. Nous en profitâmes pour exécuter à notre tour un mouvement de retraite vers la route.

La batterie d'artillerie était toujours là; en nous voyant passer l'officier me cria d'un ton goguenard ?

— Eh bien, vous en avez reçu, que vous disais-je ?

— Ma foi, lui répondis-je, vous aviez raison, et nous sommes des fous.

Tout à coup un officier d'état-major arrive au galop, et donne à la batterie l'ordre d'accourir pour soutenir la retraite.

Je n'oublierai jamais l'air et le ton dont le commandant de la batterie, se levant sur ses étriers et se tournant vers ses hommes, l'épée haute, leur cria :

— Batterie en avant... au galop !

Sous le fouet des cavaliers conducteurs, les chevaux firent un vigoureux effort des épaules et des reins, les traits de cordes se tendirent et, comme une vision, toute cette masse d'artillerie, chevaux, canons et caissons, disparut dans un tourbillon de poussière, roulant sur la terre molle comme sur le velours et sans autre bruit qu'un piétinement sourd, accompagné du cliquetis des fourreaux frappant les étriers.

L'officier d'état-major, lui, a fait demi-tour ; je le vois se diriger au galop vers un groupe d'officiers où se trouve, dit-on, le maréchal Lebœuf, lorsqu'un obus vient tomber dans les jambes de son cheval ; l'homme et la bête roulent à terre. Puis on les voit tous deux se relever, chacun tirer de son côté, l'officier retenant les basques de son habit pour mieux courir.

Voyant que l'officier se relevait, notre premier mouvement a été un léger accès de gaieté, qui se change en une douloureuse compassion lorsqu'on nous apprend qu'il est mortellement blessé d'un éclat d'obus dans le bas-ventre.

Nous arrivons à Bellecroix avec l'arrière-garde des troupes qui battent en retraite ; les malheureux ont une soif atroce, et il n'y a pas d'eau ; le peu qu'on a pu trouver est réservé au pansement des blessés.

J'ai eu la précaution de mettre dans le coffre de ma petite voiture plusieurs litres pleins d'eau fraîche, je les apporte et les distribue avec parcimo-

nie pour faire un plus grand nombre d'heureux. Jamais vin cacheté de la cantine ne leur parut meilleur.

Je garde une bouteille pour laver la blessure d'un soldat qui a la peau du crâne déchirée, sans qu'heureusement la boîte osseuse soit atteinte. Je lui fais une tonsure, rapproche les chairs avec du sparadrap et lui entoure la tête avec une bande de fine toile, mon talent chirurgical ne va pas plus loin.

Je vais renverser l'eau qui m'a servi à étancher sa blessure, lorsqu'un soldat me crie :

— Ne la jetez pas !

C'est égal, il faut avoir bien soif.

A la bifurcation, les chirurgiens de l'armée ont établi les blessés sous les maigres ombrages d'un petit bouquet de bois ; les voitures des ambulances leur en amènent un bon nombre ; ceux qui peuvent attendre sont conduits directement à Metz.

Des troupes d'infanterie arrivent, c'est la retraite qui s'accentue de toute part; les soldats ont la figure renfrognée; bientôt je vois arriver la division Montaudon qui paraît avoir souffert ; le 18e bataillon de chasseurs et le 95e de ligne ont été surtout éprouvés, le 62e et le 51e bien qu'aussi exposés comptent moins de pertes.

Mon ami Estienne, qui commande une compagnie privée de son capitaine, s'est emparé de vive force du château d'Aubigny où il avait reçu l'ordre de tenir quand même, pendant que son bataillon occupait Flauville.

— Si vous aviez vu, me dit-il, mes bons petits soldats comme ils ont bravement sauté sur les Prussiens ; c'est plaisir de commander à ces hommes-là. Nous avons trouvé une ambulance prussienne établie au château, avec un médecin très-aimable qui parle le français et qui m'a donné sa carte. Mais c'est ce matin que nous n'étions pas à la noce; les Prussiens sont revenus en force avec de l'artillerie ; et là j'ai perdu un peu de monde ; mais on m'avait dit de tenir, moi je tenais. Avec cela je voyais les Prussiens qui nous gagnaient sur la droite et je comprenais bien qu'il y avait un mouvement de retraite et qu'on nous oubliait. Il y a eu un moment vraiment dur, je voyais déjà tous ces braves gens écharpés lorsque par bonheur on s'est souvenu de nous à temps. J'ai tout de même laissé sur le carreau des hommes que je regrette. Enfin ma compagnie s'est retirée en tiraillant et j'ai pu rallier le bataillon ; mais les hommes ne sont pas contents.

J'ai quitté mes compagnons à qui je prête ma voiture pour ramener deux écloppés et je reste avec Estienne. Il paraît que l'on espère des ordres pour un mouvement offensif.

Le régiment bivouaque derrière les voltigeurs qui sont établis dans une tranchée, et devant les grenadiers postés dans un grand jardin derrière un long mur crénelé. L'artillerie de la garde est là tout près, et l'armée est rangée sur plusieurs lignes dans la plaine qui s'étend à gauche de la route. Sur la

droite une division de dragons fait des évolutions, les casques et les sabres scintillent au soleil.

Il fait une chaleur horrible; les hommes, après avoir grignoté leurs maigres provisions, s'endorment de fatigue sous un ciel de feu. Enfin l'ordre arrive... de rentrer dans les campements de la veille.

La mauvaise humeur des soldats est à son comble et les officiers la partagent.

— Vous voyez bien, me dit Estienne, qu'*il* ne veut pas sortir. Qu'est-il devenu depuis hier, où sont les ordres qu'il a laissés ? Et l'on nous disait que nous allions rejoindre Mac-Mahon. Il peut nous attendre, s'il compte sur nous.

— Ma foi, dit un soldat derrière nous, ce n'était pas la peine de se faire casser la gueule.

Cette expression soldatesque résume parfaitement la situation.

A partir du 2 septembre ces notes cessent d'être tenues jour par jour ; je les transcris telles que je les retrouve sur mon journal. Chaque jour nous confirme dans la pensée que le commandant en chef ne veut rien tenter de sérieux pour délivrer de son armée Metz qui saurait bien se défendre avec sa garnison. Le maréchal Bazaine entend se réserver pour des événements ultérieurs; entre ses mains l'armée qu'il trompe, comme il trompe la ville, sera, du moins il l'espère, l'instrument de ses visées ambitieuses. Blotti dès ce moment dans son quartier général du Ban Saint-Martin, il entreprend cette

trame si longuement et si savamment ourdie, mais non si habilement qu'elle ne soit devinée par les Prussiens qui, faisant mine d'abonder dans son sens, défont, fil par fil, ses industrieuses combinaisons pour le précipiter avec nous dans l'abîme où il nous a entraînés.

CHAPITRE XVIII.

Mort du général Decaen. — Épisodes du 31 août et du 1er septembre. — Le maréchal Lebœuf. — Changarnier. — Pas d'ordre du jour. — Funérailles du général Decaen. — Un mot du prince Frédéric-Charles. — Suspension du Moniteur de la Moselle. — Plus de tabac. — Plus de sel. — La source de Bellecroix. — Hippophagie. — Cherté des vivres.

Le général Decaen est mort le vendredi 2 septembre. Cette nouvelle est un deuil public pour les habitants de Metz, qui avaient apprécié en lui l'homme privé, et pour l'armée qui reconnaissait dans le commandant du 3e corps un de ses officiers généraux les plus capables, un de ses chefs les plus éprouvés, les plus énergiques.

Il paraît que l'inaction à laquelle il était réduit, son chagrin de la tournure que prennent nos affaires ont été les causes aggravantes de l'état du général ; jeudi, en entendant la canonnade de nos forts, sa surexcitation a été telle que le sang lui est monté à la poitrine et l'a étouffé.

Son aide de camp le commandant Munier avait été blessé la veille à la tête, après avoir eu un cheval

tué sous lui, auprès du maréchal Lebœuf, qui s'est follement exposé avec tout son état-major.

Beaucoup d'officiers ont été blessés ces deux derniers jours. Les généraux Montaudon et Manèque ont été atteints de coups de feu, le commandant Carré du 5e bataillon de chasseurs a été tué raide en menant ses hommes à l'attaque de Noisseville.

Un fait curieux a signalé la retraite d'hier. Un capitaine se repliait lentement sous le feu de Noisseville avec les débris de sa compagnie fort maltraitée, lorsqu'un corps d'infanterie prussienne assez considérable sort du village pour courir sus à la petite troupe. Le capitaine fait tirer à volonté sur cette masse à la hausse de 800 mètres et voit les balles soulever la poussière en deçà des Prussiens. Rectifiant le tir, il le porte à 1,200 mètres et les projectiles arrivent alors en plein fouet sur les Prussiens, qui, déconcertés, ouvrent, sans le moindre effet, un feu terrible sur nos hommes, qui toujours tirant, toujours reculant les déciment sans perdre un homme. Les Prussiens ont pris le parti de regagner Noisseville. Cela prouve bien tout ce que l'on pourrait tirer de la portée supérieure de nos chassepots.

Il paraît que l'état-major du maréchal Lebœuf n'a été si éprouvé que parce que le commandant du 3e corps cherchait à se faire tuer, nous dit-on; un de ses officiers a été tué, trois blessés, ainsi qu'un homme de l'escorte.

Changarnier était auprès de lui, le 31 au soir;

c'est lui qui a prié le maréchal de faire sonner la charge : — Allons, a-t-il dit, que j'entende encore une fois mon vieux refrain d'Afrique ! Les troupes électrisées ont culbuté les Prussiens qui fuyaient comme des lapins, et l'on a pris Servigny sans trop de pertes.

C'est encore Changarnier qui entrant à Servigny a donné l'ordre de briser les culasses des canons prussiens ; on n'y avait seulement pas pensé.

Un soldat du 6e de ligne, blessé au pied, a amené prisonnier aux avant-postes un soldat allemand, soutenant son vainqueur dans sa marche. Cet homme, qui est un annexé, répétait : « Moi, j'ai assez, pas Prussien. » Cette anecdote m'a rappelé le soldat auquel on ordonne d'amener son prisonnier et qui répond : « Je ne peux pas, il me tient. » En effet l'Allemand, qui est un solide gaillard, portait presque le Français.

En résumé, cette bataille de deux jours qui nous a coûté près de 3,000 hommes mis hors de combat n'a pas grande signification.

La lutte a été vive, l'ennemi a été délogé des fortes positions qu'il occupait à Nouilly, à Noisseville et à Servigny. Ces positions ont été reprises pendant la nuit, et il est notoire qu'elles étaient insuffisamment gardées. Faut-il en conclure que l'intention du maréchal n'était pas de s'y maintenir ? Alors pourquoi les avoir prises ? Voulait-on percer les lignes ennemies et donner la main à Mac-Mahon, comme on l'a dit ; alors pourquoi n'a-t-on

pas attaqué plus tôt le premier jour et pourquoi n'avoir pas tiré parti de la victoire du 31 ? S'il s'agissait, comme on en a répandu le bruit, d'une reconnaissance offensive, celle du 26 aurait dû suffire.

Le 1er septembre la lutte a recommencé très-accentuée pendant quelques heures. On était sans ordres, le maréchal Bazaine était allé se reposer à la ferme de Grimont, sans s'inquiéter autrement des troupes. Celles-ci n'ont pas été ramenées ; elles ont d'abord opiniâtrément résisté à des forces considérables, au feu meurtrier d'une artillerie formidable, puis voyant qu'on ne s'occupait pas d'elles, sans avoir cédé un pouce de terrain, elles se sont retirées, ou plutôt elles ont cessé d'attaquer et se sont repliées, sans que l'ennemi songeât à les poursuivre. Nul ne connaît la pensée secrète du commandant en chef, mais voilà, je crois, une appréciation exacte des choses dans leur aspect extérieur.

On s'étonne dans l'armée que le maréchal Bazaine n'ait pas cru devoir honorer les troupes d'un ordre du jour constatant leur bravoure.

— Cela tient, m'a dit le commandant X de l'état-major, à la difficulté de le rédiger.

Samedi à trois heures, en présence d'un immense concours de population, ont eu lieu les obsèques du général Decaen. Le général Coffinières commandait les troupes du cortége ; et les cordons du char funèbre étaient tenus par les généraux Bourbaki, de Castagny, Ladmirault et Desvaux. Les tambours voilés de crêpe battaient aux champs et le canon

tonnait lorsque le cercueil est entré dans l'église Notre-Dame. L'émotion était profonde. Au cimetière de l'Est, où le corps est provisoirement inhumé, le maréchal Lebœuf a retracé en quelques paroles émues la vie si glorieusement remplie du général Decaen, et les troupes ont ensuite défilé devant cette tombe qui renferme un de nos plus braves défenseurs.

Presque tous les généraux de l'armée assistaient à ces funérailles et l'on prête à ce propos un mot typique au prince Frédéric-Charles.

Interrogé si ce n'était point le moment d'attaquer les Français privés de leurs chefs :

— Gardez-vous-en, répondit-il, sans leurs généraux ils nous battraient.

Le mot est bien spirituel pour un prince et surtout pour un Allemand; on me dit qu'il est de Nazet, je le croirais davantage.

En fait d'ordres du jour, nous n'avons que celui du général Coffinières concernant les vaches laitières qui doivent être livrées à l'armée pour être abattues, et qui a été rapporté sur l'observation faite au général que les blessés, les malades et les enfants ont besoin de lait; et l'ordre qui suspend la publication du *Moniteur de la Moselle* pour avoir donné, *d'après des documents erronés*, les effectifs des armées françaises et même ceux de l'armée de Metz.

Il me semble que j'aurais plutôt suspendu le *Moniteur* pour avoir donné des chiffres exacts.

Tromper les Prussiens n'est pas un si grand crime. Telle n'est sans doute pas l'opinion de l'autorité supérieure qui a pris soin, comme je l'ai déjà dit, d'annoncer que nous avions *deux mois de vivre pour* 200,000 *hommes*. A bon entendeur salut. Ce n'est pas, j'en jurerais, tombé dans l'oreille d'un sourd.

Une nouvelle désagréable pour des gens inoccupés et que la pluie rend moroses, nous n'avons plus de tabac coupé, plus de cigares, et pendant plusieurs jours nous serons obligés de fumer comme au collége des roseaux ou des feuilles sèches.

Mais ce qui est infiniment plus grave, il n'y a plus de sel; on en trouve encore en ville, à des prix excessifs [1], mais l'armée n'en a plus; et cette privation coïncide avec l'alimentation nouvelle des troupes dont la viande de cheval est la base.

M. Samson, vétérinaire, membre du conseil d'hygiène et de salubrité publique, a pris soin de faire connaître dans un récent article les qualités de la viande de cheval, mais il n'a pas dit qu'elle dût être cuite sans ce condiment précieux pour la santé des hommes, surtout en temps de campagne, au milieu d'un air vicié par le typhus.

On a découvert près du fort Bellecroix, à l'usine Sandret, une source d'eau salée dont une partie de l'armée pourra se servir pour faire bouillir sa viande, mais cette ressource est bien insuffisante. Comment,

1. La livre de sel s'est vendue jusqu'à 16 francs.

dans une place de guerre de cette importance, le sel vient-il à manquer, au début même de l'investissement ? C'est un triste présage. Les vivres augmentent rapidement et cependant le marché couvert et le marché aux herbes regorgent de denrées, que les marchands vendent à beaux deniers comptants et fort cher. Ce sont les officiers qui, peu satisfaits de leur pitance, viennent chercher ici un supplément de nourriture. Ils ne savent que faire de leur argent et l'emploient à bien manger. D'autre part les habitants font des provisions en vue d'un long blocus, et suivant la loi de l'offre et de la demande les vivres augmentent.

A mon sens, c'est un abus, messieurs les officiers devraient être tenus à se contenter de ce qui leur est alloué et la vente des provisions devrait être réglementée. Il ne s'agit plus ici de liberté du commerce, mais d'une ville investie qui doit tout mettre en commun pour tenir le plus longtemps possible; mais chacun pense à soi, personne au salut commun, encore moins ceux aux mains desquels il est confié. Triste !

CHAPITRE XIX.

Nouvelles indirectes de Paris. — Les journaux changent de couleur. — Le bombardement du 9. — Les prisonniers de Sedan. — Rumeurs étranges. — Nouvelles positives du désastre de Sedan. — La déchéance. — Proclamation du général Coffinières. — Les denrées alimentaires. — Séance du conseil municipal. — Arrêté du commandant supérieur. — Les ballons-postes. — Le numéro du *Volontaire*. — Adresse du conseil municipal. — Strasbourg! — Bruits de négociations. — Départ de Bourbaki.

Nous avons des nouvelles de Paris par des extraits malheureusement trop courts que donnent des journaux prussiens trouvés sur des prisonniers. La France est calme, un comité de dix membres pris dans l'Assemblée aurait été nommé pour organiser nos forces de concert avec le général de Montauban, ministre de la guerre. Parmi ces dix membres on cite le nom de M. Thiers qui a la confiance du pays. Ce comité serait en parfait accord avec le général Trochu, et, sous sa direction, l'armée française parfaitement organisée ne tardera pas à marcher sur l'ennemi.

Les journaux de Metz ont changé de couleur,...

je n'entends pas dire d'opinion, car *l'Indépendant de la Moselle*, qui est républicain, a paru sur papier rouge et le *Vœu national*, qui est monarchique, s'imprime sur papier bleu de roi, naturellement. Le papier blanc a manqué, paraît-il, et les imprimeries de ces journaux épuisent leur stock de papiers d'affiche. Il y a une feuille messine — le *journal de Metz* — qui fait mieux encore ; comme elle ne s'imprime que d'un côté elle tire ses nouveaux numéros sur son *bouillon*, c'est-à-dire sur l'envers de ses numéros invendus, et vous avez ainsi, à la fois, le numéro du 4 et celui du 12. A la guerre comme à la guerre.

Le 9 septembre, depuis huit jours l'armée vivait dans la boue, plongée dans la torpeur, il pleuvait à torrents, l'horloge de la cathédrale venait de sonner sept heures et les habitants de Metz achevaient tranquillement leur repas du soir, lorsque retentit tout à coup une épouvantable canonnade.

On se lève, on s'interroge. D'où viennent les détonations ? Du fort Saint-Julien, disent les uns, non, c'est du fort de Queuleu, disent les autres, à moins que ce ne soit du Saint-Quentin.

J'ouvre la fenêtre, et sous la pluie qui me fouette le visage, à travers la nuit noire, j'interroge le ciel ; deux ou trois éclairs me tirent du doute : c'est du fort Saint-Quentin et de celui de Plappeville que partent les coups auxquels répond l'écho lointain des canons de l'ennemi.

Décidément le siége commence à la prussienne ;

sans avertissement, sans sommation, les Allemands vont bombarder les femmes, les enfants et les blessés ! Je me précipite dans la rue et suis la foule effarée, qui se dirige vers les remparts de l'Esplanade. On parle d'une attaque de nuit, d'une surprise.

Près de la Moselle, je distingue des lueurs intermittentes, suivies de formidables détonations des pièces de 24. Au loin le bruit de la canonnade prussienne et celui plus rapproché des obus qui éclatent dans la direction de Montigny où se trouve campé le 2e corps.

Après deux heures de ce tapage infernal, tout rentre dans l'ombre et le silence sans que personne ait eu l'explication de cette étrange alerte [1].

Un échange de prisonniers vient d'avoir lieu. Ces hommes nous apportent la nouvelle d'un épouvantable malheur. Mac-Mahon, blessé mortellement, aurait été écrasé sous les murs de Sedan, une armée de 80,000 hommes, qui marchait sur Metz, aurait été faite prisonnière, et l'empereur, qui a ordonné d'arborer le drapeau blanc, aurait rendu son épée au roi de Prusse.

Cependant la confiance des Messins dans l'armée de secours était telle que l'on ne voulait pas croire à toute l'étendue de ce désastre. Ces prisonniers,

1. Ce ne fut que plus tard que l'on sut à quoi s'en tenir. A quelque distance de Metz passaient les malheureux prisonniers de Sedan que l'on conduisait à Remilly. Les Prussiens avaient voulu leur faire croire à un bombardement régulier de la place.

disait un article de l'*Indépendant*, devaient être des traînards, surpris à l'arrière-garde, qui avaient si peu combattu qu'il leur était impossible de donner des renseignements précis sur l'importance et l'issue réelle de la bataille de Sedan.

Ce ne fut que le 12 septembre que dans son numéro du matin que chacun s'arrachait, le même journal publia les lignes suivantes en tête de sa première page :

DERNIÈRES NOUVELLES.

« Les journaux prussiens publient les nouvelles suivantes que nous résumons sans commentaires :

« A la suite des événements de Sedan, la déchéance de l'empire aurait été proclamée le 5 septembre par le Corps législatif, à l'unanimité moins douze voix et par le Sénat à l'unanimité.

« Le général Trochu, nommé président du gouvernement provisoire, aurait immédiatement écrit au roi Guillaume une lettre dans laquelle il lui demanderait de faire évacuer le territoire de la France par son armée, pour traiter de la paix, et en se fondant sur sa déclaration qu'il ne faisait pas la guerre à la France, mais à son gouvernement.

« Jules Favre serait ministre des affaires étrangères, Leflô à la guerre, Gambetta à l'intérieur, et Kératry à la police.

« Napoléon III fait prisonnier aurait été conduit à Willemsée (*sic*) dans la Hesse-Cassel. »

Le lendemain, la proclamation suivante était affichée dans toutes les rues de la ville :

« Habitants de Metz,

« On a lu dans un journal allemand, *la Gazette de la Croix*, les nouvelles les plus tristes sur le sort d'une armée française écrasée par le nombre de ses adversaires, sous les murs de Sedan, après trois jours d'une lutte inégale. Ce journal annonce également l'établissement d'un nouveau gouvernement par les représentants du pays.

« Nous n'avons pas d'autres renseignements sur ces événements, mais nous ne pouvons non plus les démentir.

« Dans des circonstances aussi graves, notre unique pensée doit être pour la France ; notre devoir à tous, simples citoyens ou fonctionnaires, est de rester à notre poste, et de concourir ensemble à la défense de la ville de Metz. En ce moment solennel, la France, la patrie, ce nom qui résume tous nos sentiments, toutes nos affections, est à Metz, dans cette cité qui a tant de fois résisté aux efforts des ennemis du pays.

« Votre patriotisme, ce dévouement dont vous donnez déjà tant de preuves par votre empressement à soigner les blessés de l'armée, ne peuvent faire défaut. Vous saurez vous faire honorer et respecter de vos ennemis par votre résistance ; vous avez d'ailleurs d'illustres souvenirs qui vous soutiendront dans cette lutte énergique.

« L'armée qui est sous nos murs, et qui a déjà fait connaître sa valeur et son héroïsme dans les combats de Borny, de Gravelotte, de Servigny, ne nous quittera pas; elle résistera avec nous aux ennemis qui nous entourent, et cette résistance donnera au gouvernement le temps de créer les moyens de sauver la France, de sauver notre patrie.

« *Metz, 13 septembre 1870.*

« L. COFFINIÈRES,
« Général de division, commandant supérieur de la place de Metz.

« PAUL ODENT,
« Préfet de la Moselle.

« FÉLIX MARÉCHAL,
« Maire de Metz. »

Était-ce bien le 13 seulement que la nouvelle de la défaite de Sedan fut confirmée à l'autorité supérieure ? J'ai tout lieu de croire que la révolution de Paris a été connue le 10 par le maréchal Bazaine, qui en a parlé à ses généraux. Quant au désastre de Sedan, il en avait tous les détails depuis la veille par de nouveaux prisonniers échangés par les Allemands [1].

Désormais, puisque lorsqu'il en était temps le

1. Le 11 septembre, le commandant Samuel, attaché à l'état-major du commandant en chef, avait été envoyé en parlementaire auprès du général Manteuffel. Il en rapporta la nouvelle certaine de la captivité de Napoléon III, de la capitulation de Sedan et de la déchéance de l'empire.

commandant en chef n'a pas *voulu* rejoindre Mac-Mahon, au-devant duquel il lui était plus facile de se rendre, qu'à celui-ci de venir à lui, il va falloir soutenir un siége en règle, si mieux n'aime l'ennemi nous voir périr de faim.

En effet, la question d'alimentation des hommes et des chevaux, laissée d'abord de côté, et bien à tort puisque l'on voulait rester, de secondaire qu'elle paraissait acquiert une importance capitale.

Déjà le 10 le général Coffinières a reçu l'ordre de requérir en ville tout le fourrage existant, en n'en laissant que trente jours aux habitants, et l'on mêla de la minette et du seigle à l'avoine des chevaux.

Le 14 septembre le conseil municipal était convoqué afin de s'occuper pour la première fois de la question alimentaire et le lendemain paraissait un arrêté du commandant supérieur de la place ordonnant un recensement des blés et farines existant à Metz et réglant le prix de ces denrées en même temps que celui de la viande de cheval.

Cette mesure tardive pouvait être sage, mais elle était insuffisante et ne satisfaisait point aux prescriptions de l'art. 260 du décret de 1863 portant règlement sur le service des places de guerre, lequel donne la composition du comité de surveillance des approvisionnements de siége. Ce comité existe-t-il? où siége-t-il? Nul ne le sait. Le maréchal Bazaine tient dans sa main toute-puissante les pouvoirs civils et militaires, mais les responsabilités lui incombent aussi.

Je suis allé par curiosité, et pour me rendre compte du prix des denrées, visiter le marché couvert et le marché aux légumes, situés tous deux à l'extrémité de la rue Fabert.

Au marché couvert, on vend un jambon ordinaire 45 fr.,[1] la livre de beurre salé 10 fr., le saindoux 8 fr. Le beurre frais a disparu, cependant une marchande offre de m'en procurer au prix de 30 fr. la livre. Les œufs valent 60 centimes pièce et sont rares, les mauviettes 1 fr. Le prix des gallinacés étiques varie entre 10 et 15 fr. Les lapins sont relativement moins chers, on en peut avoir à 8 et 10 fr.

Le marché aux légumes regorge de provisions, mais elles atteignent un prix très-élevé : le litre d'oignons 2 fr., les pommes de terre 3 fr. le kilogramme, les haricots 4 fr. et le sel vaut déjà de 6 à 8 fr. la livre quand on en peut trouver; le sucre vaut 10 fr. le kilogramme, le fromage et le chocolat sont presque introuvables et se vendent à tous les prix[2].

Les deux marchés sont remplis d'officiers — de cavalerie surtout — suivis de leurs ordonnances, un panier au bras, et faisant le marché de la popote. Ces messieurs encombrent au reste quotidiennement les épiciers, les pâtissiers, confiseurs, en un mot tous les fournisseurs de victuailles, et les bour-

1. Un commandant de corps dont je tairai le nom a payé une poularde truffée 300 fr., chez un marchand de comestibles de la rue Serpenoise.

2. Voir à la fin du volume le tableau du prix des denrées.

geois s'en plaignent, attribuant justement à cette irruption de l'armée le renchérissement des denrées.

C'est moins du renchérissement dont on doit se plaindre, bien qu'il atteigne la population peu aisée, déjà fort malheureuse, que du gaspillage des vivres, qui sont notre unique ressource, on le sent déjà. Les soldats font queue à la porte des boulangers depuis que leur ration de pain a été diminuée et portée de 750 grammes à 500. La mesure est inefficace si on leur laisse acheter en ville ce qu'on leur défend de consommer dans les camps. Ce n'est pas l'argent qui manque, c'est le pain. Et cependant il n'y a que peu de jours, j'ai vu des charrettes remplies de pain blanc parcourir les camps, et les soldats, qui ne savent que faire de leur solde, acheter de ce pain et jeter dans les champs leur pain de munition.

Enfin le maréchal Bazaine s'est décidé, le 16 septembre, à instruire l'armée et les habitants des nouvelles qu'il a reçues.

« ORDRE DU JOUR.

« *Ban-Saint-Martin, 16 septembre 1870.*

« J'ai tenté à diverses reprises (15 et 25 septembre) de me mettre en relation avec le gouvernement de la défense nationale. Je lui ai adressé en trois expéditions la dépêche qui suit :

« Il est urgent pour l'armée de savoir ce qui se

passe à Paris et en France. Nous n'avons aucune communication avec l'intérieur et les bruits les plus étranges sont répandus par les prisonniers que nous a rendus l'ennemi, qui en propage également de nature alarmante. Il est important pour nous de recevoir des instructions et des nouvelles.

« Nous sommes entourés par des forces considérables que nous avons vainement essayé de percer le 31 août et le 1er septembre. »

Est-il bien nécessaire, est-il même conforme à l'esprit des règlements de laisser courir ces bruits de guerre civile semés sans doute par l'ennemi pour affaiblir le moral de l'armée et celui de la population ?

Puis, que sont les nouvelles de *la Gazette de la Croix* ? il me semble que le maréchal qui doit avoir des agents secrets pourrait bien se procurer des journaux français *authentiques*, à moins qu'il ne les garde pour lui seul. La population a soif de nouvelles dont la source ne soit pas ennemie, « il lui faut la vérité officielle et indiscutable, » comme le dit fort bien d'Aviau de Piolant dans un article que la censure militaire vient d'interdire.

On essaye de créer une diversion aux trop légitimes appréhensions de la cité en autorisant le départ de petits ballons-poste construits par un journaliste anglais M. Robinson, correspondant du *Manchester Guardian,* et un médecin, M. Ward, son compatriote. La première idée de ces ballons avait

été émise par le capitaine Schultz, un des inventeurs de la mitrailleuse, qui a été poliment éconduit d'abord et dont on n'utilise l'idée que pour donner un dérivatif à l'effervescence publique.

« Les correspondances, dit une circulaire, doivent être sur papier *pelure d'oignon*, porter l'adresse d'un côté et ne pas dépasser *dix* centimètres de long sur *cinq* de large. »

Où tomberont ces ballons ? nul ne le sait; aussi est-il expressément recommandé, non-seulement de ne donner aucun renseignement sur la situation militaire de la ville, mais encore d'éviter de parler de son état moral.

Au reste, le maréchal ne paraît pas se soucier de communiquer avec le nouveau gouvernement autant qu'il veut bien le dire, car M. Martinie, sous-intendant militaire, homme fort intelligent et hardi, lui ayant fait proposer par son aide de camp, M. Villette, de traverser les lignes prussiennes et de lui rapporter des nouvelles de l'intérieur, son offre n'a pas été agréée et il lui a été répondu « que le but à atteindre ne valait pas la peine qu'il risquât sa vie. »

Des nouvelles... enfin !

Ainsi commence un article du *Vœu national* annonçant la miraculeuse arrivée dans nos lignes d'un brigadier du train du génie, prisonnier à Ars-sur-Moselle qui s'est évadé et a apporté à Metz un nu-

méro du *Volontaire* qu'il aurait caché dans ses bottes.

A la nouvelle de cette manne inespérée, les journalistes avaient couru chez le général Coffinières en possession du bienheureux numéro. Le général avait consenti à en donner connaissance, mais la moitié n'avait pas été copiée, que tout à coup changeant d'idée, le commandant supérieur l'avait fait reprendre.

Néanmoins les quatre ou cinq copistes employés à ce travail avaient extrait les parties les plus intéressantes du bienheureux numéro.

C'est ainsi que Metz eut connaissance de la proclamation du gouvernement de la défense nationale au peuple français, de la circulaire du ministre des affaires étrangères aux agents diplomatiques dans laquelle se trouve cette phrase :

« Nous ne céderons ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses. Une paix honteuse serait une guerre d'extermination à courte échéance. »

Tous les journaux cités dans ce numéro applaudissent à cet énergique langage ; le *Volontaire*, lui-même, oubliant ses divergences d'opinion avec M. Jules Favre, imprime sous la signature de M. *Xavier Eyma :*

« Bien des difficultés sont à vaincre encore ; mais nous avons tout lieu de croire qu'elles ne sont point insurmontables. Ne ralentissons point pour cela la somme de nos efforts ; ne perdons rien de notre

énergie. Nous sommes toujours en face de l'ennemi.

« *Nous y serons jusqu'au jour où la paix pourra être signée dans les termes que M. Jules Favre a si noblement exprimés.* »

Le *Français* expliquait en ces termes l'admiration que lui inspirait la conduite du commandant en chef de l'armée du Rhin :

« Tout ce qu'il était humainement possible de faire pour vaincre, le maréchal Bazaine l'a fait. Chaque jour il a livré des combats gigantesques, tenant tête toujours et partout, déroutant les généraux ennemis par les conceptions les plus audacieuses et les plus imprévues, transportant son armée partout où besoin était, combattant trois jours sur quatre, sans trêve, sans relâche, avec d'infatigables soldats; cerné, sans nouvelles, n'en pouvant donner lui-même, isolé au milieu des flots prussiens comme une île dans la mer, Bazaine lutte et lutte toujours. »

« Que la voix du pays s'élève si grande qu'elle dépasse les lignes prussiennes, qu'elle porte aux habitants de Metz, à l'armée de Bazaine, à son chef héroïque, l'hommage de notre admiration. »

Si la voix du rédacteur du *Français*, bloqué dans Metz avec nous, avait, elle aussi, dépassé les lignes prussiennes, elle eût modéré l'enthousiasme de cette feuille pour « le chef héroïque. »

En effet, l'opinion publique s'inquiète de l'inaction de l'armée, l'impatience grandit chaque jour et

une adresse couverte des signatures d'un millier d'habitants notables de Metz est remise au maire, le digne M. Maréchal, pour lui exposer les inquiétudes de la population et le prier d'en transmettre l'expression au commandant en chef :

« Il vous sera permis, est-il dit dans cette pièce, à vous, le représentant naturel et respecté d'une vieille cité qui veut rester française, de faire à cette occasion telle démarche que vous jugerez nécessaire, et de parler avec la franchise et la simplicité que commandent les circonstances...

« Nous croyons que l'armée rassemblée sous nos murs est capable de grandes choses, mais nous croyons aussi qu'il est temps qu'elle les fasse. Chaque jour qui s'écoule amènera pour elle et pour nous des difficultés nouvelles.

« Sans pouvoir discuter ni même indiquer des opérations militaires, le simple bon sens nous montre clairement que des entreprises énergiquement et rapidement conduites, avec l'ensemble des forces dont on dispose, peuvent amener des résultats considérables, peut-être même décisifs. Laisserons-nous venir le jour où, après avoir fermé les yeux, il faudra reconnaître que les retards nous ont été funestes et ont eu des conséquences irréparables ? Certes toute tentative est périlleuse ; mais avec le temps, le péril sera-t-il moindre ? Quel secours attendons-nous d'ailleurs ? Est-ce la question politique qui se mêle à tort à la question militaire et qui commande ces lenteurs ?...

« Si dures que soient les exigences de la situation... notre ville les supportera... puisqu'elle ne veut pas être la rançon de la paix, et qu'après un long passé d'honneur qu'elle trouve dans ses annales, elle ne veut pas déchoir. »

Le maire est allé porter cette pièce que lui avaient remise MM. Sturel et Michel, au maréchal Bazaine, avec lequel il a eu un long entretien.

Le commandant en chef a dit en propres termes à M. Maréchal que ce n'était point de son plein gré qu'il avait immobilisé son armée autour de Metz, et qu'en agissant ainsi il avait été mû par des considérations dynastiques toutes-puissantes. Il paraît décidé à ne plus tenter un effort sérieux pour rompre le cercle d'investissement et a donné au maire la triste nouvelle de la capitulation de Strasbourg.

Les Messins sont de plus en plus inquiets sur la situation qui va leur être faite. On sait de source certaine qu'un mystérieux inconnu venant des lignes prussiennes a été reçu par le maréchal Bazaine qui s'est entretenu seul avec lui. De fréquentes allées et venues entre les quartiers généraux français et allemands, les rigueurs de la censure militaire qui coupe impitoyablement dans les journaux tout ce qui pourrait déplaire aux Prussiens, et pour unique raison, dit « qu'il faut en ce moment ménager nos ennemis » pour ne pas entraver une action diplomatique, sur laquelle on ne s'expli-

que pas ; tout cela joint au départ subit du général Bourbaki pour une mission restée aussi secrète, livre les habitants aux plus cruelles appréhensions et accrédite les bruits de négociations qui circulent en ville.

CHAPITRE XX.

L'opération de Peltre. — La brigade Lapasset. — Retour triomphal. — Le fort de Queuleu. — Incendies. — La santé publique. — Mon blessé. — Le chalet Billaudel. — Le fort de Plappeville. — Le château de Ladonchamps. — Le théâtre Bellecroix. — Bruits divers. — L'affaire du 7 octobre.

On a commencé depuis quelques jours de petites opérations de fourrages qui n'ont malheureusement pas eu les résultats qu'on aurait pu en attendre si elles avaient été entreprises plus tôt, avant que les Prussiens aient fait main basse sur les provisions des campagnes environnantes.

Néanmoins, le pays est si fertile qu'il y a encore beaucoup à glaner. On sait que dans plusieurs fermes des récoltes importantes se trouvent emmagasinées et il paraît que le maréchal serait dans l'intention de les faire mettre sous la protection des forts.

L'autre jour c'était à Lauvallier, le lendemain à Vany, à Chieulles et près de Servigny.

Enfin j'apprends trop tard pour y assister en entier qu'une triple opération doit être faite sur Pel-

tre, Mercy et Colombey pour s'emparer des provisions que les Prussiens y ont amassées.

C'est le commandant Pittié du 24e de ligne, un fort aimable homme et un officier distingué, qui me donne cette nouvelle et me propose d'aller au-devant de la brigade Lapasset qui a dû opérer sur Peltre, une des premières stations de la ligne de Sarrebrück.

Nous montons en voiture et nous dirigeons vers la porte Mazelle pour aller rejoindre la route de Queuleu. Nous longeons les inondations de la Seille, dont les eaux ont été étendues pour former de ce côté une défense naturelle à la place.

Dans la zone des fortifications toutes les maisons de campagne et les guinguettes dont fourmillait cet endroit ont été démolies et les jardins en sont inondés. On voit émerger des eaux limoneuses de la rivière la tête des arbrisseaux, et quelques constructions que leur peu d'importance a fait échapper au marteau des démolisseurs disparaissent à moitié. Au loin, dans la direction du sud, la Seille paraît large comme un petit bras de mer et ses eaux étincellent au soleil.

La côte de Queuleu, avec son clocher pointu, domine le paysage; nous commencions à la gravir, lorsque nous apercevons à peu de distance des soldats de la brigade Lapasset escortant des prisonniers allemands. Ces hommes nous apprennent que nous avons délogé les Prussiens, fait de nombreuses prises, en un mot que la brigade Lapasset, après s'être

couverte de gloire, ramène tout un convoi de vivres.

Bientôt, en effet, nous apercevons le général qui descendait tout rayonnant, avec son aide de camp, la route que nous suivions. Derrière lui, quatre soldats portaient sur des branches entrelacées un cochon gras couronné de feuillage et qu'avec irrévérence ils nommaient Guillaume; un autre tirait par la patte un individu de la même espèce qu'il rouait de coups pour le faire avancer en l'appelant Bismark. D'autres portaient des chapelets de volailles, des pains, des bouteilles de vin et des quartiers de viande. Il y en avait aussi qui traînaient des vaches aux mamelles rebondies, des bœufs, des chèvres, des moutons, ou qui portaient de petits agneaux trop faibles pour accompagner leurs mères qui suivaient en bêlant.

Tous ces braves gens semblaient ravis; ils marchaient à la débandade, riant, chantant, heureux d'avoir été pour une fois tirés de cette croupissante inaction qui pèse tant au soldat français.

A la vue du commandant Pittié, le général a retenu son cheval, et il nous fait dans un langage énergique le récit succinct de son heureuse expédition :

« Il avait été décidé la veille, nous dit le général, qu'on essayerait de s'emparer des vivres et des bestiaux que les Prussiens avaient réunis à Peltre. Le général Frossard m'avait adjoint un régiment du 3e corps, le 90e, qui devait enlever le château de

Mercy, pendant que ma brigade attaquerait Peltre, où je retrouverais mon bataillon de chasseurs et les compagnies franches, que le chemin de fer devait amener.

« Tout s'est passé de point en point comme je l'avais préparé.

« Ce matin, à neuf heures, mes trois régiments étaient massés derrière les fermes de la Haute et de la Basse-Bevoye, entre le fort de Queuleu et le village de Mercy. A un signal donné par le canon du fort, le 90e s'élance sur le château de Mercy, protégé par deux tranchées qui sont attaquées de front par un bataillon déployé et les deux autres en colonne, tournant la position par les ailes, au pas de course, sans tirer un coup de fusil.

« Les Prussiens s'étaient barricadés à la hâte avec des pièces de bois, des meubles, et, des ouvertures pratiquées dans les murs, ils faisaient pleuvoir une grêle de balles sur nos hommes; alors seulement le 90e a ouvert le feu tandis qu'une trentaine d'hommes déterminés, armés de haches, se ruaient sur les portes et les fenêtres, les enfonçaient et sautaient dans le château dont une partie des défenseurs furent tués ou faits prisonniers, le reste a été abandonné dans les caves dont un incendie allumé barrait l'entrée; ils ont dû y périr.

« Pendant ce temps, je filais sur la droite avec les deux régiments de ma brigade (84e et 97e) sur le village de Peltre où mon arrivée coïncidait avec celle du train qui amenait de Montigny les chas-

seurs du 14°. Les braves petits soldats n'ont seulement pas attendu que le train fût arrêté; ils ont sauté sur la voie à portée de fusil du village de Crespy, dont ils ont pris le château après un semblant de résistance. Les Prussiens couraient comme des lièvres se réfugier dans le couvent des sœurs, où se trouvaient leurs officiers en train de déjeuner.

« J'ai rallié à la hâte mes deux régiments et je les ai lancés sur le couvent, dont les murs étaient percés de meurtrières. A quatre-vingts mètres, mes hommes ont été accueillis par une fusillade très-vive; ils ont pris le pas de course et ont escaladé les murs comme une volée de moineaux, puis ils sont tombés sur les Prussiens à la baïonnette, et ils en ont fait un massacre épouvantable. Je les voyais sauter de peur par les fenêtres; ils en trouvaient d'autres en bas qui les tuaient ou les faisaient prisonniers.

« Je suis entré dans la maison des sœurs; mes petits tringlots avaient tout chambardé; ils ont ainsi poursuivi l'ennemi, le délogeant de toutes les maisons avec un entrain du diable.

« Par malheur, nous avions été trahis par un homme qui vend de l'eau-de-vie aux Prussiens. La voie était coupée au delà de Peltre, et l'ingénieur du chemin de fer, M. Dietz, qui devait accrocher un convoi de bestiaux avec sa locomotive, en a été empêché.

« Néanmoins nous avons pris pas mal de victuailles comme vous voyez, et les hommes sont

contents; ce sont de braves gens, je les conduirais où je voudrais. Sur nos prisonniers nous avons trouvé des journaux allemands que mon aide de camp rapporte à l'état-major et dans lesquels nous allons sans doute avoir des nouvelles du dehors.

« En somme, je suis très-content de ma petite expédition et j'en voudrais bien faire tous les jours de pareilles. »

Nous remercions le général de son récit et le félicitons de l'heureux succès de son entreprise; nous nous décidons alors à monter au fort de Queuleu.

Ce fort est commandé par le colonel Merlin, qui est, je crois, le fils de cette spirituelle comtesse Merlin que j'ai connue dans mon enfance.

Les travaux en sont tout récemment terminés; il est entouré d'excellents ouvrages palissadés, qui le protégent contre une surprise. A l'entrée sont quelques prisonniers faits le matin, et que leur sort ne paraît point trop inquiéter. Presque tous ont la médaille de Sadowa; ils ont l'air arrogant, et répondent à peine aux questions qui leur sont adressées.

Nous pénétrons dans le fort, dont quelques officiers d'artillerie nous font obligeamment les honneurs. Des glacis nous voyons fumer, sur la droite, le château de Mercy que dévore l'incendie; en face évolue, dans la campagne, la division Montaudon qui vient de faire un fourrage du côté de Colombey. Il paraît que les canons du fort ont puissamment aidé ce matin la brigade Lapasset dans son opération sur Peltre, en envoyant des obus dans les tran-

12

chées ennemies, où ils ont fait de grands ravages.

L'incendie du château de Mercy a pris d'immenses développements; bientôt nous entendons le craquement lointain de la toiture qui s'abîme au milieu des flammes. Voilà, nous dit le colonel Merlin, où l'on aurait dû placer un fort. La position est belle en effet, et il y a longtemps que les Prussiens l'ont compris pour la première fois.

La nuit vient, et, sur divers points de l'horizon, les flammes de l'incendie viennent rougir le ciel; ce sont les Prussiens qui, pour prévenir un retour offensif de notre part, brûlent les approvisionnements que nous n'avons pas eu le temps d'emporter. Peltre et Colombey flambent à qui le mieux, tandis que des tourbillons de fumée noire s'élèvent des ruines fumantes du château de Mercy.

En rentrant en ville, nous apprenons le résultat des opérations tentées dans la plaine de Thionville, où nos tirailleurs ont atteint Bellevue et Saint-Remy. Partout l'entrain et la résolution de nos soldats ont triomphé de la résistance de l'ennemi, qui, furieux de ces échecs partiels, s'en est vengé en incendiant les localités que nos troupes abandonnaient après les avoir prises, *faute d'ordres.*

Depuis longtemps, les peuples civilisés avaient perdu l'idée de la guerre considérée à ce point de vue sauvage et cruel. Au début des hostilités, le roi de Prusse avait solennellement annoncé qu'il ne faisait point la guerre aux populations paisibles, aux non-combattants, et, depuis, ses troupes vo-

lent, pillent, incendient et assassinent, à sa plus grande gloire, dans le pays messin.

Nous savons à présent ce que vaut la parole de ce soudard couronné, royal hypocrite dont les jérémiades protestantes voilent bien mal la férocité et la barbarie allemandes. Quoi qu'il arrive, on se souviendra, et gare les représailles.

En ville, le relevé des actes de l'état civil publié par les journaux permet de remarquer un accroissement inusité de la mortalité, surtout chez les enfants. Les décès sont en moyenne de 14 ou 15 par jour. On les attribue au changement d'alimentation et aux exhalaisons des hôpitaux et des ambulances; la fièvre purulente, le typhus même, commencent à faire des ravages sérieux parmi nos blessés.

L'officier qui est chez moi, et que je soigne de mon mieux, presque gai au commencement de son traitement, est triste aujourd'hui et ne mange plus. Il a fallu, pour extraire la balle déformée qu'il avait reçue par ricochet, laisser les chairs se décomposer, et la gangrène a fini par se mettre dans l'énorme plaie qui résulte de sa blessure; les muscles sont à découvert, des chairs noires et empestées pendent tout autour, et chaque jour le mal fait des progrès, en dépit des soins énergiques et incessants dont il est l'objet.

La nuit il a des crises, le délire, il veut se jeter par la fenêtre, et je dois le faire recoucher de force. Le docteur La Chapelle n'attend rien de bon de lui.

— A tout prix, me dit-il, il faut qu'il mange et qu'il boive; donnez-lui ce qu'il voudra, mais sortez-le de cette torpeur.

Le pauvre garçon ne veut prendre autre chose qu'un œuf frais, et il est fort difficile de s'en procurer; encore en laisse-t-il plus de la moitié. J'essaye, d'après le conseil du médecin, de lui faire boire du vin de Champagne pour l'exciter; il trempe docilement ses lèvres dans le verre, mais refuse d'en avaler le contenu. Tout le jour, il dort, et sa tête pâle, amaigrie, repose sur l'oreiller qu'elle couvre d'une abondante transpiration ; les cheveux mouillés se collent sur ses tempes, le nez se pince, et sous les yeux s'accuse de plus en plus ce cercle bleuâtre précurseur de l'agonie.

En désespoir de cause, une grave opération est décidée, mais un mieux inattendu se produit tout à coup. La jeunesse, ce roi des médecins, a fait un miracle, et lorsque, assisté de l'excellent docteur Liégeois, M. La Chapelle arrive, dissimulant sous sa houppelande d'effrayants instruments de chirurgie, il s'aperçoit des progrès de la cure, et renonce avec joie à charcuter mon pauvre lieutenant. La teinture d'iode, l'alcool l'ont ressuscité, et plus encore les soins dévoués du docteur La Chapelle. D'incessantes irrigations ont assaini la plaie, rose et vermeille maintenant, et vaincu l'horrible gangrène. Il est sauvé et j'en suis heureux comme d'une victoire remportée sur les Prussiens ; celle-ci l'est sur la mort.

On commence à s'apercevoir — bien tard — que l'on a eu tort d'abandonner aux Prussiens les hauteurs qui commandent la place. Samedi, premier jour d'octobre, par un beau soleil, une colonne, composée d'infanterie et de soldats du génie, a attaqué Lessy et la sapinière qui domine ce village sur la droite. J'ai assisté à l'engagement qui a été très-vif. Nos hommes, divisés par petites troupes, garnissaient, en se dissimulant, les sentiers qui mènent à la sapinière, tandis que le gros de nos forces délogeait de Lessy un bataillon prussien et quelques hulans. Aux premiers coups de fusil, les crêtes se sont couronnées d'uniformes sombres qui ont engagé avec les nôtres une vive fusillade. C'est absolument, d'où je suis, le crépitement d'une poignée de sel sur le feu. Toujours muni de mon brassard protecteur, je m'avance prudemment, m'abritant de mon mieux derrière les accidents de terrain; je traverse une petite voie ferrée, qui a servi aux travaux des forts et je remonte vers la sapinière où la fusillade est des plus vives en ce moment. J'entends comme des susurrements d'abeilles, de petits sifflements suivis d'un « *flac* » très-caractéristique : ce sont des balles qui viennent mourir à quelques mètres, ou s'aplatir sur des pierres. Je suis dans un sentier creux qui contourne la colline; au premier détour, je vois nos hommes entrés déjà dans la sapinière et qui, avançant d'arbre en arbre, se dirigent vers un petit chalet, connu sous le nom de chalet Billaudel. Derrière eux, les sapeurs du génie abat-

tent les sapins sous une grêle de balles. L'œuvre est périlleuse. Du bois de Châtel où ils s'abritent, les Prussiens ajustent nos hommes avec une précision meurtrière et, en fin de compte, le travail est interrompu; trop de braves gens sont tombés déjà pour un petit intérêt.

Mais nos petits fantassins ont enlevé le chalet et nettoyé la sapinière. Devant leur irrésistible élan, les Prussiens ont reculé, malgré les efforts de leurs officiers. Dans les combats de mousqueterie ou à l'arme blanche, le résultat nous est toujours favorable. Le feu de l'ennemi se ralentit peu à peu. On est entré dans le chalet où les soldats ont pris des papiers et des journaux que les officiers n'ont pas eu le temps d'emporter. Lessy est également occupé et mis aussitôt en état de défense.

Nous avons heureusement peu de blessés ; cependant une compagnie du 33e a beaucoup souffert. Quant aux Prussiens, ils ont perdu beaucoup de monde et nous leur avons fait trente prisonniers.

Le lendemain, je suis allé visiter le fort de Plappeville ; tout est en mouvement dans ce fort; la plupart des officiers sont debout sur les glacis, inspectant avec leurs lunettes la plaine de Thionville. On m'apprend qu'un de nos avant-postes, qui s'était emparé par surprise du château de Ladonchamps, en a été délogé et qu'on est en train de le reprendre en ce moment et de s'y fortifier[1].

1. Le château de Ladonchamps est sur la droite de Woippy,

Je vois, en effet, à l'aide de ma jumelle, le gros de nos troupes qui s'agite dans la plaine, semblable à une fourmilière, un peu plus loin les tirailleurs sont déployés, qui se canardent avec les Prussiens. Dans les bois qui couronnent les hauteurs dominant la plaine de Thionville, ceux-ci ont établi des batteries qui envoient force obus à nos réserves et que contre-bat, mais de loin, le fort Saint-Julien. Nos soldats avancent quand même et forcent à reculer les tirailleurs ennemis.

Je suis tout occupé à suivre de l'œil ce combat qu'éclaire un joyeux soleil, lorsque le capitaine Cahen me prévient que l'on va essayer à côté de moi une pièce de 24 court, nouvellement posée sur son affût.

Un premier coup, tiré à blanc, m'assourdit, tant a été violente la détonation. La pièce est remise en place et pointée cette fois avec soin, car elle va cracher sur un gros de Prussiens qu'on voit dans une clairière un de ces pains de sucre en fonte qui pèsent quarante-huit livres et démolissent une masure du premier coup.

Au commandement de feu, le coup part et tout le monde se précipite pour voir où tombera le projectile qui s'éloigne avec ce sifflement particulier aux obus à ailettes, qui semble le battement d'aile de quelque oiseau sinistre. Quelques secondes s'écou-

à quelques centaines de mètres en avant. C'est une construction Louis XIII, qui appartient à l'ancienne famille qui porte ce nom.

lent, puis une faible détonation, suivie d'une fumée blanche, nous apprend que le message s'est arrêté un peu en deçà de son adresse.

Mais déjà la pièce est remise en place, chargée, et un officier la pointe avec la plus extrême attention. Feu! un second coup, messager de mort, suit sa course furieuse vers ce groupe noirâtre que je vois remuer au loin. Tout à coup l'obus éclate, un grand vide se fait au milieu des Prussiens, qui se dispersent dans la plus grande confusion. Quelques points noirs sont restés immobiles, ce sont les morts; la pièce a étrenné.

On ne s'imagine pas comme la guerre rend féroce. Je ne pourrais voir tuer un homme de sang-froid, mais mon cœur bat de plaisir à l'idée que quelques ennemis ont mordu la terre, et je pense au mot de Néron.

Le feu diminue d'intensité, les Prussiens sont obligés de nous abandonner Ladonchamps et de se retirer au delà de Saint-Remy. Ils tirent de leur échec la vengeance habituelle, et bientôt, dans la plaine de Thionville, on voit tourbillonner la fumée noire des incendies; c'est, disent les officiers du fort, Olgy qui brûle; bientôt d'autres incendies s'allument du côté de Saint-Remy.

Je redescends lentement par la route en lacet qui contourne le mont Saint-Quentin. Les rayons obliques du soleil couchant teintent en rose les collines et dessinent de grandes ombres dans la plaine, où serpente la Moselle argentée, sur laquelle plane

une légère vapeur. L'heureux et riche pays ! pourquoi faut-il qu'il soit ainsi dévasté par ces hordes, qui font, au xixe siècle, une guerre de barbares!

Aujourd'hui, lundi 3 octobre, réouverture du théâtre de Metz, non pas dans la salle de la préfecture, encombrée pour le moment par les provisions de l'intendance, mais dans l'enceinte même du fort Bellecroix. Les artistes sont les comédiens ordinaires du 10e bataillon de chasseurs et du 63e de ligne, le lustre est avantageusement remplacé par un beau soleil d'automne.

Le commandant du 10e chasseurs, M. Lesert, a envoyé des invitations aux dames de la ville, et pour la circonstance les fraîches toilettes sortent des armoires, et les gardes-malades quittent un instant leurs blessés.

Le rendez-vous est à deux heures, sur la place d'armes du fort. Un petit théâtre a été improvisé, la musique militaire sert d'orchestre et entame une grande marche pendant que l'on prend place sur les bancs disposés circulairement.

Une volée de canons envoyée aux Prussiens par le fort de Queuleu remplace avantageusement les trois coups traditionnels ; cette musique en vaut une autre.

Voici le programme de la représentation :

Grande marche.
Vive le Picton.
Souvenirs de Baden-Baden.

Les Tribulations d'un cocher.
Les Chasseurs.
L'Enclume.
Le Petit Pillou.
Les Bords du Rhin.
Vive M'sieu le Maire.
Le Charlatan.

On a beaucoup ri et particulièrement applaudi un spirituel fantassin dans la scène comique intitulée : *Vive le Picton*, ainsi que le chœur des chasseurs, fort bien accompagné par la fanfare du 10e bataillon. Il commençait à faire un peu froid, les dames ont remonté leurs châles, ramené sur elles leurs manteaux et sont restées jusqu'à la fin. Après quoi l'on s'est séparé, remerciant nos braves soldats de trouver encore le temps de nous distraire, lorsqu'ils savent si bien l'employer à nous défendre.

Les nouvelles les plus contradictoires n'en continuent pas moins à circuler, on parle d'une grande victoire remportée le 24 sur les Prussiens, auprès d'Étampes, par un mouvement combiné des armées de Paris et du Midi; mais ce ne sont que des rumeurs. On parle aussi des négociations pour la paix entre M. Jules Favre et M. de Bismark, mais nul ne sait quel en est le résultat, ou ceux qui le savent ne le veulent pas dire.

Le 4 octobre, je publiais dans l'*Indépendant de la Moselle* l'article suivant, qui n'était, avec ses erreurs matérielles, ses hypothèses, ses espérances, ses

prévisions plus ou moins hasardées, qu'un reflet de la pensée de ceux qui m'entouraient, un écho de leurs conversations, dont le sort de la patrie, et partant celui de la cité, de la famille, était le seul aliment.

La paix sera-t-elle signée, ou la guerre va-t-elle continuer? Telle est la question que chacun se pose depuis que les feuilles françaises ou allemandes, qui sont tombées entre nos mains, nous ont appris que des négociations avaient été entamées entre les belligérants.

Comme l'ambassadeur antique, M. Jules Favre se serait présenté fièrement devant M. de Bismark, tenant enfermées la paix et la guerre dans les plis de sa robe d'avocat.

Que s'est-il passé entre ces deux hommes, représentant deux partis aussi opposés que la monarchie presque de droit divin et la république? Le bruit n'en est pas parvenu jusqu'à nous.

Mais connaissant, d'une part, les prétentions de la Prusse, de l'autre la circulaire adressée par le nouveau ministre des affaires étrangères à nos agents diplomatiques, il n'est pas impossible de reconstruire, au moins approximativement, l'entretien de ces deux hommes d'État.

L'insolence naturelle du ministre du roi Guillaume, doublée par les premiers succès des armes prussiennes, — succès chèrement achetés — a dû se heurter bien vite contre l'âpre fierté du représentant de la France.

Tous les artifices de langage du diplomate ont été déjoués par la perspicacité de l'ancien bâtonnier.

M. de Bismark a donc infructueusement tenté d'accorder les prétentions actuelles du roi de Prusse avec la proclamation lancée par ce prince au début de la guerre.

Sous la peau du lion perce l'oreille du renard, a dû dire le grand orateur, et toutes vos finesses sont cousues de fil blanc. On veut reprendre l'œuvre gigantesque de spoliation entreprise par le grand Frédéric, et cela en dépit du droit des gens et de la foi jurée, *per fas et nefas*, mais en vain.

La France, un moment surprise, est toujours l'épée de l'Europe. Elle eût, pour la paix du monde, accepté des conditions honorables, qui découlaient de la situation même des choses ; elle repousse des conditions déshonorantes qui n'auraient même pas pour avantage de nous donner une paix durable.

C'est donc la guerre que veut la Prusse ; soit, elle l'aura, mais à outrance, et nous lui montrerons que l'on ne conquiert pas un peuple jaloux de son indépendance.

Grâce à l'héroïque résistance de nos places fortes, la meilleure partie de l'armée prussienne est retenue dans l'Alsace et la Lorraine. Paris, à son tour, défendu par ses forts et par 300,000 hommes qu'un chemin de fer de ceinture peut porter rapidement sur tous les points menacés, Paris, la vaillante cité

de 1815, va détruire en détail l'armée plus nombreuse que solide dont elle est investie (!!!).

Pendant ce temps, les cadres de l'armée de Lyon et de l'armée de l'Ouest se remplissent rapidement ; Garibaldi vient à nous avec ses partisans; les gardes nationales s'organisent dans toute la France, et tout homme en état de porter un fusil veut marcher contre l'envahisseur.

Bientôt le froid et la maladie vont sévir sur ces soldats sans tentes, sans abris. Tous ces pères de famille arrachés à leur pays, à leurs affections, à leurs intérêts, conduits souvent à coups de bâton, vont songer au retour.

Ils apprendront par leurs journaux qu'un soulèvement patriotique a eu lieu dans l'Allemagne, que leur propre pays est en état de siége, que les meilleurs citoyens sont jetés en prison pour une parole courageuse. Alors ils regretteront de risquer chaque jour leur peau pour la plus grande gloire d'un Hohenzollern, la schlague n'y fera plus rien, ils déserteront, ils fuiront devant la France debout, furieuse et frémissante.

Prenez garde alors aux haies qui bordent les chemins, ne longez point les murs, fuyez les villages et même les bois, vos retraites habituelles, évitez surtout les abords des puits où pourrissent encore les soldats de la Sainte-Alliance, car derrière chaque haie, chaque arbre, chaque mur, chaque maison, vous verrez luire une arme dirigée contre vous.

Vous reconnaîtrez enfin, mais trop tard, qu'on ne vole pas la France comme un duché du Danemark et, pareils au corbeau qui voulait emporter un mouton dans ses serres impuissantes, vous périrez par l'excès de votre gloutonnerie...

L'événement est venu démentir ces prédictions; mais au moment où je les hasardais, elles étaient encore dans la logique des choses; la fureur patriotique est contagieuse, et les Messins étaient alors montés à un diapason tel qu'il était bien difficile de ne pas se laisser gagner.

Cette animation croissait en raison de l'inactivité des troupes, qui murmuraient elles-mêmes et dont les officiers se rongeaient les poings. Depuis le 1er septembre, il n'y avait eu que de rares engagements; le château de Ladonchamps, que les Prussiens sont furieux de s'être laissé reprendre, est le point de mire des batteries qu'ils ont établies à Noroy, à Fèves, à Sémécourt et autres lieux, mais il paraît que ce qui est bon à reprendre est bon à garder, et, en dépit d'une pluie d'obus, nos hommes s'y maintiennent. On y a logé quatre pièces de 12, car les Prussiens n'y avaient d'autre artillerie que des tuyaux de poêle juchés sur des charrues, ce qui, de loin, figurait les fameux canons dont on parlait tant à l'état-major. Depuis ce temps on rend coup pour coup, et des tranchées profondes abritent nos tireurs, qui, l'œil aux aguets, le doigt sur la détente, ne laissent point paraître un casque pointu sans le saluer de la bonne façon.

Le 6 au soir, je reçois avis qu'on va essayer de donner la main à Thionville, où nous attendent des provisions venues de la frontière du Nord, et qu'un très-grand coup sera peut-être tenté. Ce qui me ferait croire à une tentative de sortie sérieuse, c'est que les hommes ont reçu le complément de leurs vivres de campagne, et que le service du train des équipages a dû être réorganisé et le nombre des voitures considérablement restreint.

Le lendemain matin, je vais trouver mes amis du 3e corps; ils ne savent pas de quoi il s'agit; tout ce qu'on leur a dit c'est qu'un mouvement doit avoir lieu dans la plaine de Thionville et qu'ils vont faire une diversion sur la droite. Cela ne fait pas mon compte, c'est la principale affaire que je veux voir, et je reviens en toute hâte du camp de Bellétange dans Metz, que je traverse pour regagner la voie ferrée et la route de Woippy. Le temps était couvert le matin, mais le soleil a fini par percer; la journée sera chaude.

Arrivé au village de Woippy, les gendarmes m'obligent d'arrêter ma voiture, je confie mon cheval jaune à un brave débitant, et mon sac en bandoulière, mon brassard au bras, je me dirige vers la Maison-Rouge où doit se trouver un avant-poste. Il est une heure environ ; je grignote un morceau de pain sur le bord de la route, lorsqu'un feu très-nourri de mousqueterie, auquel répondent les pièces de position des Prussiens, m'apprend que le combat est sérieusement engagé.

Je me lève comme mû par un ressort et reprends mon chemin; je suis dépassé bientôt par les grenadiers de la garde et deux batteries de l'artillerie de la garde, qui m'obligent à me jeter dans la campagne, je les suis du mieux que je puis et j'arrive bientôt au poste de la Maison-Rouge. J'y retrouve un officier du 1er grenadiers, avec lequel je me suis quelquefois rencontré et qui m'apprend que le véritable objectif du mouvement est un fourrage à exécuter sur les fermes des Grandes et des Petites-Tapes, situées un peu au delà de Saint-Remy. « Peut-être, ajoute-t-il, a-t-on l'intention de pousser plus avant, mais je ne le crois pas. »

Cette confidence refroidit singulièrement mon ardeur. Comment croire cependant que l'on fait donner presque toute la garde, les 3e et 4e corps, tout cela pour quelques bottes de paille? En attendant, le tintamarre redouble; quelques obus prussiens sont venus éclater juste auprès de la tranchée qui protége la grand'garde de la Maison-Rouge; ce sont, dit-on, les zouaves et les chasseurs de la garde qui donnent avec les voltigeurs.

Des voitures de l'ambulance viennent de se porter en avant, aussi les mules chargées de cacolets. Je les suis de loin sur la route de Luxembourg, plantée de beaux arbres verdoyants dont quelques-uns ont été décapités par les obus. Bientôt j'embrasse d'un coup d'œil presque tout le champ de bataille; des hauteurs qui sont sur ma gauche, s'élève une fumée intense; nos hommes ont à lutter là contre les tirail-

leurs et l'artillerie ennemie dont les obus égarés viennent labourer les champs en deçà du château de Ladonchamps. J'ai dépassé la tranchée où nos fantassins sont aux aguets; l'un d'eux me crie : « Ah! vous allez où il fait chaud, vous, bonne chance! »

C'est la division Grenier, m'a-t-on dit, qui opère sur la gauche; c'est un peu loin pour moi, sans quoi j'eusse aimé voir au feu son brave général; j'avance toujours, en dépit des obus qui deviennent plus fréquents et dont un plus familier m'a forcé de saluer malgré moi. Bientôt j'aperçois nos tirailleurs disséminés dans la plaine et dans les vignes, et quelques balles passent à mes côtés. A gauche de la route ce sont les uniformes sombres des petits chasseurs et sur la droite les pantalons rouges des voltigeurs.

Le combat est des plus vifs, une fumée blanche d'où jaillissent des éclairs enveloppe nos hommes, l'horrible concert va toujours crescendo, c'est la splendeur de l'horrible.

Néanmoins, l'instinct de la conservation m'oblige à chercher un abri derrière un gros arbre. Contre un obus ce serait un faible rempart, mais il me garantit des balles.

A ce moment, il me semble que nos hommes font un mouvement de retraite; mais non, ce sont des soldats qui ramènent une troupe assez nombreuse de prisonniers. Ces hommes portent au lieu du casque à pointe des schakos avec une croix blanche.

Ils sont accompagnés d'un aumônier français, l'abbé Lancier, qui s'entretient avec eux en épongeant son front baigné de sueur. Le pauvre homme est littéralement gris de poussière.

Je m'approche et j'offre ma gourde à l'abbé qui me demande la permission de la passer à son voisin, un grand jeune homme blond à l'œil bleu, au teint pâle, à l'air doux.

« Ce sont, me dit l'aumônier, des Polonais du grand-duché de Posen que nos hommes ont pris dans les fermes des Tapes, en train de boire et de mettre le feu aux bâtiments. Ils ne sont pas tendres, vous le savez, pour les incendiaires, et ces pauvres gens avaient beau dire qu'ils se rendaient, qu'ils étaient Polonais, on en faisait un affreux carnage lorsque je suis arrivé.

« A ma vue, ils se sont précipités vers moi, en me baisant les mains et en criant : *Polen! Polen! Catholick*[1]! Les malheureux s'attachaient à ma soutane. Ce spectacle a ralenti la fureur des soldats, et j'ai profité d'un instant de répit pour les obliger à les faire prisonniers. Aussi sont-ils ravis, les pauvres enfants, d'en être quittes à si bon compte; surtout depuis que je leur ai promis qu'on les traiterait avec douceur. »

Pendant cette conversation, nous étions revenus à la Maison-Rouge où les prisonniers ont été accouplés et de là dirigés sur les forts, après qu'on eut

1. Polonais! catholiques!

pris sur eux les journaux et les papiers dont ils étaient porteurs.

Nous sommes rejoints par des chasseurs de la garde qui ont tué tous les servants d'une batterie formidable du côté de Ladonchamps; ils ramènent les chevaux harnachés, sans avoir pu enclouer les canons, qui sont à culasse mobile. On n'a pas l'idée d'une incurie pareille. Les chasseurs se sont fait écharper pour se rendre maîtres de la batterie et l'on n'a même pas pensé à leur donner les moyens de la ramener, ou tout au moins de la détruire.

Une mauvaise nouvelle nous arrive; le général Gibon dont la brigade avait un instant battu en retraite devant un ouragan de fer et de feu, s'est élancé en avant en criant à ses hommes : « N'ayez pas peur, mes enfants, je vous servirai de gabion! » L'héroïque soldat a tenu parole, et quelques instants plus tard, il tombait grièvement blessé; mais il avait ramené sa brigade!

La nuit survient bientôt; elle tombe vite en octobre. Le fourrage projeté sur les Grandes et les Petites-Tapes a échoué et nous devons avoir un grand nombre d'hommes hors de combat, à en juger par le nombre de blessés que nous ramènent les voitures d'ambulance et par celui des écloppés qui reviennent en tirant la jambe et s'appuyant sur leur chassepot.

Pourtant, tout le terrain indiqué par les ordres de l'état-major avait été conquis, et nos soldats expriment tout haut leur étonnement de battre sans cesse

en retraite après avoir battu l'ennemi. Probablement, le commandant en chef médite quelque plan très-compliqué, dont ce sanglant combat est une des phases, et la discipline veut qu'on obéisse sans chercher à comprendre.

CHAPITRE XXI.

La vie des camps. — La pluie. — La mortalité. — Encore la question des vivres. — Protestations contre l'éventualité d'une capitulation. — Les commandants de la garde nationale reçus par le maréchal Bazaine. — Nouvelles de l'intérieur transmises aux troupes.

Après l'inutile tentative du 7 octobre, dans laquelle nous avions perdu plus de 1,200 hommes pour un résultat absolument négatif, l'armée avait repris ses cantonnements habituels; et dès lors il fut tacitement convenu que l'on attendrait sans bouger le résultat des événements extérieurs. On ne comptait plus sur un effort du général en chef; il devenait trop évident que sa volonté bien arrêtée était de rester sous les murs de Metz, et l'on s'étonnait même que cette idée, une fois implantée dans son esprit, il eût sacrifié tant de braves gens dans les dernières affaires [1].

1. L'affaire du 7 octobre a été depuis comparée à celle de Buzenval durant le siége de Paris. « Ah! ils veulent se battre, aurait dit le maréchal Bazaine, eh bien, je leur en fournirai l'occasion. » Telle est la réponse qui aurait été faite à ceux qui se faisaient l'écho des plaintes de l'armée, lasse de son inaction.

Dès lors, chacun s'arrangea pour s'accommoder le mieux possible aux circonstances présentes et les régiments prirent leurs mesures pour s'installer plus commodément dans leurs campements. Bientôt, grâce au génie industrieux de nos soldats, on vit s'élever des gourbis, sortes de huttes formées avec des frondaisons habilement entrelacées, des baraques faites avec des planches maraudées çà et là, voire des maisons en pierre, construites sans plâtre ni ciment, à la façon des murailles cyclopéennes.

Au camp de Bellétange, qui confinait l'admirable pépinière de M. Simon-Louis, on s'était livré à de véritables travaux d'art. Ce camp était occupé par le 51e de ligne, ayant à sa droite, vers la route de Grigy, le 18e bataillon de chasseurs et la compagnie de partisans et à sa gauche le 62e de ligne qui faisait brigade avec lui. Les deux premiers bataillons occupaient un vaste champ et étaient séparés par un petit ravin du troisième bataillon. Ce dernier campait dans un autre champ bordé par la route de Borny, dont on apercevait le petit château avec ses grands arbres et sa tour crénelée.

Dans cette inactivité forcée, mon ami Estienne avait développé toute les ressources de son génie inventif. Il avait commencé par jeter un pont sur le ravin plus facilement et à moins de frais que n'eût pu le faire un ingénieur de profession. Puis, il avait élevé des gourbis et bâti une véritable maison, dont la porte seule était un chef-d'œuvre. N'ayant pas de gonds pour la faire pivoter sur son axe, il avait ima-

giné un système fort ingénieux. Un bâton pointu par le bas, et servant d'axe, tournait sur le fond d'une bouteille renversée et enterrée profondément. C'était simple comme l'œuf de Christophe Colomb, et cependant cette porte fit l'admiration du régiment.

Il y eut ensuite une véritable cheminée en brique, avec supports et tablette en terre glaise et ornée de médaillons charmants, car j'oubliais de dire qu'Estienne était un habile modeleur. Le mobilier fut bientôt complété. Une table, des chaises, c'est tout ce qu'il faut pour manger, boire, fumer et causer en lisant les journaux du cru.

La pluie avait obligé les soldats à tendre leurs tentes sur de petits mamelons artificiels entourés d'une rigole pour l'écoulement des eaux pluviales; ces rigoles communiquaient entre elles et aboutissaient au ravin.

C'est dans ce petit coin de terre, à une demi-portée de chassepot des grand'gardes, qu'on devisait des choses de la guerre, comparant les exploits de Crimée ou d'Italie à ceux du maréchal Bazaine; et souvent, dans son langage énergiquement imagé, le troupier, qui sait mal farder la vérité, lançait à l'adresse du général en chef quelque quolibet cruel, quelque mordante épithète, dont il eût été sans doute mal satisfait si, comme le vizir Giaffar, il eût parfois quitté sa belle et confortable résidence du ban Saint-Martin pour aller rôder autour des tentes à l'heure de leur popote.

Le sujet de toutes ces conversations était l'inac-

tion forcée où vivait l'armée, s'énervant dans l'attente d'un secours qui n'arrivait jamais. Le soldat qui s'ennuie devient facilement un être malfaisant; les jolies maisons de campagne des environs de Metz ne tardèrent pas à être la proie des maraudeurs, qui foisonnent toujours dans les armées inactives; bientôt même les déprédations furent si graves et si nombreuses que l'on dut publier contre eux un ordre du jour spécial. Il est inutile d'ajouter que, comme tant d'autres, cet ordre resta lettre morte. Le pillage continua comme devant, et la campagne finit par présenter l'aspect d'un verger dépouillé par les chenilles et les sauterelles.

Dans leur ardeur de détruire, les maraudeurs n'épargnaient même pas ce qui ne pouvait leur servir à rien. Ils brisaient, cassaient les boiseries, coupaient, déracinaient les arbres fruitiers, les plants de vigne, arrachaient les serrures, cassaient les vitres, en un mot commettaient plus de dégâts que l'ennemi dans une ville prise d'assaut. On le savait bien à l'état-major général, mais le moyen de se montrer sévère envers des hommes dont on laissait les mauvais instincts se développer dans l'inaction, qui avaient pour la plupart pris ces habitudes en Chine ou au Mexique, et dont un jour ou l'autre on pouvait avoir à éprouver le dévouement à la personne du chef. Les *Commentaires* de César nous avaient de longue date initiés à cette corruption latente.

La pluie a repris et avec elle son cortége obligé de maladies. En effet, la mortalité a notablement aug-

menté tant en ville que dans les ambulances. Mon blessé, lui, ne semble pas s'en apercevoir; la jeunesse aidant, l'appétit a repris le dessus et de telle façon qu'on est obligé d'en modérer l'intempérance. Mais tous ne s'en sont pas si heureusement tirés. Le 9 octobre, le chiffre officiel des pertes éprouvées par l'armée de Metz se monte à 38,138 hommes, tués, blessés ou disparus. En ville, les gens malades ou de complexion délicate, et surtout les enfants, succombent aux privations et au mauvais air. La moyenne des décès y est de 18 à 19 par jour. C'est aussi à partir de ce jour que la ration de pain de l'armée est brusquement réduite de 500 grammes à 300.

On dirait que l'on prend à tâche de décourager et la ville et l'armée, les bruits les plus contradictoires continuent à circuler. On a vu des voitures d'officiers généraux s'arrêter à la porte d'un tailleur de la rue du Petit-Paris. Par l'indiscrétion d'un ouvrier, on a su qu'un général français se faisait faire des habits bourgeois, et l'on raconte, à qui le veut entendre, que c'est le général Bourbaki qui va chercher l'impératrice et le prince impérial pour les ramener à Metz et faire reconnaître ce dernier par les troupes : le pavois mérovingien!

D'autre part, on a reçu l'ordre aux avant-postes de ne tirer que pour se défendre. Je suis allé en effet à la grand'garde de Bellecroix, sur la route de Boulay. Là, comme je voyais à bonne portée un officier prussien qui lorgnait de notre côté, j'avais déjà saisi une excellente carabine dont j'étais porteur, pour

le dégoûter de sa curiosité, lorsque l'officier de tranchée m'a empêché de tirer. « Nous avons, m'a-t-il dit, l'ordre de ne pas tirer les premiers, sans quoi, a-t-il ajouté, il y a longtemps que je l'aurais fait descendre par mes hommes, ce grand serin là. »

Tout cela se dit, se colporte en ville et augmente l'animation des habitants, accrue déjà par les craintes que lui fait éprouver la question des vivres. Coup sur coup deux tardives résolutions ont été prises, l'une enjoignant aux détenteurs de blés et de farines d'en faire la déclaration avant le 11 octobre, et l'autre datée du 10 du même mois, interdisant la sortie de la ville aux blés, farines et denrées fourragères. Enfin le bruit court que — tardivement encore — les boulangers ne pourront désormais délivrer du pain qu'aux porteurs de cartes de consommation.

Il faut laisser ici la parole au conseil municipal de Metz, qui explique ainsi et justifie les appréhensions des habitants.

« Dans l'intervalle venait de se produire, les 12 et 13 octobre, un grave incident. Pour compléter la mesure de réquisition des blés et farines dont l'arrêté du 15 septembre avait prescrit le recensement chez les particuliers, le commandant supérieur avait, le 7 octobre, enjoint à tous les détenteurs de ces denrées de venir en faire à l'hôtel de ville la déclaration, avant le terme du 11 de ce mois (V. plus haut). Il avait, en même temps, institué des com-

missions mixtes de perquisition, chargée de contrôler, par des visites domiciliaires, les déclarations. Ces commissions, composées de membres du conseil et d'officiers, étaient réunies le 12 au matin à l'hôtel de ville, pour commencer leurs opérations, quand le général Coffinières, qu'on n'y avait guère vu jusque-là, s'y présenta lui-même et leur déclara que, par ordre du maréchal Bazaine, c'est, non pas aux greniers de la ville, comme on l'avait annoncé, mais aux magasins de l'armée que devront être portés les grains qu'on va recueillir. Il ajoute que du reste, l'armée est près de nous quitter et qu'elle s'éloignera, soit en se frayant un passage par la force, soit par suite d'un arrangement (*sic*), que la ville alors restera exposée à un bombardement inévitable, car les Prussiens, sans s'arrêter aux lenteurs d'un siége méthodique, ont l'intention de brusquer ainsi l'attaque des places qu'ils veulent enlever. ***On devra s'attendre dès lors, dit-il, à des choses effroyables*** (sic). »

On ne s'imagine pas un pareil langage de la part d'un commandant supérieur, chargé de maintenir l'énergie dans la population et non de l'énerver ; on verra plus loin que de semblables essais d'intimidation furent tentés sur l'armée ; ils devaient avoir bien peu de prise sur ses soldats héroïques, mais on n'osa pas moins s'en servir.

Le lendemain, une lettre cette fois du général Coffinières, apprenait au conseil l'horrible situation des subsistances, et ***réquiérait*** le maire de

mettre en commun les subsistances de la ville et de l'armée.

L'indignation dicta immédiatement au conseil une adresse au général, dans laquelle il exprimait son douloureux étonnement d'être si tardivement instruit de la situation de l'armée.

Le général répondit de suite à cette adresse par la lettre suivante :

« *Metz, le 14 octobre 1870.*

« Monsieur le Maire,

« Le conseil municipal de Metz m'a fait l'honneur de m'adresser une lettre dans laquelle il exprime les sentiments les plus nobles et les plus patriotiques.

« Je m'empresse de vous remercier de cette manifestation qui est loin de me surprendre, car je n'ai jamais douté de l'ardent concours que la population de Metz donnera aux troupes chargées de la défense de notre forteresse. Vous pouvez compter également sur l'énergie avec laquelle nous accomplirons notre devoir. Tout ce qui sera humainement possible de faire, nous le ferons sans aucune hésitation. Mais je vous prie de dire à vos administrés que, pour atteindre ce résultat désiré par tous, il faut surtout le calme qui caractérise les gens fermement résolus, et qu'il importe de rester unis, en évitant avec soin tout ce qui pourrait ressembler

à l'indiscipline, à la sédition et aux vaines déclamations; *il importe surtout d'exclure la politique de nos préoccupations, parce que la politique est un dissolvant qui ne peut que troubler l'harmonie qui doit régner parmi nous.*

« Un gouvernement de fait existe en France; il a pris le titre de gouvernement de la défense nationale; *nous devons reconnaître ce gouvernement* et attendre les décisions qui seront prises par l'Assemblée constituante élue par le pays. En attendant sa décision, nous devons nous rallier au cri que vous poussez vous même : « *Vive la France!* »

« Vous me dites que la population a été péniblement surprise d'apprendre que les ressources en subsistances étaient très-limitées. Il était cependant facile de se rendre compte que, lorsqu'une population civile et militaire de plus de 230,000 âmes a tiré pendant deux mois tous ses vivres d'une place comme Metz, il ne doit plus rester que de faibles ressources.

« Du reste, je n'ai jamais fait mystère de cette situation des subsistances; la réduction de la ration de l'armée, les recensements faits en ville, les mesures prises pour assurer le service de la boulangerie, et les conversations que j'ai eues soit avec M. le Maire, soit avec des habitants de la ville, démontrent suffisamment l'épuisement progressif de nos vivres.

« Il serait d'ailleurs inutile de récriminer sur le

passé et de rejeter la responsabilité sur les uns ou sur les autres.

« Envisageons courageusement la situation telle qu'elle est, et, comme vous le dites avec beaucoup de raison, subissons-en les conséquences avec énergie et avec la ferme résolution d'en tirer le meilleur parti possible.

« Le général de division, commandant supérieur de la place de Metz,

« F. COFFINIÈRES. »

Malgré le ton embarrassé et les lieux communs de cette réponse, la reconnaissance explicite du nouveau gouvernement satisfit, dans une certaine mesure, l'opinion qui, deux jours auparavant, avait poussé des officiers de la garde nationale à enlever, aux acclamations de la foule, l'aigle qui surmontait le drapeau de l'hôtel de ville.

Cette lueur d'espérance fut bien vite dissipée, lorsque l'on apprit, par des indiscrétions, le départ des généraux Bourbaki et Boyer, coïncidant avec un double projet de restauration bonapartiste et de capitulation. Dès lors la méfiance contre le maréchal Bazaine devint générale, non-seulement en ville, mais dans l'armée; on ne se gênait pas pour l'exprimer, et ces propos étaient rapportés au général en chef par les argus qu'il avait à sa disposition.

Les journaux se font l'écho des plaintes des ha-

bitants et malgré la prudence et le ton mesuré des allusions qu'ils osent hasarder, la censure militaire les rature impitoyablement. Au cercle de l'hôtel du Nord, fréquenté par des officiers et par les libéraux de la localité, les bruits de trahison circulent déjà et l'on commence à prêter au maréchal Bazaine les projets de rendre la place sans coup férir, bien que sur ses instances, la garde nationale vienne d'être autorisée à garder les portes de la ville conjointement avec la troupe.

Le 15, nouvelle alerte. Toute la nuit on avait entendu le bruit du canon, et les officiers du fort Saint-Julien affirmaient qu'une bataille se livrait dans la direction de Pont-à-Mousson, au delà d'Ars-sur-Moselle. Un rapport est fait au maréchal, et la journée se passe dans l'anxiété la plus vive au milieu des bruits les plus contradictoires; or, comme on aime toujours à se persuader ce que l'on espère, celui qui s'accrédite le plus facilement, c'est qu'une armée vient à notre secours.

On n'apprit que le lendemain la réponse du commandant en chef : « Je sais quelle est cette canonnade, avait-il répondu aux officiers qui lui portaient ces nouvelles, c'est le bombardement de Thionville qui commence. »

La vérité est qu'il s'agissait du bombardement de Verdun, qui fut canonné les 13, 14 et 15 octobre par les Prussiens.

Cependant le maréchal s'inquiétait un peu de ces rumeurs. Dans un communiqué placardé aux quatre

coins de Metz, il adjurait les habitants d'avoir confiance dans sa loyauté, et affirmait n'avoir jamais reçu la moindre communication du gouvernement, malgré toutes les tentatives faites pour établir des relations.

Le 15, il avait fait mander au quartier général les commandants de la garde nationale. Les premiers mots qu'il leur adressa furent que, si l'on trouvait mauvaise sa manière de commander, on n'avait qu'à confier à un autre chef le commandement de l'armée et qu'il obéirait à ce nouveau chef. Mais il ne désigna personne.

Tout à coup survient le général Ladmirault que ses talents militaires et l'estime dont il jouissait dans l'armée avaient depuis longtemps désigné à tous comme le plus capable des généraux et le seul capable de sauver la ville et l'armée. S'adressant au maréchal, il lui dit que son respect pour le commandant en chef et pour la discipline ne lui permettrait jamais de s'écarter de son devoir. Le général, en même temps, tendit la main au maréchal qui la lui serra avec empressement. Cette petite scène, évidemment préparée, eut l'effet que l'on en attendait, elle fut pour les commandants de la garde nationale comme une déception, dont ils ne songèrent même pas à cacher l'impression.

Le maréchal invita ensuite le plus ancien chef de bataillon, le commandant Pardon, a exposer les griefs que l'on pouvait avoir contre lui à Metz.

Il lui fut répondu franchement qu'on lui supposait l'intention de restaurer le régime tombé, que l'on se plaignait de l'inaction de l'armée qui absorbait d'une manière inquiétante les ressources de la ville, qu'on le soupçonnait de traiter avec le prince Charles pour la reddition de la place et de l'armée et que la population et la garde nationale étaient décidées à tout souffrir pour conserver à la France son principal boulevard. Qu'enfin sa position de commandant en chef lui permettait d'avoir des nouvelles du gouvernement et que l'on trouvait étrange qu'il n'en fit rien connaître aux habitants.

Le maréchal répondit, en substance, qu'il ne pensait pas à servir le pouvoir impérial tombé par ses propres fautes, mais à servir la France ; que dans les conseils de généraux il n'avait jamais été question d'entrer en arrangements pour la reddition de l'armée ; que les relations avec le prince Charles consistaient dans l'échange de prisonniers, et rien de plus. Quant aux nouvelles du gouvernement de Paris, le maréchal affirma n'en avoir reçu aucune, malgré les émissaires qu'il lui avait envoyés. A la question du ravitaillement, la dernière posée, il s'empressa de répondre qu'il ne pouvait disposer que de 60 à 65,000 hommes et qu'avec si peu de monde il ne pouvait rien entreprendre contre 200,000 hommes formant le blocus. Ainsi finit l'entretien, et les officiers de la garde nationale se retirèrent avec la triste conviction que le maréchal

Bazaine était décidé à persévérer dans son système d'inaction[1].

Cette visite donna, paraît-il, à réfléchir au maréchal Bazaine, qui venait de mentir avec tant d'audace aux délégués de la garde nationale et, pour étouffer, s'il se peut, dans le cœur des Messins toute velléité de résistance, il adresse aux journaux une *Note officielle* sur les forces ennemies réunies autour de Metz, note fantastique destiné à intimider la population et, par suite, l'armée dans leurs idées de résistance.

C'était mal connaître une armée qui n'éprouva jamais la peur, mal connaître les habitants de Metz que de penser les effrayer par ces histoires de Croquemitaine; le seul effet produit par cette note fut de dessiller les yeux des Messins qui, dès lors, n'eurent plus la moindre illusion sur les tendances du général en chef, et, à tort ou à raison, englobèrent le général Coffinières dans le sentiment de défiance que leur inspirait le maréchal.

Malgré la censure de la Place, l'*Indépendant de la Moselle,* à qui l'on venait de couper un article intitulé *Ruses de guerre,* dans lequel on avait cru voir percer une certaine ironie, publiait les articles de la loi militaire qui condamnent à la dégradation et à la peine de mort le commandant d'une place de guerre qui capitule sans avoir forcé l'ennemi à

1. V. *Le blocus de Metz*, publication du conseil municipal, Appendice, LVII.

passer par les travaux lents et successifs des siéges, et avant d'avoir repoussé au moins un assaut au corps de place, sur des brèches praticables.

Quelques jours plus tard, la statue de Fabert[1], œuvre d'Etex, élevée sur la place de l'hôtel de ville, se trouvait ornée d'une couronne, comme pour attirer l'attention sur elle et sur l'inscription gravée sur son piédestal :

SI, POUR EMPÊCHER QU'UNE PLACE QUE LE ROI M'A CONFIÉE, NE TOMBAT AU POUVOIR DE L'ENNEMI, IL FALLAIT METTRE A LA BRÈCHE MA PERSONNE, MA FAMILLE ET TOUT MON BIEN, JE NE BALANCERAIS PAS UN MOMENT A LE FAIRE.

Le général Coffinières, qui se sentait coupable au moins de faiblesse, voyait bien à quelle adresse allaient ces manifestations. Il se plaignait tout bas du maréchal Bazaine, auquel il fit même semblant de donner une démission qui fut naturellement refusée.

Sur ces entrefaites, retour du général Boyer arrivant de Versailles, d'où il rapporte les plus désolantes nouvelles. Ces nouvelles, dont on ne juge pas à propos d'instruire les habitants, le maréchal *autorise* les généraux de division à les porter à la connaissance de l'armée.

1. Fabert, maréchal de France, est né à Metz en 1599 et mort à Sedan en 1662.

Tout le monde sait quelle était la valeur de ces prétendues nouvelles, recueillies ***seulement*** de la bouche de nos ennemis par le général Boyer. Le maréchal Bazaine n'était pas assez naïf et connaissait trop bien les règlements militaires pour accorder créance à des communications fournies par l'ennemi dans le but de nous effrayer, et néanmoins, avec un empressement étrange, il les fait transmettre ***verbalement*** aux officiers et même aux soldats. La France était, disait-on, en proie à l'anarchie; le gouvernement de la Défense nationale en dissolution; plusieurs villes, entre autres Rouen, avaient demandé des garnisons prussiennes pour les protéger contre le désordre; l'armée de Lyon avait été battue à Orléans. On ajoutait que les Prussiens étaient disposés à traiter de la paix, mais seulement avec la dynastie napoléonnienne et la régence, ***représentée par le maréchal Bazaine,*** et que le général Boyer repartait pour aller demander à l'impératrice d'acquiescer à cette combinaison.

Plusieurs officiers avaient de concert rédigé une de ces notes en commun, et elle portait en outre ces indications : « L'armée ne touchera pas de vivres demain, et, après-demain, on lui donnera du pain et de la viande. On engage les soldats à ne pas crier. Dans trois jours ils quitteront Metz, ***avec le consentement des Prussiens,*** pour aller rétablir l'ordre en France. — On demande aux chefs de corps de faire de nombreuses propositions pour la croix et la mé-

daille. Les officiers touchent aujourd'hui, 19 octobre, la solde du mois de novembre. »

Le même jour, le maréchal Bazaine envoyait à la Délégation de Tours, par un tardif émissaire, des explications verbales sur l'état de son armée et sa situation critique.

CHAPITRE XXII.

Agitation dans Metz. — Nouvelle proclamation du général Coffinière. — Manifestation tumultueuse, on sonne le tocsin. — Capitulation. — Départ du maréchal Bazaine. — Metz livré. — Entrée des Prussiens.

On savait en ville, par des indiscrétions nombreuses, les nouvelles transmises aux troupes et l'on était justement indigné que de semblables communications officiellement faites à l'armée n'arrivassent à une population aussi dévouée, aussi énergique que celle de Metz que d'une façon indirecte. Ce fut alors que le conseil municipal, dans sa séance du 23 octobre, émit le vœu que des renseignements positifs fussent demandés à l'armée touchant les affaires générales du pays et les négociations pendantes.

Cette demande fut adressée d'abord au général Coffinières qui répondit que seul le général en chef pouvait y faire droit ; une seconde demande fut alors adressée au maréchal Bazaine qui répondit à la lettre du maire, où se lisaient les angoisses

patriotiques de toute une ville, par la communication suivante lue en séance du conseil municipal le 26 octobre.

Ban Saint-Martin, le 26 octobre 1870.

« Monsieur le maire, je m'empresse de répondre à votre lettre du 26 octobre, et de vous dire que M. le général Coffinières, commandant supérieur de la place de Metz, ayant assisté à tous les conseils de guerre qui ont été tenus au grand quartier général, était en mesure d'exposer au conseil municipal la situation actuelle du pays et la marche des négociations pendantes, dans lesquelles nous avons toujours cherché à mettre la ville de Metz en dehors, afin de lui laisser sa liberté d'action.

« A l'issue de la séance de ce matin, il a été unanimement convenu, par suite des exigences de de l'ennemi et de la pénurie actuelle des vivres, que cette place et l'armée devaient subir le même sort.

« En conséquence, M. le général Coffinières a a été invité à donner au conseil municipal les explications nécessaires pour que la ville soit au courant des négociations qui ont toujours eu pour but d'améliorer la grave situation dans laquelle se trouve le pays, but que, malheureusement, nous n'avons pu atteindre.

« Recevez, monsieur le maire, l'expression des

sentiments de haute considération de votre dévoué serviteur.

« Le maréchal de France, commandant en chef l'armée sous Metz,

« BAZAINE. »

Dès lors, le général ne pouvant plus arguer d'aucun prétexte pour garder le silence, communiqua les douloureuses nouvelles déjà données aux troupes, en se gardant bien, cependant, de faire connaître au conseil, ce qui a été avoué depuis, que ces nouvelles n'avaient d'autre source que les déclarations de M. de Bismarck et des officiers prussiens.

Le général Coffinières se leva ensuite et laissa le conseil en proie à une vive émotion. Néanmoins, avant de se séparer, les membres de la municipalité décidèrent à l'unanimité de ne fournir aucune note pour la capitulation afin de lui laisser son caractère purement militaire. — Ils décidèrent en outre qu'ils ne se feraient pas auprès de la population les interprètes d'une nouvelle aussi affreuse qu'inattendue encore, et ne publieraient le compte rendu de la séance qu'après la proclamation annoncée par le commandant supérieur.

Cette proclamation fut affichée la nuit. Elle était ainsi conçue :

« Habitants de Metz,

« Il est de mon devoir de vous faire connaître

loyalement notre situation, bien persuadé que vos âmes viriles seront à la hauteur de ces graves circonstances. Autour de nous est une armée qui n'a jamais été vaincue et qui s'est montrée aussi ferme devant le feu de l'ennemi que devant les plus rudes épreuves. Cette armée, interposée entre la ville et l'assiégeant, nous a donné le temps de mettre nos forts en état de défense et de monter sur nos remparts plus de six cents pièces de canon ; enfin, elle a tenu en échec plus de 200,000 hommes. — Dans la place, nous avons une population pleine d'énergie et de patriotisme, bien décidée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. — Si nous avions du pain, cette situation serait parfaitement rassurante, malheureusement, il n'en est point ainsi. — J'ai déjà fait connaître au conseil municipal que, malgré la réduction des rations, malgré les perquisitions faites par les autorités civiles et militaires, nous n'avions de vivres assurés que jusqu'au 28 octobre. — De plus, notre brave armée, déjà si éprouvée par le feu l'ennemi, puisque 42,000 hommes en ont subi les atteintes, souffre horriblement de l'inclémence exceptionnelle de la saison et des privations de toute sorte. Le conseil de guerre a constaté ces faits, et M. le maréchal commandant en chef a donné l'ordre formel, comme il en le droit, de verser une partie de nos ressources à l'armée. — Cependant, grâce à nos économies, nous pouvons encore résister jusqu'au 30 courant, et notre situation ne se trouve pas encore sensible-

ment modifiée. Jamais, dans les fastes militaires, une place de guerre n'a résisté jusqu'à un épuisement aussi complet de ses ressources, et n'a été aussi encombrée de blessés et de malades. Nous sommes donc condamnés à succomber, mais ce sera avec honneur, et nous ne serons vaincus que par la faim. L'ennemi qui nous investit péniblement depuis plus de soixante-dix jours, sait qu'il est près d'atteindre le but de ses efforts ; il demande la place et l'armée, et n'admet pas la séparation de ces deux intérêts *Quatre ou cinq jours de résistance désespérée n'auraient d'autre résultat que d'aggraver la situation des habitants.* Tous peuvent, d'ailleurs, être bien convaincus que leurs intérêts privés seront défendus avec la plus vive sollicitude. Sachons supporter stoïquement cette grande infortune et conservons le ferme espoir que Metz, cette grande et patriotique cité restera à la France.

Metz, le 27 octobre 1870.

« Le général commandant supérieur,

« F. COFFINIÈRES. »

Les habitants lurent cette proclamation en ouvrant leurs magasins de grand matin, comme c'était l'usage à Metz, appelé par un voisin, je descendis à demi vêtu dans la rue et vint me mêler au groupe qui se pressait devant l'affiche,

collée au coin de la rue Fabert et de la rue du Petit-Paris. A mesure que je lisais cet incroyable document le rouge de la honte me montait à la figure.

L'armée ne nous avait donc donné le temps de mettre nos forts en état de défense que pour les livrer plus complets aux Prussiens! Ces 600 pièces de canons montées sur nos remparts allaient donc se tourner contre les Français! Les marchés regorgeaient encore de victuaille. Il y avait des milliers de chevaux à manger, du vin, du café, de l'eau-de-vie, de la poudre, des gargousses, des cartouches, 150,000 hommes prêts à mourir, et l'on allait rendre cette place dont les glacis étaient vierges de projectiles ennemis. Que dis-je, on allait rendre cette place plus tôt qu'il n'était nécessaire « *pour ne pas aggraver la situation des habitants;* » comme si pour eux le plus grand malheur n'était pas de perdre leur ville, comme si la loi militaire, formelle, implacable, n'ordonnait pas de résister jusqu'à complet épuisement des ressources jusqu'à la dernière limite du possible.

J'avais horreur de ce que je lisais, et mes yeux ne pouvaient se détacher de ces mots imprimés, dont mon esprit se refusait à comprendre le sens.

Non, je ne verrai pas cela, m'écriai-je, en remontant précipitamment chez moi et m'habillant à la hâte, je m'acheminai rapidement vers le camp de Bellétange pour retrouver des amis, officiers dans un régiment de ligne.

Le ciel était d'un gris uniforme, comme en livrée de deuil, la pluie tombait fine et serrée. Je dépassai la vieille porte des Allemands, criblée encore des projectiles de Charles Quint, et m'aventurai dans un océan de boue liquide vers la route de Boulay. Des carcasses de chevaux jonchaient les fossés et parsemaient les pentes gazonnées de Bellecroix, depuis longtemps privées de leurs beaux ombrages; quelques-uns de ces pauvres animaux abandonnés sans licol, attendaient tristement la mort inévitable, rongeant par habitude l'écorce des souches ou des ramures flétries.

L'un d'eux plus morne, plus efflanqué que les autres, voulant atteindre une frondaison glissa sur l'herbe mouillée. Je le vis essayer de se relever, puis, comprenant que tout était fini, il s'abandonna l'œil éteint et laissa tomber lourdement sa tête dans la crotte. Un léger frémissement, les jambes qui se roidirent après avoir battu l'air, puis l'immobilité de la mort; telle fut la courte agonie d'un des héros de la charge de Rezonville.

J'étais écœuré de ce spectacle, par bonheur je rencontrai deux amis qui, sachant déjà la nouvelle avaient eu la même pensée que moi et venaient à ma rencontre. Nous rentrâmes en ville par la porte Mazelle. La place qui porte ce nom était encombrée de longues charrettes des familles qui avaient fui leurs campagnes ravagées pour se réfugier dans la forteresse.

A mesure que nous avancions, nous voyions la

stupeur peinte sur les visages. Les marchands causaient devant leurs boutiques à moitié ouvertes, s'interrogeant l'un l'autre, les femmes formaient des groupes, parlant à voix basse, quelques-unes pleuraient.

Au café, nous trouvâmes un grand nombre d'officiers réunis. On discutait le projet mis en avant par le général Clinchant et le colonel Boissonnet, et qui consistait à faire une trouée avec 20,000 hommes et tous les officiers qui voudraient échapper à la honte d'une capitulation. Mais dans la journée, paraît-il, le maréchal Bazaine instruit du projet de M. Clinchant lui fit défense d'y donner suite.

Vers la fin de la journée, nous apprîmes que le conseil municipal venait de se réunir, et que des officiers délégués de la garde nationale avaient été introduits auprès des membres de l'édilité messine. M. Abel, chef d'état-major, venait proposer le concours absolu de la garde nationale, si une défense désespérée était encore possible. Dans le cas contraire, il se faisait l'interprète de la garde civique en demandant à remettre ses armes avant l'entrée de l'ennemi dans la place. Le conseil après avoir pris l'avis du commandant supérieur, répondit qu'il serait fait droit à cette demande et les officiers délégués sortirent consternés de l'hôtel de ville.

Un moment on avait fait espérer aux habitants que l'ennemi n'entrerait point et se contenterait d'occuper les forts; mais il fallait perdre cette dernière espérance. Metz protégé par ses forts, par ses rem-

parts hérissés de canons, par une garnison de 20,000 hommes et une population virile, par toute une armée la plus brave du monde; Metz la ville vierge, la ville imprenable, allait ouvrir ses portes sans tranchée ouverte, sans brèche praticable, sans assaut au corps de la place; la stupeur et la colère furent immenses.

Tout à coup dans la foule frémissante qui se pressait devant l'hôtel de ville, il se produisit une incroyable réaction de fureur. Elle se précipita vers la cathédrale, en enfonça les portes avec ses poitrines et s'élança dans une des tours. Quelques hommes vigoureux se pendirent à la Nutte, et l'immense cloche que les Messins n'entendent qu'aux jours de fête ou de deuil public, fit retentir jusqu'aux campements ennemis le tintement funèbre du tocsin.

Les gardes nationaux arrivaient sans armes la plupart, prenant en chemin leurs chassepots aux soldats qui les laissaient faire. Un capitaine de carabiniers, l'œil en feu haranguait la foule accompagné d'un officier d'infanterie : « Venez, mes amis, disait ce dernier, je marcherai avec vous ; je joue ma tête, mais je m'en f... »

Dans un autre groupe, le rédacteur d'un journal de Metz fort surexcité et monté sur un grand cheval, chantait la *Marseillaise* en déchargeant son pistolet en l'air. Une assez jolie femme, forte, élancée, taillée en déesse de la Liberté tenait son cheval par la bride. On court aux arsenaux on en rapporte des armes, des munitions, et la foule se dirige vers la

rue de la Princerie, où se trouve l'hôtel du général Coffinières.

L'hôtel était bien gardé; néanmoins le général consent à recevoir deux délégués qui lui font entendre de dures vérités. On revient sur la place où l'on voile de noir la statue de Fabert. Enfin un garde national, le drapeau tricolore à la main, proclame la République. Mais une troupe armée envahit la place; ce sont les voltigeurs et les grenadiers de la garde qui balayent lentement la foule et se rangent en bataille devant l'hôtel de la division.

Toute la soirée les gardes nationaux se heurtent contre cette muraille vivante, l'arme au pied, impassible devant l'attitude tour à tour menaçante et suppliante des habitants. Peu a peu cependant la foule s'éclaircit, la pluie, le froid, la fatigue ont raison des plus résolus; chacun rentre chez soi, non pour dormir, mais pour tressaillir aux sons lugubres du tocsin qui sonne toute la nuit.

Aux premières lueurs du jour; une partie des officiers accompagne les soldats qui achèvent de déposer leurs armes dans les forts ou à l'arsenal; l'autre a la triste mission de les conduire, munis de leurs sacs et de leurs effets, vers les lignes prussiennes.

Officiers et soldats portent sur leur figure l'empreinte du désespoir. On marche lentement, comme pour retarder le moment de la sépartion. Enfin, on arrive auprès de l'ennemi, devant lequel il va falloir défiler tête basse, après l'avoir vu tant de

fois reculer. Les soldats pleurent de rage; ils cherchent les mains de leurs officiers, les pressent dans une suprême étreinte. Ceux-ci retiennent leurs larmes, encouragent leurs pauvres *tringlots,* et se détournent pour essuyer leurs yeux, afin de ne pas rendre l'ennemi témoin de leur douleur. C'est navrant! Il faut se séparer. Les soldats du 51e crient vive la France! en défilant. Quelques officiers prus siens saluent et nous nous enfuyons éperdus, oppressés, incapables de supporter plus longtemps ce spectacle.

La porte Mazelle vient d'être occupée par le 19e régiment d'infanterie prussienne. Un coup de canon, le dernier que nous entendrons, annonce à Metz, la pucelle, qu'elle vient de perdre sa virginité.

Les premiers Allemands qui entrent dans la ville sont des médecins de l'Internationale et quelques officiers donnant le bras à des filles crottées.

Ils affectent de saluer nos blessés, qui semblent indifférents à la courtoisie teutonne.

Le protocole de la capitulation est affiché, on y promet le respect des personnes et des propriétés, mais les habitants sont peu confiants dans ces promesses; ils craignent pour leurs femmes, pour leurs filles; les fenêtres sont closes et les boutiques entr'ouvertes prêtes à être fermées.

Dans la rue, c'est un désordre, une confusion inexprimable; on y voit peu de femmes; elles sont toutes en noir. Nos hommes évacuent les casernes,

qui sont occupées une à une par les Prussiens; chacun fait ses préparatifs de départ. C'est à l'hôtel de la division qu'un jeune officier prussien, parlant assez bien le français, distribue au officiers de tout grade leur feuille de route. La salle est pleine, et la hiérarchie militaire confondue; on se presse pour arriver premier jusqu'au bureau.

L'officier allemand saisit ce moment pour réclamer un moment de silence et fait connaître aux officiers présents que l'on rendra immédiatement à la liberté ceux qui donneront leur parole de ne pas servir contre l'Allemagne pendant la durée de la guerre. Une rumeur d'indignation interrompt l'orateur qui juge inutile de continuer.

A l'hôtel de l'Europe, où vient de descendre le général von Kummer, de la landwehr, accompagné d'un nombreux état-major, d'espions, etc. On chasse tous les locataires de leurs chambres pour les donner à messieurs les Prussiens. Il en est de même dans les autres hôtels, malgré la résistance de leurs propriétaires.

L'*Indépendant de la Moselle* paraît encadré de noir. Ce journal accuse hautement Bazaine de trahison et publie la réponse d'un riche minotier, M. Bouchotte, au maréchal qui le voulait décorer : « Je ne puis recevoir la croix de la main qui vient de signer la capitulation de Metz. »

M. Paul Odent a cessé ses fonctions de préfet, il est remplacé par le comte Henckel von Donnesmark, gouverneur de l'Alsace-Lorraine, c'est le pre-

mier, ce ne sera pas le dernier, car la place est difficile à tenir.

Bientôt, nous entendons un étrange charivari : ce sont les troupes ennemies qui, sous la pluie battante font leur entrée triomphale en jouant les airs les plus gais de leur répertoire. Les rues se vident à leur aspect, les fenêtres entr'ouvertes se ferment avec fracas, aussi les boutiques, et c'est dans une ville déserte qu'entrent les vainqueurs. Seul un officier d'infanterie française s'avance au milieu de la chaussée que montent en ce moment plusieurs escadrons de cavalerie ennemie. Pâle, les bras croisés, il semble défier le régiment tout entier, ses yeux lancent des éclairs. Un officier supérieur comprend sans doute cette héroïque folie, car il salue l'officier de son épée et ordonne à ses hommes de s'écarter devant lui.

Chemin faisant nous rencontrons des chevaux sans maîtres qui vaguent au hasard ; ce sont des cavaliers prussiens qui ont jugé à propos de s'adjuger des écuries particulières et de chasser à coups de houssine les chevaux qui s'y trouvaient. Au reste il se fait un incroyable trafic de chevaux ; les officiers prisonniers désireux de faire argent de tout, vendent leur montures à des prix dérisoires. Plus d'un maquignon a fait là sa journée.

La nuit vient, on entend les soldats allemands frapper aux portes pour demander le logement et crier dans leur jargon lorsque l'on tarde à leur ouvrir. Je rentre harassé de fatigue et brisé d'émotions pour me préparer aussi au départ. Mes amis me

rejoignent, et, pour la dernière fois nous nous asseyons à la même table, car les uns vont partir en Allemagne, les autres, et je suis du nombre, tentent la fuite. Le nez dans notre assiette nous mangeons en silence le cœur gros et l'œil humide, ce pain blanc dont nous étions deshabitués et qui nous semble bien amer; puis nous commençons à échanger ces tristes paroles de gens qui s'aimaient, qui vont se quitter, et pour quel avenir.

A ce moment une musique barbare retentit à nos oreilles, c'est une aubade donnée à un général qui demeure en face. Je laisse retomber mon verre, mes amis en font autant; nous nous levons brusquement de table et courons au cercle du Nord pour savoir des nouvelles de la trouée. On nous apprend que le commandant Leperche est parti avec *trente-sept* officiers seulement, tous bien armés et décidés à passer ou à périr. Il n'y avait plus d'armée, plus d'entente possible, la ville était déjà semée d'espions, le plus sûr était de tirer chacun de son côté; c'est ce que nous fîmes le lendemain au petit jour.

J'appris le même soir qu'un officier s'était brûlé la cervelle rue Fabert. Quand au maréchal Bazaine plus philosophe, il ne se brûla rien du tout. Après avoir soigneusement fait toucher ses traitements, il partit à la nuit close dans une berline et s'en fût se constituer prisonnier au quartier général prussien, puis de là dîner dans un château voisin.

Les femmes d'Ars l'insultèrent au passage et jetèrent quelques pierres dans les glaces de sa voi-

ture; mais le maréchal, méprisant les outrages de la multitude, soupa de bon appétit, et s'endormit le soir avec ce calme qu'inspire la conscience du devoir accompli.

Je ne sais s'il vit dans ses rêves de longues files de soldats hâves et crottés, marchant à jeun à travers les plaines boueuses de la Lorraine sous la crosse des soldats allemands et n'ayant pour se garantir de la pluie froide et pénétrante de l'automne qu'une mauvaise couverture. Beaucoup finirent leur carrière dans un fossé, qui leur parut moins doux que le duvet où reposait le maréchal Bazaine.



APPENDICE

PROTOCOLE

DE LA CAPITULATION DE METZ.

Entre les soussignés, le chef d'état-major général de l'armée française sous Metz, et le chef de l'état-major de l'armée prussienne devant Metz, tous deux munis des pleins pouvoirs de Son Excellence le maréchal Bazaine, commandant en chef, et du général en chef Son Altesse Royale le prince Frédéric-Charles de Prusse.

La convention suivante a été conclue :

Art. 1er. L'armée française placée sous les ordres du maréchal Bazaine est prisonnière de guerre.

Art. 2. La forteresse et la ville de Metz, avec tous les forts, le matériel de guerre, les approvisionnements de toute espèce et tout ce qui est propriété de l'État seront rendus à l'armée prussienne dans l'état où tout cela se trouve au moment de la signature de cette convention.

Samedi, 29 octobre, à midi, les forts de Saint-Quentin, Plappeville, Saint-Julien, Queuleu et Saint-Privat, ainsi que la porte Moselle (route de Strasbourg), seront remis aux troupes prussiennes.

A dix heures du matin de ce même jour, des officiers d'artillerie et du génie, avec quelques sous-officiers, seront admis dans lesdits forts, pour occuper les magasins à poudre et pour éventer les mines.

ART. 3. Les armes, ainsi que tout le matériel de l'armée, consistant en drapeaux, aigles, canons, mitrailleuses, chevaux, caisses de guerre, équipages de l'armée, munitions, etc., seront laissés, à Metz et dans les forts, à des commissions militaires instituées par M. le maréchal Bazaine, pour être remis immédiatement à des commissaires prussiens. Les troupes, sans armes, seront conduites, rangées d'après leurs régiments ou corps, et en ordre militaire, aux lieux qui sont indiqués pour chaque corps. Les officiers rentreront alors, librement, dans l'intérieur du camp retranché ou à Metz, sous la condition de s'engager sur l'honneur à ne pas quitter la place sans l'ordre du commandant prussien.

Les troupes seront alors conduites par leurs sous-officiers aux emplacements des bivacs. Les soldats conserveront leurs sacs, leurs effets et les objets de campement (tentes, couvertures, marmites, etc.).

ART. 4. Tous les généraux et officiers, ainsi que les employés militaires ayant rang d'officiers, qui engageront leur parole d'honneur par écrit de ne pas porter les armes contre l'Allemagne et de n'agir d'aucune autre manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la guerre actuelle, ne seront pas faits prisonniers de guerre; les officiers et employés qui accepteront cette condition conserveront leurs armes et les objets qui leur appartiennent personnellement.

Pour reconnaître le courage dont ont fait preuve pendant la durée de la campagne les troupes de l'armée et de la garnison, il est en outre permis aux officiers qui opteront pour la captivité d'emporter avec eux leurs épées ou sabres, ainsi que tout ce qui leur appartient personnellement.

ART. 5. Les médecins militaires sans exception resteront en arrière pour prendre soin des blessés; ils seront traités d'après la convention de Genève; il en sera de même du personnel des hôpitaux.

Art. 6. Des questions de détail concernant principalement les intérêts de la ville sont traités dans un appendice ci-annexé, qui aura la même valeur que le présent protocole.

Art. 7. Tout article qui pourra présenter des doutes sera toujours interprété en faveur de l'armée française.

Fait au château de Frescaty, 27 octobre 1870.

Signé : L. Jarras. — Stiehle.

APPENDICE A LA CONVENTION MILITAIRE

EN CE QUI CONCERNE LA VILLE ET LES HABITANTS.

Art. 1er. Les employés et les fonctionnaires civils attachés à l'armée ou à la place, qui se trouvent à Metz, pourront se se retirer où ils voudront, en emportant tout ce qui leur appartient.

Art. 2. Personne, soit de la garde nationale, soit parmi les habitants de la ville ou réfugiés dans la ville, ne sera inquiété, à raison de ses opinions politiques ou religieuses, de la part qu'il aura prise à la défense ou des secours qu'il aura fournis à l'armée ou à la garnison.

Art. 3. Les malades et les blessés laissés dans la place recevront tous les soins que leur état comporte.

Art. 4. Les familles que les membres de la garnison laissent à Metz ne seront pas inquiétées et pourront également se retirer librement avec tout ce qui leur appartient, comme les employés civils.

Les meubles et les effets que les membres de la garnison sont obligés de laisser à Metz ne seront ni pillés ni confisqués, mais resteront leur propriété. Ils pourront les faire enlever dans un délai de six mois à partir du rétablissement de la paix ou de leur mise en liberté.

Art. 5. Le commandant de l'armée prussienne prend l'engagement d'empêcher que les habitants ne soient maltraités dans leurs personnes ou dans leurs biens.

On respectera également les biens de toute nature du département, des communes, des sociétés de commerce ou autres, des corporations civiles ou religieuses, des hospices et des établissement de charité. Il ne sera apporté aucun changement aux droits que les corporations ou sociétés, ainsi que les particuliers, ont à exercer les uns contre les autres, en vertu des lois françaises, au jour de la capitulation.

Art. 6. A cet effet, il est spécifié en particulier que toutes les administrations locales et les sociétés ou corporations mentionnées ci-dessus conserveront les archives, livres et papiers, collections et documents quelconques qui sont en leur possession.

Les notaires, avoués et autres agents ministériels conserveront aussi leurs minutes ou dépôts.

Art. 7. Les archives, livres et papiers appartenant à l'État resteront, en général, dans la place, et, au rétablissement de la paix, tous ceux de ces documents concernant les portions de territoire restituées à la France feront aussi retour à la France.

Les comptes en cours de règlement nécessaires à la justification des comptables ou pouvant donner lieu à des litiges, à des revendications de la part de tiers, resteront entre les mains des fonctionnaires ou agents qui en ont actuellement la garde, par exception aux dispositions du paragraphe précédent.

Fait au château de Frescaty, le 27 octobre 1870.

Signé : Jarras. — Stiehle.

ORDRE GÉNÉRAL N° 12 A L'ARMÉE DU RHIN.

Vaincus par la famine, nous sommes contraints de subir les lois de la guerre en nous constituant prisonniers. A diverses époques de notre histoire militaire, de braves troupes, commandées par Masséna, Kléber, Gouvion-Saint-Cyr, ont éprouvé le même sort, qui n'entache en rien l'honneur militaire, quand, comme vous, on a aussi glorieusement accompli son devoir jusqu'à l'extrême limite humaine.

Tout ce qu'il était loyalement possible de faire pour éviter cette fin a été tenté et n'a pu aboutir.

Quant à renouveler un suprême effort pour briser les lignes fortifiées de l'ennemi, malgré votre vaillance et le sacrifice de milliers d'existences qui peuvent encore être utiles à la patrie, il eût été infructueux, par suite de l'armement et des forces écrasantes qui gardent et appuient ces lignes : un désastre en eût été la conséquence.

Soyons dignes dans l'adversité, respectons les conventions honorables qui ont été stipulées, si nous voulons être respectés comme nous le méritons. Évitons surtout, pour la réputation de cette armée, les actes d'indiscipline, comme la destruction d'armes et de matériel, puisque, d'après les usages militaires, place et armement devront faire retour à la France lorsque la paix sera signée.

En quittant le commandement, je tiens à exprimer aux généraux, officiers et soldats, toute ma reconnaissance pour leur loyal concours, leur brillante valeur dans les combats, leur résignation dans les privations, et c'est le cœur brisé que je me sépare de vous.

Le maréchal de France commandant en chef,

BAZAINE.

La proclamation suivante était affichée à Metz :

Le maire et les membres du conseil municipal à leurs concitoyens.

Chers concitoyens,

Le véritable courage consiste à supporter un malheur sans les agitations qui ne peuvent que l'aggraver.

Celui dont nous sommes tous frappés aujourd'hui nous atteint sans qu'aucun de nous puisse se reprocher d'avoir un seul jour failli à son devoir.

Ne donnons pas le désolant spectacle de troubles intérieurs et ne fournissons aucun prétexte à des violences ou à des malheurs nouveaux et plus complets encore.

La pensée que cette épreuve ne sera que passagère et que nous, Messins, n'avons assumé dans les faits accomplis aucune part de responsabilité devant le pays et devant l'histoire, doit être, en ce moment, notre consolation.

Nous confions la sécurité commune à la sagesse de la population.

Signé : F. Maréchal, maire; Boulangé, Bastien, Noblat, Bezançon, Gougeon, Bultingaire, Moisson, Simon Favier; Marly, Sturel, Geisler, Prost, Worms, Collignon, Rémond, Puyperoux, général Didon, Salmon, Bouchotte, Géain, De Bouteiller, Blondin, Schneider.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie Eugène Heutte et Cie, à Saint-Germain.

LIBRAIRIE D'ALPHONSE LEMERRE

27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27, PARIS

OUVRAGES

RELATIFS A LA GUERRE DE 1870-1871 ET AUX DEUX SIÉGES DE PARIS

PARIS ASSIÉGÉ, par JULES CLARETIE, 1 vol. in-18 . . . . . 3 »

LA GUERRE SAINTE. — Metz et Strasbourg. — Châteaudun. — Coulmiers. — Patay. — Le Mans. — Bitche et Belfort. — L'armée du Nord et l'armée des Vosges. — La paix de Bordeaux, par JULES CLARETIE, 1 vol. in-18. . . . . 3 »

LE CHAMP DE BATAILLE DE SEDAN, par JULES CLARETIE, 1 vol. in-18. . . . . 1 »

DE FRŒSCHWILLER A PARIS. — Notes prises sur les champs de bataille, par ÉMILE DELMAS, 1 vol. in-18. . . . . 3 »

AUX AVANT-POSTES (juillet 1870, avril 1871), par AMÉDÉE LE FAURE, 1 vol. in-18. . . . . 3 »

SECOND SIÉGE DE PARIS. Le Comité central et la Commune, par LUDOVIC HANS, de l'*Opinion nationale*, 1 vol. in-18 . . . . 3 »

HISTOIRE DE LA COMMUNE. Récits journaliers et documents inédits, par AUGUSTE LEPAGE, 1 vol. in-18. . . . [illegible]

LES MEMBRES DE LA COMMUNE ET DU COMITÉ CENTRAL, par PAUL DELION, 1 vol. in-18 [illegible]

LA RÉSISTANCE. Les Maires, les Dép[illegible] central, du 18 au 26 mars, avec p[illegible] inédits, par FRÉDÉRIC DAMÉ. vol. in-18 . . . . 3 »

GUIDE A TRAVERS LES RUINES. — [illegible] ses environs, par LUDOVIC HANS et J.-J. BLANC, 1 vol. in-18, avec une carte des environs de Paris. . . . . 2 »

IDYLLES PRUSSIENNES, par THÉODORE DE BANVILLE, 1 vol. in-18. . . . . 3 »

POÊMES DE LA GUERRE, par ÉMILE BERGERAT, 1 vol. in-18. 3 »

LETTRES A UN ABSENT, par ALPHONSE DAUDET, 1 vol. in-18. 3 »

MÉMOIRES D'UN ENFANT DE TROUPE (épisodes de la guerre franco-allemande), publiés par LOUIS JUDICIS DE MIRANDOL, 1 v. in-18. . . . . 3 »

LES DERNIÈRES CAMPAGNES DANS L'EST, par CHARLES BEAUQUIER, 1 vol. in-18. . . . . 3 »

Imp. Eugène HEUTTE et Ce, à Saint-Germain.

